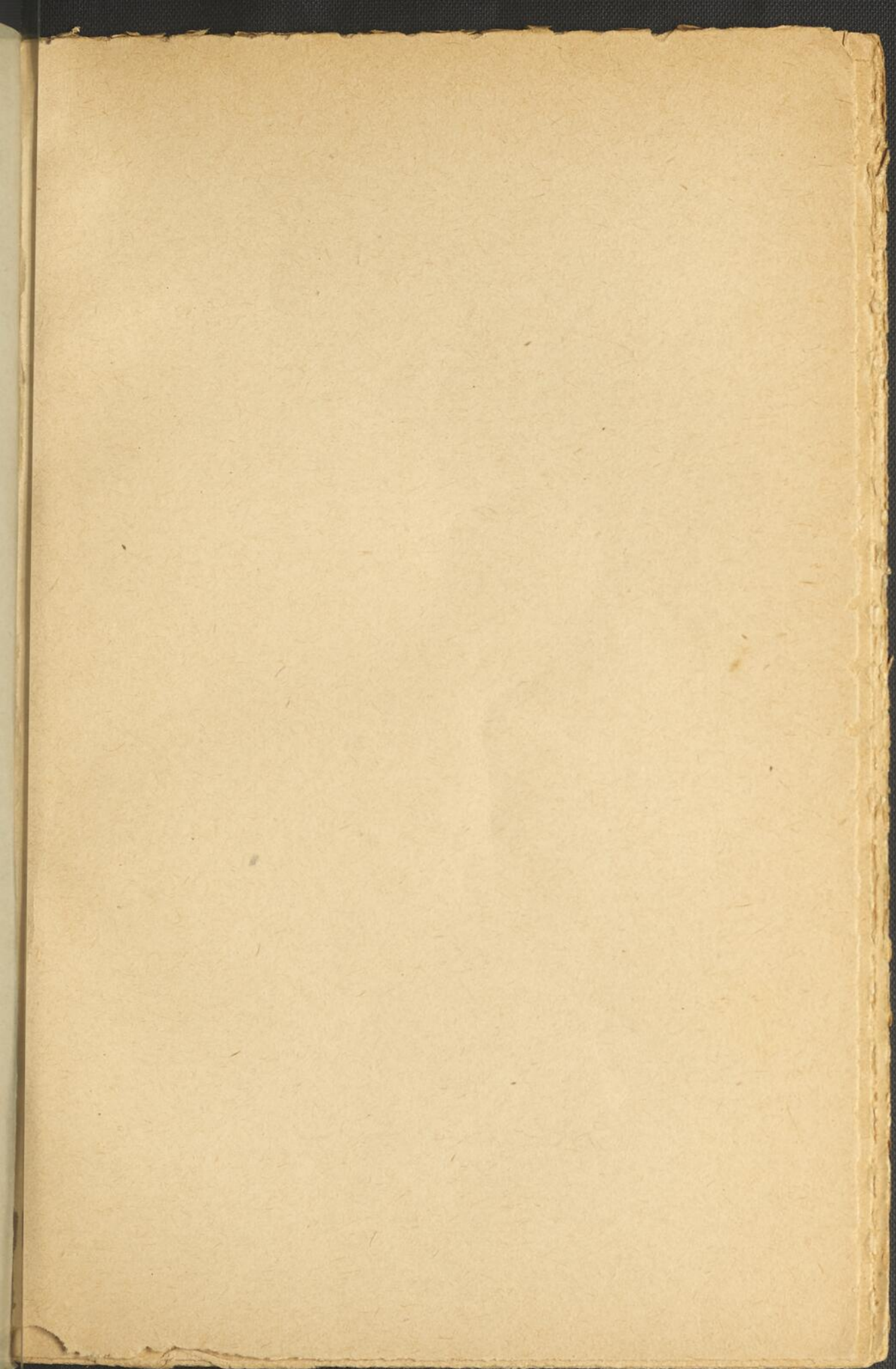
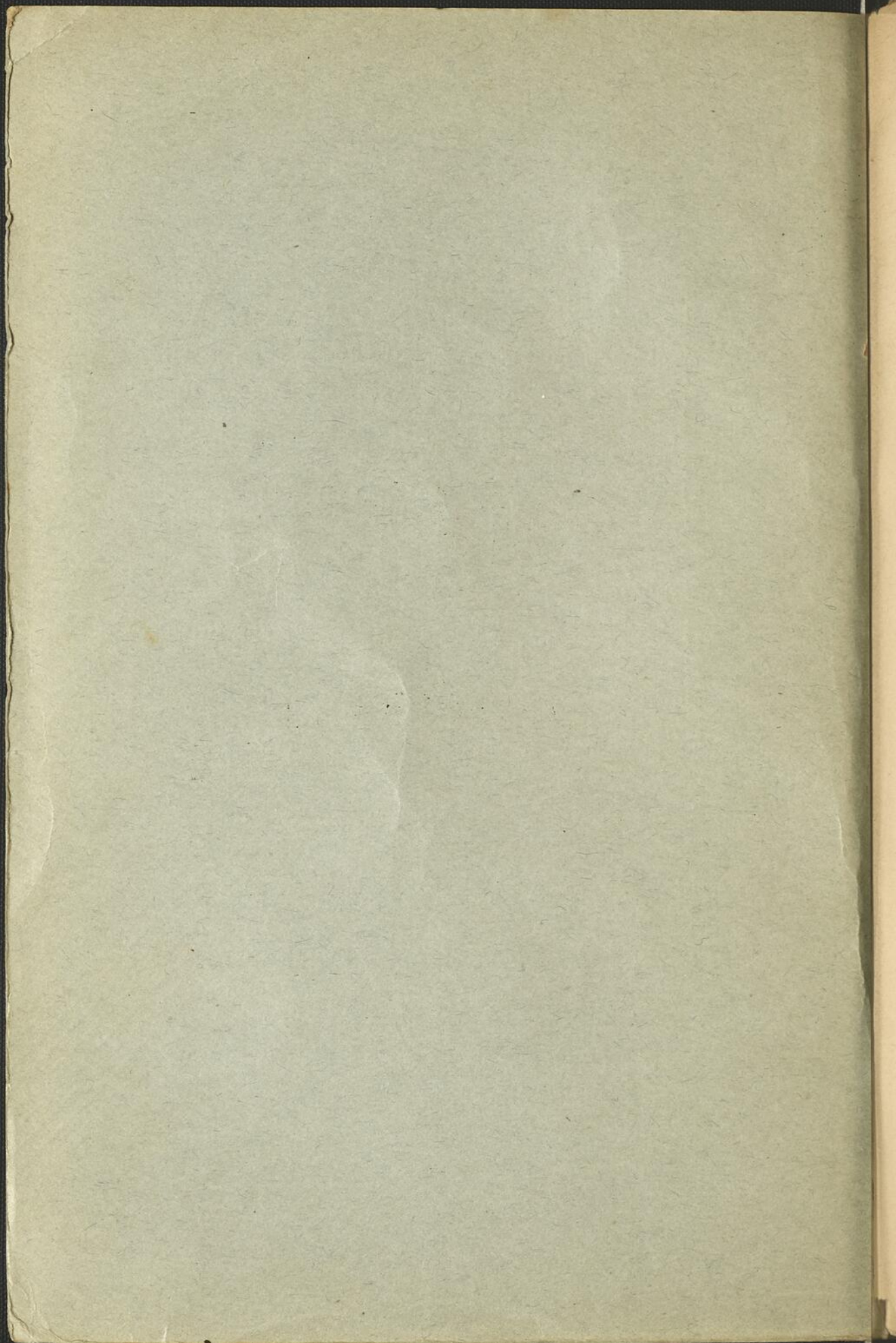


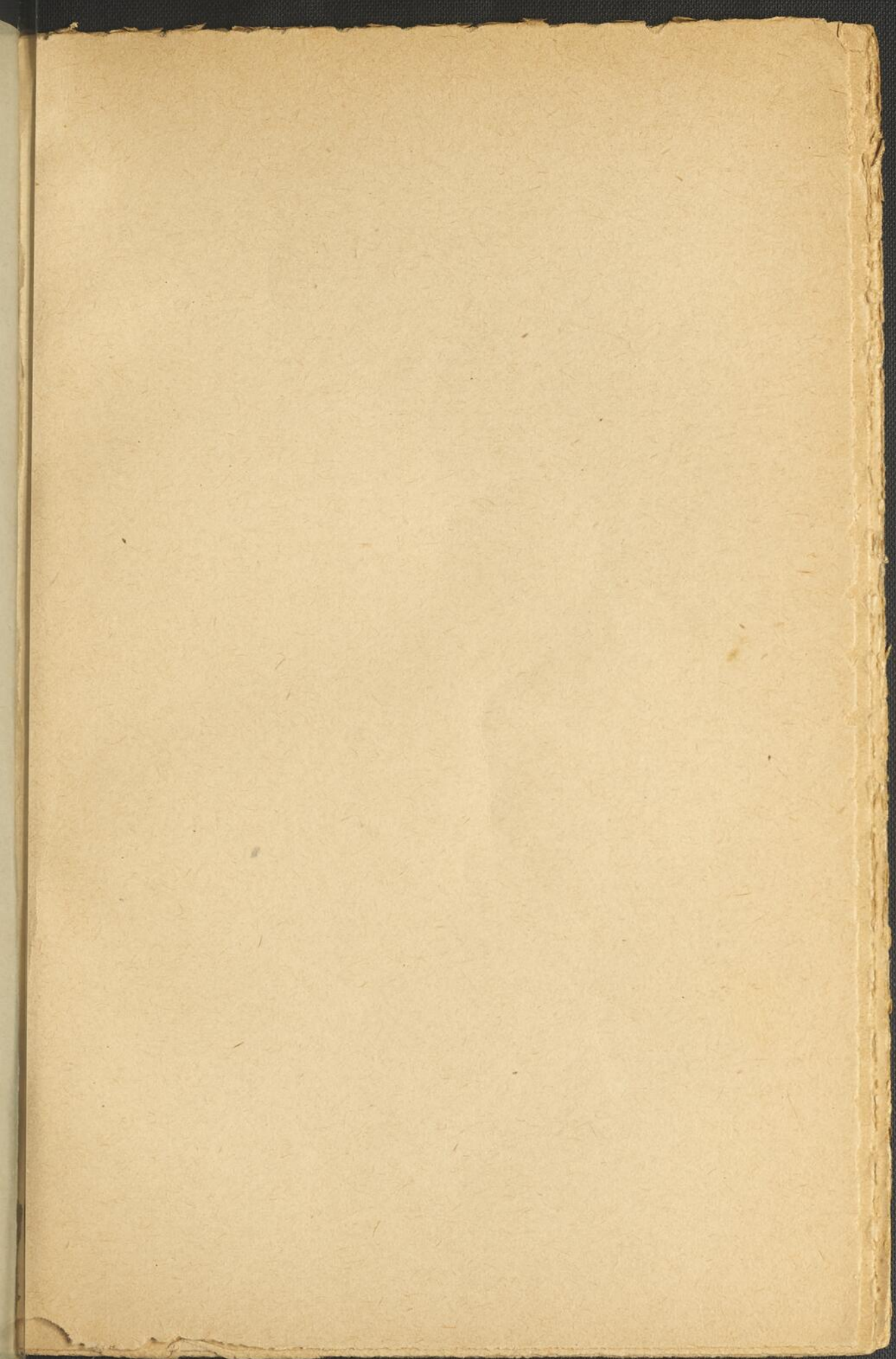
Laetitia Fillion

YOLANDE
LA FIANCÉE

2ième MILLE







Homages
LAETITIA FILION

de l'auteur
YOLANDE

Laetitia Filion
LA FIANCÉE



2ième MILLE

DU MEME AUTEUR

MA TANTE ODILE.....Flammarion

YOLANDE, LA FIANCÉE.

EN PREPARATION

JEANNE, LA CAISSIÈRE.

OH! L'AMOUR.

A DEUX.

L'ESPION À L'ÎLE AUX COUDRES.

PREMIERE PARTIE

Un radieux soir d'été empourprait la campagne, et faisait briller les toits de tôle depuis Saint-Michel jusqu'à Saint-Valier. Sous une véranda prolongée jusqu'à la grève de sable fin à la hauteur du mur de protection, trois jeunes personnes devisent gaiement. Yolande Dubreuil se mêle peu à la conversation de son frère Jean, et d'Henri Desruisseaux, deux compagnons d'études et la meilleure paire d'amis ; à propos de tout et à propos de rien, on entend fuser son rire joyeux. Ne donne-t-elle pas l'idée de la jeunesse et de la joie, avec sa robe de toile blanche qui fait ressortir encore davantage la couleur de son teint ?

Comme un papillon léger, Yolande vient d'entrer à la maison, laissant seuls les jeunes gens. Ceux-ci s'attardent à regarder le large ruban du Saint-Laurent, et les paquebots qui suivent son cours. Dans le silence du soir, un grand cri de sirène leur a fait tourner la tête vers le quai, où le "Champion" accoste, et déverse de son étroite passerelle quelques citadins assoiffés d'air pur, de liberté et de paix. Henri dit à Jean avec un sourire :

— Ce soir superbe me rappelle celui où, pour la première fois, j'entrevis ta sœur. Cachotier, tu ne m'avais pas dit qu'il croissait autre chose

que des roses et des géraniums dans votre jardin. Quelle agréable découverte ! Elle m'était apparue, fleur vivante au milieu des tiges vertes, une enfant avec sa longue tresse de jais, sa robe courte ! Cette année, sais-tu, je l'ai trouvée changée quand elle m'a tendu si gentiment la main au débarcadère ? Ses cheveux relevés en un épais chignon, ses robes demi-longues, en font une jeune fille.

— N'oublie pas, fit Jean, qu'Yolande a maintenant dix-sept ans et qu'ici, à la campagne, à cet âge, on est une fille à marier. Sans donner dans cette idée, Yolande suit la coutume générale et s'est muée, d'une enfant gaie et pétillante, en une demoiselle qui s'efforce d'être grave ; mais je t'assure qu'au fond elle est aussi enfant que l'année dernière. As-tu constaté avec quelle facilité son rire éclate, et combien elle doit se surveiller pour ne pas sautiller comme les années passées ?

Leur conversation fut interrompue par la voix d'Yolande qui, de la salle à manger, parvenait jusqu'à eux, se mêlant au cliquetis des couteaux et des fourchettes.

— Ecoute, dit Henri à son ami, elle chante cet *Ave Maria* que j'ai tant goûté le soir où, pour la première fois, j'entendis cette prière vocalisée par ses lèvres si pures.

— Ne te fais pas illusion, Henri, elle ne le chante pas particulièrement pour toi, dit Jean, qui regardait son ami avec un sourire moqueur, car

du matin au soir, en montant les escaliers, en arrosant ou en cueillant les fleurs, j'entends cette même voix, moduler ce même Ave. Elle le chante tout naturellement comme le rossignol nous gratifie de ses trilles.

Sans attendre la réplique de son ami, Jean continua :

— Tes parents ne sont pas encore arrivés à l'hôtel, n'est-ce pas ? Nous proposons une excursion à Saint-François, au bout de l'Ile, mais nous attendrons que ton père et ta mère soient là. Nous tenons à ce qu'ils nous accompagnent dans cette partie de plaisir.

— Dans quelques jours ma mère sera ici, mais mon père sera probablement empêché de venir cette année. Il a en suspens une foule d'affaires qui doivent être réglées le plus tôt possible.

— Allons, fit Jean, non sans humeur, vas-tu m'entretenir d'affaires ? Tu sais, je n'y entends rien et ne désire pas du tout que tu me renseignes.

— Tu as tort, Jean. Tout en admettant que tu te destines à une profession qui s'adresse particulièrement à la souffrance, et non aux affaires : il est toujours utile d'être renseigné. C'est le meilleur moyen de n'être pas roulé par plus fin que soi dans la vie.

— Parle pour toi qui t'assimiles tout si aisément. Quant à moi, je ne comprends rien autre chose que la médecine. Tu le sais, notre voie différente a toujours été notre seule raison de dis-

cussion. Des corps qui souffrent, et qu'il faut guérir, tout au moins soulager : n'est-ce pas le but le plus noble, le plus vaste, le plus digne d'attirer un grand cœur ? Mais les affaires ! Peuh !

— J'admire le dévouement du médecin, mais ne t'emballe pas. Tu ne trouveras pas que des agréments dans ta profession de praticien de campagne. Tes services seront mal rétribués, ta bonne volonté entravée. On te demandera auprès des malades à l'heure où ils n'auront plus besoin de tes soins, mais uniquement du ministère du prêtre. Ma part n'est pas aussi vilaine que tu veux bien le penser. Souvent l'avocat brasse des affaires au lieu de s'occuper uniquement de sa profession. Mais n'est-il pas par serment, défenseur de la veuve, des orphelins, des opprimés ?

Un franc éclat de rire vint mettre fin à leur conversation. Yolande, qui s'était glissée jusqu'à eux sans qu'ils l'entendissent venir, leur dit en riant toujours :

— Faites votre éloge réciproque en attendant que la postérité élève un monument au remarquable médecin "Jean Dubreuil" et un autre au non moins fameux avocat, devenu député, ministre, pourquoi pas sénateur, "Henri Desruisseaux" !

Devant l'air ahuri des jeunes gens, Yolande continua :

— Je vous ennuie, en me jetant la tête la première, en intruse entre vous deux ; mais ne vous ai-je pas déjà dit que ces conversations sé-

rieuses, je n'en veux pas quand je suis là. Vous me feriez blanchir les cheveux, et, à mon âge, vous n'y pensez pas?....

— Monsieur Desruisseaux, soupez-vous avec nous? demanda-t-elle d'un ton plus sérieux. La soupe refroidit; c'est très prosaïque mais pas du tout à dédaigner.

— Non, merci Mademoiselle, je retourne immédiatement à l'hôtel.

Sans insister, elle disparut à l'intérieur.

— A tout à l'heure, Jean.

— A tout à l'heure, Henri.

Et les jeunes gens se séparèrent. En flânant, Jean se rendit à la salle à manger dont les deux fenêtres donnant sur le fleuve étaient largement ouvertes. Elles laissaient entrer à flot l'air pur du large qui imprimait aux rideaux un léger balancement. Son père, beau vieillard aux cheveux grisonnants, est assis au haut bout de la table; à l'autre extrémité sa mère, petite blonde un peu voûtée dont les cheveux commencent à blanchir aux tempes. Toujours de son même pas indifférent et tranquille, Jean vient prendre place aux côtés de sa sœur. Un étranger qui se serait amusé à détailler ces figures aurait trouvé chez les deux hommes le même port de tête énergique, la même expression d'autorité; chez le père pourtant plus adoucie: au contact de la vie, il a appris la nécessité de patienter, de supporter. Jean, dans toute la fougue de sa jeunesse, ne voit que sa volonté ferme, inflexible. Puis les deux fem-

mes si différentes au physique, ont toutefois la même expression de bonté. Les yeux bruns d'Yolande sont aussi caressants que les yeux bleus de sa mère.

La conversation est très animée. Comme toujours, aux premiers jours des vacances, elle est à peu près inintelligible du fait que les questions se posent de part et d'autre nombreuses, incohérentes, sans attendre de réponses.

C'est ainsi qu'au milieu du bruit des assiettes et des plats, s'élève tout à coup la voix claire d'Yolande :

— Jean, étiez-vous nombreux aux examens cette année ?

La voix de Mme Dubreuil très douce, un peu voilée, ne parvenait pas à se faire entendre au milieu de ce bruit de mots. Elle se contentait de couvrir des yeux son fils, dont elle était privée la plus grande partie de l'année.

Quelques fois les yeux de Jean se tournaient de son côté. Aussitôt, son regard s'adoucissait et il souriait avec tendresse.

Après le souper, les deux amis se retrouvèrent sous la véranda. Il faisait encore jour. Pourtant le soleil était disparu comme chaque soir, en descendant dans les eaux du fleuve où il semblait se perdre. Il avait laissé après lui des reflets rouges qui, d'une large bande du ciel, éclairaient encore cette fin d'après-midi. Ce n'était plus le jour et ce n'était pas encore la nuit. C'était la brunante. Le serein imperceptible tombait sans

éveiller l'attention de ces êtres jeunes et pleins de vie. De l'intérieur de la maison, la voix si douce de Madame Dubreuil se fit entendre :

— Yolande, mets quelque chose sur tes épaules, tu prendras froid.

La jeune fille sourit de tant de sollicitude. Pourtant, afin de ne pas mécontenter sa mère, elle gravit en chantant les deux escaliers qui la séparaient de sa chambre. Elle revint avec un chandail de laine blanche passé à la hâte par-dessus sa robe de toile. Les jeunes gens causaient sérieusement, afin de ne pas troubler leur tête-à-tête, Yolande, qui aimait particulièrement rêver à cette heure calme où la nuit commence, s'assit à l'écart. Avec un plaisir dont elle ne se lassait pas, elle vit, une à une, s'allumer les étoiles qui piquetaient d'or cette immense voûte bleue. Bientôt la lune parut. Toute conversation n'eût-elle pas été sacrilège devant un aussi grandiose spectacle ? Aussi, Jean et Henri, d'un commun accord, firent-ils silence ; puis, quelques instants plus tard, décidèrent d'aller promener leurs rêves sur la grève. Yolande les regarda s'éloigner. Peu à peu, leurs pas devinrent indistincts. La marée était basse. Elle les vit, tels deux fantômes, se promener sur les rocs. Quand ils regagnèrent la véranda, il se faisait déjà tard. Yolande était toujours à la même place, perdue dans sa contemplation.

— Onze heures, dit Henri, Bonsoir, à demain, Mademoiselle Yolande.

— Bonsoir, Monsieur, répondit-elle d'une voix légèrement émue.

— Bonsoir, Jean.

Quelques minutes encore on entendit ses pas résonner. Il contournait la maison, la barrière grinça sur ses gonds, et le silence de la nuit redevenait complet.

— Couches-tu dehors ce soir Yolande, demanda Jean en se penchant vers sa sœur ?

— Non Jean. Il fait si beau, veux-tu que nous allions une minute là-bas sur les roches "Massabielle ?"

C'était le nom donné par Yolande à un roc rouge, d'assez imposantes dimensions, qui s'élevait à peu près à demi-marée, derrière l'église. Cachée dans ses replis de granit, elle y avait passé de bien agréables après-midi, avec un livre. Mais le soir, elle n'osait pas s'y aventurer seule.

— C'est bien, soit. Allons-y. Pour une minute seulement, petite sœur. Il est temps qu'une petite fille comme toi regagne son lit.

Elle se leva tranquillement, se pendit à son bras, se fit câline et dit : "Monsieur le docteur, attendez donc d'être licencié avant de donner vos consultations."

Il se pencha et sourit. Pouvait-il se fâcher même devant une boutade de cette enfant caressante ?

Comme elle paraissait fragile auprès de ce beau jeune homme aux larges épaules : une petite poupée précieuse. Et c'est ainsi que Jean la trai-

taît, évitant tout ce qui pouvait la faire souffrir, tout ce qui pouvait lui faire de la peine. C'est qu'il l'aimait bien cette petite sœur, si tendre et si enfant ; chez qui il était impossible de découvrir, malgré ses dix-sept ans, la moindre trace de coquetterie.

Jean proposa de retourner à la maison.

M. et Madame Dubreuil causaient dans la salle à manger. A la vue de leurs enfants, la conversation cessa. Yolande vint les embrasser. En passant près de Jean qui était assis dans un angle, elle déposa sur ses joues deux baisers retentissants. " Encore cette année, dit-elle. Dans un an j'aurai dix-huit ans et je serai raisonnable."

Quand elle eut disparu dans un rayon de lumière qui de la porte entr'ouverte s'attachait à sa robe ; quand ses pas légers eurent cessé de faire retentir l'écho du large corridor au parquet de bois franc, on entendit s'élever sur un ton différent de trois bouches dissemblables :

— Quelle enfant !

Là-dessus, on se souhaita le bonsoir. Quelques minutes plus tard, l'immense maison de campagne qui abritait tant de bonheur, était envahie par le silence.

Le lendemain matin Henri arriva, Jean n'était pas encore descendu. M. Dubreuil était sorti pour affaires, Madame Dubreuil s'occupait très prosaïquement de son intérieur. En habitué, qui connaît les aîtres, et sait ne déranger personne, Henri s'installa sous la véranda, ne doutant pas

de voir apparaître, d'une minute à l'autre, quelqu'un de la maison. La marée était haute. Tandis qu'il s'intéressait à détailler les méandres neigeux de l'ourlet des vagues, fine mousseline blanche bue par le sable, il vit s'avancer, tournant le dos au quai, un groupe de jeunes filles. Il reconnut aussitôt la voix et le rire d'Yolande. Il la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle se fût glissée dans la maison, par la porte de côté, en répétant à ses amies un joyeux "au revoir". Yolande ne le vit pas, caché dans l'angle de la véranda. Elle était loin de se douter qu'à cette heure matinale, sa gaieté débordante eût d'autres témoins que ses compagnes. Lorsque Jean arriva à son tour, il vit son ami absorbé dans une profonde rêverie, ce qui n'était pas dans ses habitudes.

— A quoi penses-tu ?

Henri rougit comme un enfant pris en faute, et éluda la question.

— Que fais-tu donc toi, ce matin, pour arriver si tard, pour m'oublier de la sorte ? Je parie que tu écrivais une lettre d'amour.

— Et à qui voudrais-tu qu'elle fût destinée, cette lettre ?

— Est-ce que je sais moi, mais enfin à l'objet de ta flamme ?

— Assez de plaisanterie. Hier soir nous n'avons pas regardé les journaux, si tu veux bien, nous allons leur donner un coup d'œil.

Assis, chacun dans son coin, ils se mirent à parcourir quelques-unes des publications qui s'étaient devant eux.

A midi, Henri fut prié à dîner et accepta, heureux de se rendre à leur invitation. "Voyez-vous, dans quelques jours, ma mère viendra me rejoindre à l'hôtel, et alors, je devrai lui tenir compagnie."

— Madame votre mère sera toujours la bienvenue, dit Madame Dubreuil — je me charge de lui réitérer de vive voix cette invitation que je formule en ce moment.

En effet le mardi de la semaine suivante, Madame Desruisseaux débarquait par une pluie torrentielle qui lavait les trottoirs et mettait des perles aux feuilles des arbres. Yolande était restée à la maison. Seul, Jean avait accompagné Henri. En attendant le "Champion" qui était en retard, ils se morfondaient à se promener, tournant comme des oiseaux en cage, dans l'espace restreint protégé de l'averse par une couverture. Les cochers, raides dans leurs capots cirés, secouaient du manche de leur fouet leurs larges chapeaux de pluie d'où l'eau coulait comme du dos des canards. Le bateau accoste. Des voyageurs maussades, empêtrés en plus de leurs bagages, d'un parapluie, sous lequel ils s'enfouissent, se rapetissant pour n'être pas trempés jusqu'aux os, s'aventurent sur la passerelle. On entend les charretiers criant d'une voix rauque: "Une voiture, Monsieur? Une voiture, Madame?..."

Jean et Henri regardent attentivement les passagers. Tout à coup Henri, fit un mouvement. Une femme grande, mince, aux cheveux blancs légers s'échappant d'un chapeau à l'ancienne mode, s'avance d'une démarche aisée, relevant de sa main libre la large jupe de son costume de voyage gris foncé.

— Bonsoir, maman. Avez-vous fait un bon voyage? Vous n'êtes pas chanceuse d'arriver à la campagne, que vous n'aimez pas trop, par une semblable température; votre villégiature en sera complètement gâtée.

Ahurie par ce flot de mots, elle regarda son fils.

— Veux-tu t'occuper de mes bagages? dit-elle enfin, retrouvant l'usage de la parole.

Aussitôt, Henri saute à bord et retire les nombreuses valises de sa mère, pourtant pas très mondaine ni grande coquette. Mais, les femmes, ce qu'il leur en faut des rubans et des mouchoirs, des parures et des dentelles, même pour une quinzaine! Jean l'installe dans la voiture retenue à l'avance. Il traite Madame Desruisseaux avec déférence, comme s'il était pour elle un second fils. Aussi, que de gâteries n'a-t-il pas reçues de cette bonne dame depuis que, universitaire, il passe les années loin de sa mère. Henri les rejoint et ensemble ils se rendent à l'hôtel.

Henri a bien dit qu'il ne viendrait pas ce soir. La pluie tombe toujours. Toute promenade

serait impossible, on en serait réduit à une veillée sous la lampe.

Dans le salon attenant à la salle à manger, assez convenablement éclairé par une suspension centrale, M. Dubreuil lit les journaux, Madame Dubreuil coud, tandis qu'Yolande chante, accompagnée au piano par son frère. On n'entend plus la pluie qui glisse sur les vitres, on ne sent pas la tristesse ambiante dans ce salon bien clos, plein d'amour, de jeunesse et de gaieté. Tout à coup le lourd marteau de cuivre de la porte principale retombe avec bruit. Yolande s'est tue, pâlie, et regarde Jean qui en souriant se dirige vers l'entrée.

— Bonsoir, bonsoir, tu as changé d'idée. C'est bien, cela. Viens chanter avec nous, pour tromper la température. Tu sais nous avons un rossignol qui fait entendre sa voix malgré la pluie. Ta mère est-elle fatiguée?

Tout en bavardant ainsi, il avait introduit Henri au salon.

— Maman est un peu fatiguée. Je l'ai aidée à parfaire son installation. Ne ris pas, Jean: maman n'a jamais eu de fille, alors je suis pour elle un fils et une fille. Je connais ses goûts.

Puis le chant reprit. Le rire clair d'Yolande fusait entre les couplets et les refrains. Le répertoire épuisé, on se mit à chanter des pots-pourris de chansons canadiennes.

Au moment du départ, Madame Dubreuil renouvela son invitation:

— Dites bien à Madame Desruisseaux de venir demain, si toutefois la température est plus belle qu'aujourd'hui, afin que nous puissions renouer connaissance tout de suite. Surtout, que j'aie l'occasion de la remercier verbalement de toutes les nouvelles bontés qu'elle a eues, encore cette année, pour mon méchant garnement de Jean.

— A demain!

— A demain!

Le lendemain, cependant, le soleil brillait dans un ciel que la pluie abondante de la veille faisait plus pâle. Les oiseaux, joyeux de voir la lumière, chantaient à pleins gosiers. Yolande de même, revenant d'une course matinale, son teint encore plus doré sous les rayons du soleil, ses yeux sombres brillants sous le bandeau rouge feu qui retenait sa chevelure noire, chantonnait en regardant le ciel redevenu serein. Elle courait sur le moelleux tapis de sable enfonçant jusqu'à la cheville, et faillit rebrousser chemin en se trouvant tout à coup nez à nez avec Henri Desruisseaux.

— Je vous fais peur ce matin, dit-il rieur. Suis-je devenu si terrible en une nuit?

— Non, dit-elle, riant à son tour, mais depuis hier vous passez votre temps à nous faire des surprises.

Puis reprenant sa course: "Bonjour! Jean n'est pas encore levé. Je regrette d'être empêchée de vous tenir compagnie. Flânez en l'attendant.

On entendait encore ses dernières paroles qu'elle était devenue invisible, disparue de l'autre côté des épais murs de pierre.

Henri restait là, fixant la porte par laquelle cette apparition de jeunesse et de gaieté s'était enfuie.

“Je voudrais bien qu'elle plaise autant à ma mère qu'elle me semble attirante à moi,” pensait-il. Cette fois, il eut le temps de se remettre de son trouble si doux avant que Jean ne le vînt rejoindre. Par la fenêtre ouverte du corridor du second, il avait entendu la voix d'Yolande disant à Jean :

— N'oublie pas surtout de rappeler à maman cette excursion à Saint-François, tu sais comme j'y tiens.

En effet, durant une partie de cette journée, on discuta les détails de ce pique-nique. Bien entendu, on emportait à manger, afin de dîner sur l'herbe, tout près de la rivière “Belle-Fine”.

Les jeunes désiraient une grande charrette garnie de branches d'arbres. Jean fit remarquer que Madame Desruisseaux aussi bien que sa mère ne pourraient supporter un trajet de trois milles, dans cette voiture sans ressort. Yolande en fit son deuil de bonne grâce. “Nous irons donc comme des grands seigneurs dans une voiture de louage.” Tous les détails arrêtés, l'excursion fut fixée au mardi de la semaine suivante, à condition qu'il fût beau.

Pendant tout le temps qui la sépara de cette partie de plaisir Yolande en rêva. Elle l'imaginait à toute heure du jour, et en multipliait de la sorte le plaisir, pour ainsi dire à l'infini.

L'avant-veille, en rapportant le courrier, comme aux jours de son enfance, en traversant le village, elle pressait le pas, ayant hâte d'arriver chez elle. Un petit carré rose et parfumé était adressé à Mlle Yolande Dubreuil. D'abord, elle s'était demandé de qui il pouvait bien venir, puis, elle avait consulté l'endroit de provenance et avait pu lire : "Charlesbourg-Ouest." Aussitôt, elle avait ajouté mentalement : "une lettre de Lucienne Nancy." En pénétrant dans la grande salle à manger, où tout le monde était à table, Yolande décacheta sa lettre et la tendit à sa mère. Lucienne annonçait sa visite pour le lendemain. "Elle ne peut jamais mieux tomber, dit celle-ci, nous l'amènerons à Saint-François; elle n'y est peut-être jamais allée."

Chacun suivant son caractère et son tempérament se mit à chanter les louanges de cette jeune fille, compagne de pensionnat d'Yolande, amie intime qui faisait ici d'assez nombreux séjours. Seul Jean crut devoir se taire. Yolande le remarqua.

— Dis donc Jean, Lucienne aurait-elle eu le malheur de te déplaire?

— Non, mais vois-tu, je trouve que le concert de louanges qui s'élève ne peut être augmenté d'une note sans perdre de sa sincérité. Que

n'a-t-on pas dit? Elle est douce, gaie, travaillante, fille aimante et dévouée. Que veux-tu de plus? Oui, c'est vrai, j'aurais pu dire amen à l'énoncé de chacune de ses qualités qui s'allongent comme une litanie. La prochaine fois je n'y manquerai pas.

Yolande ne fut pas satisfaite. Il y avait quelque chose que Jean ne disait pas. Il lui était impossible de deviner, mais elle surveillerait leurs rapports, quand Lucienne serait ici.

Le lendemain, quelques minutes avant l'heure de l'arrivée du bateau, Yolande demanda à Jean s'il ne l'accompagnait pas? Elle allait au devant de la visiteuse.

— Non, Yolande, tu n'es plus une enfant, tu es bien capable de recevoir tes amies seule.

— Voulez-vous que je vous accompagne, demanda Henri?

— Merci, dit-elle, je suivrai le conseil de mon frère.

Elle partit sans saluer ces messieurs. Très vite, de crainte d'être en retard, elle traversa le village aux deux rangées de maisons aussi diverses que leurs propriétaires. Ici l'habitation est spacieuse, éloignée du chemin, précédée d'un jardin potager; là, c'est au contraire un jardin d'agrément; ailleurs de larges allées sablées, ornées de cailloux blancs inégaux. Yolande l'a traversé tant de fois, ce village où elle est née, où elle a été élevée, où elle a passé sa vie, sauf les deux années de pensionnat qu'elle ne regarde même pas.

Elle s'avance sur le quai, et le longe plus lentement, rythmant ses pas sur le clapotement des eaux qui caressent la charpente des embarcations amarrées. Trois cris de sirène l'avertissent que le bateau est en vue; en une minute, il accostera. Plus rapidement, elle couvre les derniers cinquante pieds et se mêle à la foule bruyante, composée de citadins, cultivateurs, commerçants, curieux; les uns, simples flâneurs, pour eux, l'arrivée du bateau est la seule distraction de cette plage paisible; les autres attendent des amis ou viennent retirer des commandes arrivant de Québec.

Yolande se glisse tout près de la passerelle, parmi tous ces gens qui la connaissent, la saluent. Elle tend la main à une jeune fille, grande et mince, vêtue d'un costume tailleur bleu poudré; des cheveux blonds légers s'échappent de son petit chapeau de la même teinte bleue. Elles s'embrassent. Pensez donc, elles ne se sont pas vues depuis deux mois. Puis, s'entretenant de mille riens, elles traversent le village.

Lucienne Nancy est bien connue à Saint-Jean, Elle y vient si souvent! Aussi entend-on des "bonjour", Mademoiselle Lucienne, auxquels elle répond par un salut amical, souligné d'un sourire.

Le soir, chez les Dubreuil, le groupe joyeux était augmenté d'une nouvelle unité, pas des moindres, car l'esprit vif de Lucienne pétillait, superficiellement peut-être, mais elle était si drôle, l'assurance avec laquelle, elle se mêlait à toutes

les conversations, à toutes les discussions, donnant sur tout son avis. Si ses réflexions ne brillaient pas toujours par leur sagesse, elles avaient le don de faire éclater les rires. Comme elle avait une petite manière bizarre de dire: "Mais vous riez de moi? Pourquoi?....

Pouvait-on lui en vouloir à cette enfant de ne pas connaître la vie? Au contraire, on semblait lui souhaiter de rester longtemps insouciante, joyeuse, rieuse, égayant tout sur son passage.

Le lendemain par un beau soleil, on s'entassait avec allégresse dans une de ces voitures à quatre roues, aux ressorts flexibles, assurant le confort de tous. Le cheval de son tranquille petit trot que le cocher stimulait du bout de son fouet, partit, passa devant l'église; puis de lui-même, sachant bien en bête intelligente qu'il était, que son maître le laisserait faire sans le frapper, il se mit au pas pour gravir la côte. Au passage, Yolande jeta au couvent qui s'élevait sur la butte à gauche, perdu derrière les arbres du parc de la maison voisine, un regard très tendre. Bientôt, ce furent les dernières maisons du village sur la côte, et l'aspect devint monotone à force d'être pareil. Les maisons de cultivateurs, à égales distances, s'élevaient soit à droite, soit à gauche, du chemin du roi, à mi-chemin entre la route et la grève. Du côté sud, elles tournent le dos aux passants, montrent leurs volets clos aux indiscrets qui les interrogent pour savoir qui

elles abritent, des couples jeunes ou vieux, heureux ou malheureux : mystère, mais sourient gracieusement au fleuve, par cette belle matinée d'été ; du côté nord, sans être plus coquettes, elles sont pourtant plus curieuses, et ouvrent toutes grandes leurs portes sur la route, et interrogent d'un coup d'oeil fureteur les voitures et leurs occupants. Des femmes causaient sur le pas de la porte, commentant les nouvelles du jour, saluant les passants.

La famille Dubreuil, originaire de la paroisse, où le père, pendant de longues années, avait exercé sa profession de médecin, connaissait tout le monde par leurs noms et prénoms. Aussi, entendait-on des "Bonjour Docteur", résonner vibrants, sympathiques. C'est qu'aussi il était bien aimé, ce bon docteur, si peu regardant de sa peine, et surtout si peu "chérant". Celui-ci avec une bonté paternelle répondait en souriant, "Bonjour la Rose. Comment va ton petit dernier?"

— "Très bien merci docteur", et la bouche s'épanouissait dans un large sourire. Pensez donc ! un événement, le docteur lui avait parlé à elle, une pauvre femme sans instruction, sans éducation. Ce qu'il n'était pas fier ce M. Dubreuil !

Au milieu de cet échange de bons mots, de sourires, toujours agréables, nos pique-niqueurs arrivèrent à la rivière "Belle-Fine". Dix heures et demie, dit Jean en sautant lestement de voiture afin d'aider sa mère à descendre.

— Nous allons commencer par aller nous baigner, lança Yolande penchée sur le coffre de la voiture, duquel elle extrayait les provisions de bouche, en même temps que les costumes de bain, les parasols géants : en un mot tout l'attirail nécessaire à un pique-nique bien organisé. Puis elle s'était donné tant de trouble, cette chère Yolande, assurément on ne manquerait de rien.

— Allons, Jean, que fais-tu ? Viens donc prendre toutes ces bagatelles qui sont plutôt lourdes, tu sais.

En même temps deux mains se présentèrent, Henri s'était avancé lui aussi à cette apostrophe lancée à Jean.

— Pour vous servir, Mademoiselle, firent-ils en chœur, avec une courbette cérémonieuse destinée à la faire rire.

Sans se démonter, elle dit avec un sourire :

— A l'œuvre ! mes chevaliers servants.

En deux minutes tout était étalé sur l'herbe, à l'ombre des arbres bordant la rivière.

Rapidement, afin de ne pas perdre une seule parcelle de cette belle journée de liberté qu'ils s'étaient promise depuis si longtemps, ils se disposèrent aussitôt à descendre vers le fleuve.

Avec quel plaisir Lucienne qui était privée de ce sport dont elle raffolait ne se jeta-t-elle pas à l'eau ; avec bruit, elle plongea, puis nagea longtemps. Elle ne pouvait se résoudre à revenir à terre. Elle plongeait avec délices et s'aventurait toujours un peu plus loin. Jean lui lança tout à coup :

— Imprudente, vous finirez par être entraînée par le courant.

Comme pour le braver, elle se mit à nager plus rapidement dans la direction du chenal. Presque aussitôt, un transatlantique qui passait, produisit un énorme remous. Cette fois Lucienne fut prise de peur et fit volte face ; faisant la planche, elle exposait son visage aux chaudes caresses du soleil.

En remontant la côte pour rejoindre leurs parents, Jean, suivant toujours son idée fixe, dit à Lucienne :

Qu'aurait-on dit si vous vous étiez noyée ici, sous nos yeux ?

— Vous voyez bien qu'il n'y avait pas de danger, dit-elle, en relevant son petit nez avec l'air de défier le jeune homme.

— Parce que vous n'avez pas réussi à être cause d'un accident grave, je n'admettrai pas qu'il n'y avait pas de danger.

— Si peu, fit Lucienne, dédaigneuse.

Jean n'ajouta plus un mot, mais au coin de sa lèvre mince, on pouvait remarquer un pli de mécontentement mal dissimulé.

Yolande était déconcertée de voir la journée s'ouvrir sous d'aussi mauvais auspices. Son frère ne pardonnerait pas à Lucienne de n'avoir pas suivi son conseil, habitué qu'il était de voir Yolande lui obéir comme une enfant. Quelques minutes plus tard, silencieux, ils rejoignirent leurs parents au bord de la rivière "Belle-Fine".

Le repas était préparé dans un endroit où la frondaison épaisse entretenait une agréable fraîcheur. Une nappe blanche étendue sur l'herbe. Des tartines recouvertes de serviettes de papier, pour empêcher les mouches de se servir les premières. Des conserves rangées en ordre, des liqueurs froides sous le couvert des parasols déployés.

En apercevant le tout disposé pour le dîner, Yolande ne put s'empêcher de s'écrier :

— Maman, pourquoi ne pas nous avoir attendues ? Nous nous faisons une fête de tout étaler nous-mêmes, sans compter la somme de travail que vous vous êtes imposée ! Pensez-vous que vous pourrez vous vanter d'avoir pris une journée de repos dans ces conditions ?

Sans répondre, Madame Dubreuil de sa voix douce, demanda :

— Etes-vous disposés à dîner tout de suite ? Avez-vous faim ?

La jeunesse, dit le docteur Dubreuil, mais vous le savez bien, ma chère Eugénie, ça dévore toujours.

— Allons, à table. Après ce léger repas, nous organiserons une course à laquelle je prendrai part. On verra bien si vos jambes de vingt ans sont de beaucoup meilleures que les miennes.

Pendant le dîner Jean ne desserra pas les dents, et Lucienne parut gênée de l'insistance avec laquelle il la regardait. Les provisions ramassées, la course fut organisée.

Un temps limité pour couvrir la distance. Quelqu'un pour observer les coureurs, montre en main. Enfin l'attrance capitale : un prix en nature offert par M. Dubreuil et déposé là sur l'herbe.

Madame Desruisseaux, nommée juge, prononça d'une voix bien articulée :

— Un — deux — trois.

Tous partirent en même temps.

Madame Dubreuil et Madame Desruisseaux, qui les regardaient aller, souriaient tranquillement. Tout à coup, un cri perçant s'échappa simultanément de leurs poitrines. Lucienne venait de s'accrocher à un arbrisseau, et, emportée par la violence de la course, était tombée la face contre terre. Yolande qui suivait de trop près pour se garer, venait de s'abattre par-dessus.

Au cri lancé par sa mère, Jean s'était tout de suite retourné. Yolande était déjà sur pied et aidait Lucienne à se relever.

— T'es-tu fait bien mal ? Montre-moi ton visage, dit-elle, en se penchant.

— Rien, il n'y a pas grand'chose à ton nez. Lucienne voulut marcher.

— Aïe ! Aïe ! je me suis blessé un genou. Jean arrivait.

— Asseyez-vous, dit-il d'une voix de commandement, nous allons voir si le mal est grave oui ou non.

Lucienne blessée par cette manière brusque de la traiter, elle qui souffrait, se mit à pleurer,

et dit à Yolande en appuyant sa jolie tête sur l'épaule de son amie :

— Non, non, je ne veux pas qu'il me touche. Yolande panse toi-même mon genou. Veux-tu ?

— Je veux bien, Lucienne, je ferai de mon mieux, mais je ne suis pas garde-malade, pas pour un sou.

— Moi, fit Henri, qui revenait, je ne demandais pas mieux que de vous offrir mes services, Mademoiselle, puisque Jean est si brusque aujourd'hui, mais je ne soigne que les affaires mal faites, et ne vaudrais certainement pas Mlle Yolande devant un membre déchiré.

M. Dubreuil arrivait. De toute façon, il avait gagné le prix s'étant trouvé quelque peu en avance à la minute du malencontreux accident.

Après avoir regardé ce genou qui faisait souffrir Lucienne, à lui en mettre les larmes aux yeux, disait-il, car il n'avait pas entendu ce qui s'était passé entre Jean et elle, "ce n'est qu'une éraflure, petite, vous ne vous en sentirez pas du tout demain."

— J'en suis fort aise. Je ne voudrais pas que vos parents puissent nous reprocher d'avoir manqué de soins à l'égard de leur enfant.

Les yeux de Lucienne sourirent à travers ses larmes, pour le remercier.

L'entrain était tombé d'autant plus qu'au moment où Lucienne arrivait, appuyée d'une main sur le docteur et de l'autre sur Yolande, Jean disait à sa mère :

— Depuis ce matin qu'elle tente le malheur. Comment voulez-vous qu'il ne lui en soit pas arrivé un ?

Sa mère le regarda avec autant de sévérité que le lui permettaient ses yeux bleus si doux. S'oublier de la sorte en présence d'une jeune fille, leur invitée, Jean ordinairement si maître de lui, elle ne pouvait comprendre cette irritation soudaine.

Elle s'efforça par son amabilité de faire oublier à Lucienne ce manque de politesse de la part de son fils. De son côté, Jean, mécontent de lui-même, alla s'asseoir à l'écart. Une gêne était descendue sur ce groupe si joyeux au départ.

Tous, plus ou moins las de cette excursion, peu satisfaits de la tournure qu'elle avait prise, décidèrent de se retirer de bonne heure. La nuit, cette grande pacificatrice, dissiperait le nuage.

Le lendemain, en effet, les esprits reposés étaient moins enclins à la critique. Pourtant chaque fois que Lucienne parlait à Jean, ou qu'incidemment celui-ci lui adressait la parole, elle baissait les yeux et devenait prodigieusement rouge.

Afin de ne pas laisser soupçonner son mécontentement de la réception si peu sympathique de Jean, elle resta encore quelques jours.

Le samedi après-midi, le bateau retournait à Québec après s'être rendu jusqu'à Saint-François. Elle décida de profiter de cette occasion, de la sorte elle n'aurait pas à se lever avant les coqs, pour prendre le seul départ matinal qu'il y eût sur semaine. Elle profiterait en même temps d'une jolie promenade sur l'eau.

Le matin, Lucienne vêtue d'une jolie robe rose pâle, se promenait sur la grève. Jean vint l'y rejoindre.

Un peu embarrassé de la démarche qu'il avait à faire, il commença par lui parler du beau temps, et de mille détails oiseux. Enfin, voyant que Lucienne semblait avoir tout oublié de leurs discussions passées, il lui dit d'un ton plutôt bref :

— Mademoiselle, je vous présente mes excuses pour mon manque de politesse. Le jour de l'excursion, vous n'étiez nullement cause de mon irritation. J'étais mécontent de tout le monde et de moi-même. Voulez-vous me pardonner ?

Sans relever son joli minois, qui, elle le sentait bien, était devenu cramoisi, Lucienne dit de sa voix chantante :

— Vous n'aviez pas d'excuses à me présenter, Monsieur Dubreuil.

La phrase paraissait banale. Jean ne voulut pas croire à sa sincérité, s'il eut regardé sa compagne, il n'en aurait pas douté une minute. Il reprit d'une voix dure :

— Si vous me pardonnez, vous m'en donnerez une preuve.

Comme Lucienne ne parlait pas, il continua :

— Disons que vous m'écrirez une fois avant la fin de vos vacances.

— Oui, je veux bien, fit Lucienne, presque bas.

Puis saluant, elle s'enfuit alléguant qu'elle avait des préparatifs à faire.

Elle partait dans l'après-midi.

Lucienne partie, les jours commencèrent de s'écouler semblables et paisibles. Madame Desruisseaux, à son tour, retourna à la ville. Un beau soir, Jean reçut cette missive qu'il avait demandée, et fut déçu. Lucienne y était polie, très brève, sans un mot qui pût lui laisser comprendre qu'elle désirait une réponse.

Jean était perplexe. Son orgueil lui disait de ne pas répondre. Son amour propre était satisfait. Lucienne avait écrit, elle ne lui en voulait donc pas.

Après avoir changé bien des fois de décisions, il finit par s'en tenir à la règle de la plus élémentaire politesse qui veut que toute lettre exige une réponse.

Après avoir pesé chaque phrase, car il s'agissait de trouver les mots qui ne fussent pas compromettants, qui n'exigeassent pas une suite à cette correspondance. Il finit sa lettre par cette formule : "Vous présentant, Mademoiselle, mes hommages respectueux, j'ose espérer la faveur d'une réponse." Se relisant, il fronça les sourcils, eut la velléité de déchirer son griffonnage, se ravisa, en se disant qu'il n'était pas plus ridicule d'implorer une réponse par cette formule quelconque, que de demander une lettre comme il l'avait fait la première fois.

Septembre revint, Jean retourna à sa médecine, Henri à son droit. Et la vie à l'Ile reprit son cours monotone.

CHAPITRE DEUXIEME

L'été suivant, 1914, par un beau soir, au même endroit, nous retrouvons les mêmes personnages. Yolande a l'air plus sérieuse. Les jeunes gens, au lieu de s'entretenir de sujets badins, causent comme des vieux, des événements politiques qui menacent de bouleverser le monde en déchaînant la guerre. On est à la fin de juillet, les esprits sont divisés. Les nouvelles que les journaux apportent sont plus ou moins explicites. Il y a du vrai. Il y a du faux. Les dépêches sont laconiques, on se débat dans un labyrinthe. Yolande ne comprend rien à tout cela, et demande bien des fois.

— Qu'est-ce que cela pourrait bien nous faire à nous, ici au Canada, s'il y avait la guerre en Europe?

— Ne demande pas trop à t'en rendre compte, petite, disait son père en posant tristement son regard sur cette jolie tête si chère.

Les événements se précipitent. L'archiduc François-Ferdinand a été assassiné à Sarajevo le 28 juin. La guerre est officiellement déclarée le premier août. Cette nouvelle, grosse de conséquences, traverse les mers et vient porter l'épouvante jusque sur la terre canadienne. Cette génération, élevée dans une ère de paix, ne connaît des horreurs de la guerre que les récits laissés par

leurs ancêtres. Pourtant un frisson secoue ce peuple, fils de soldats, descendant de preux.

Chaque jour, les journaux sont dévorés, mais que disent-ils? Rien qui puisse renseigner.

Le docteur Dubreuil, optimiste, ne peut croire que la guerre durera. Après quelques escarmouches, la paix renaîtra. Peut-on faire la guerre en plein vingtième siècle, époque de civilisation et de progrès?

Jean et Henri au contraire, plus mêlés au courant moderne, envisagent la possibilité d'une guerre longue et désastreuse: mais à quoi bon enlever à M. Dubreuil cette espérance que le temps se chargera toujours assez vite de détromper? Quand ils sont seuls, ils discutent les chances que peut avoir la France de battre ses ennemis. Ils entrevoient la réalité, non dans toute son horreur, mais la possibilité leur apparaît, d'une tuerie mettant en présence toutes les forces réunies de l'Europe. Tous deux, lieutenants de l'armée canadienne, ne seront-ils pas appelés à prendre les armes si l'Angleterre est mêlée au conflit? La fin des vacances, sans être lugubre, ne fut pas aussi gaie que les années passées. Que de craintes inavouées, que d'idées tristes non énoncées, mais qui n'en font pas moins leur chemin!

En septembre, Henri et Jean retournèrent à Québec poursuivre leurs études. C'était l'épreuve décisive: en juin prochain, l'un et l'autre se promettaient bien de revenir, l'un médecin, l'autre avocat.

Yolande s'inquiète, mais pour se distraire, elle prend part à de nombreuses excursions. Le faubourg était trop fréquenté. On partait raquettes sur le dos ; rendu sur la côte, on les chaussait, et allons ! on marchait un mille. On revenait les joues rouges, le nez écarlate, giflé par les rafales quelques fois assez froides. Rien ne faisait peur à ces jeunes filles élevées à la campagne, habituées à sortir par n'importe quelle température. D'autres jours, on glissait. C'était plus difficile de s'organiser. Les parents de Jeanne Loran habitaient tout au bout du village, plus loin que le manoir Mauvide-Genest, un joli petit emplacement sur le bord de la côte. Quand il n'avait pas neigé de quelques jours, le raidillon battu par les voitures et les passants, permettait de prendre de jolies glissades.

Vers le 15 janvier de cette même année, nous retrouvons Yolande Dubreuil à Québec, chez sa tante Sylvie, sœur de son père. Jean, venu pour les vacances du Jour de l'An, a supplié sa mère de le laisser amener Yolande à Québec. Comme vous le pensez bien, elle ne demandait pas mieux. Par un froid sec qui cingle, emmitouflée, (comme pour passer le pont de l'Ile) suivant l'expression qui cette fois était bien à sa place, Yolande cachée jusqu'au bout de son petit nez rose sous les peaux de carriole, part toute joyeuse, pour la ville. De temps en temps, elle sort la tête, risque un œil, pour voir où on en est du trajet. Elle le connaît

bien, l'ayant fait chaque hiver durant ses années de pensionnat. Elle vient de regarder. Ils sont rendus au Calvaire qui s'élève au commencement des côteaux de Saint-Laurent, quand, en laissant l'église la route fait une courbe, gravit le premier degré de ces élévations de terrain. Aussitôt, Jean remonte la peau d'ours. "Cache, cache, petite curieuse, tu sais bien qu'il fait toujours froid sur les "côteaux."

Jean la conduisit jusqu'à la porte de leur tante Sylvie, et vint l'y voir le soir.

— Veux-tu sortir, Yolande ?

— Non, pas ce soir. Demain, veux-tu ?

Le lendemain, Yolande n'est pas sitôt levée qu'elle téléphone à Lucienne Nancy.

— Allô ! Chez Monsieur Nancy ?

— Oui.

— Mademoiselle Lucienne est-elle là ?

— Oui, Mademoiselle, un instant s'il vous plaît.

Une autre personne s'empare de l'appareil. Yolande entend :

— Allô !

— Oui, Lucienne, dit-elle joyeuse. Comment vas-tu ? Devine qui te parle.

Cette fois Lucienne qui n'a pas encore pu placer un mot, reste décontenancée. Prise au dépourvu, elle n'a pas pensé à remarquer le timbre de voix de son interlocutrice.

— Lucette Danton.

— Oh ! non, fait une voix moqueuse, qui cette fois n'est pas du tout celle d'Yolande, ce qui finit

de mystifier complètement la pauvre Lucienne à cent lieues d'imaginer son amie lointaine transplantée ainsi à la ville comme par hasard.

— Louise des Ormeaux, dit une voix devenue hésitante.

— Pas plus.

— Mais enfin, qui parle ? demande d'un ton quelque peu mordant, Lucienne qui s'aperçoit qu'on se paie sa tête à l'autre bout de l'appareil.

— Yolande part d'un long éclat de rire. Sais-tu qui parle maintenant ?

— Ah ! dit Lucienne, Yolande, Yolande Dubreuil. Il n'y a que toi pour rire de la sorte. Comment se fait-il que je ne me sois pas aperçue que c'était un appel de longue distance ?

— Pour la bonne raison que ce n'était pas un tel appel, puisque je suis à Québec.

— A Québec ! Yolande, à Québec !

— Mais oui. Ce n'est pas si surprenant. Maintenant ce n'est pas pour rien que je t'appelle. Je suis chez ma tante Sylvie, que tu as déjà rencontrée chez mes parents durant les vacances. J'espère donc que tu m'y viendras rejoindre, nous sortirons ensemble. Tu comprends, Jean m'a bien promis de me promener, mais il a ses cours. Puis, un garçon, tu sais, la première nouvelle que j'aurai : il aura oublié ma présence en ville et partira s'amuser avec ses amis. J'oubliais de m'informer de tes parents, j'espère qu'ils sont bien ?

— Oui, merci. Et les tiens, Yolande ?

— Très bien, je te remercie, le plus mal en point de la famille, c'est Jean.

— Monsieur Jean est-il malade ? s'enquit une petite voix inquiète.

— Malade ! ah oui ! fit Yolande dans un véritable fou rire, mais ne t'inquiète pas si vite. Ce n'est pas dangereux. Depuis le 25 décembre que je passe mon temps à lui dire qu'il est fou à lier. Si tu savais tous les plans baroques qu'il nous a sortis durant ses vacances. Moi, je ne pouvais que lui répéter : " Prends garde, c'est une maladie, et tu n'auras pas en juin de spécialité, pas plus celle-là qu'une autre. Pour cela, il te faudra aller faire un séjour à Paris, et ce n'est pas le moment durant la guerre." Excuse-moi, je te prie, Lucienne, je te retiens un peu trop longtemps. Quand puis-je t'attendre ?

— Disons demain, au revoir.

— Au revoir.

Quelques minutes plus tard le téléphone sonnait et Mlle Sylvie dit à sa nièce :

— Yolande c'est toi, ma petite, qui es appelée.

— Bien, Yolande ?

— Oui, Jean.

— Tu accapares l'appareil de tante Sylvie. Je t'ai déjà appelée trois fois, et toujours la ligne était occupée. A qui as-tu parlé aussi longtemps ?

— Tu dois bien deviner que j'étais en grande conversation avec Lucienne. Heureusement que je me suis avisée de trouver que je la retenais trop longtemps, parce que tu aurais pu attendre encore

un joli moment. Nous avons encore bien des choses à nous dire.

— Seras-tu prête à sortir dans dix minutes ?

— Mais oui, certainement. Mais où veux-tu me conduire à cette heure matinale ?

— Tu verras, petite fille d'Eve.

Dix minutes plus tard, Jean arrivait chez sa tante Sylvie où il était toujours le bienvenu.

— Je vous enlève Yolande, dit-il. Ne l'attendez pas pour dîner, je l'amène au restaurant.

— D'abord où allons-nous ? interrogea de nouveau la jeune fille, aussitôt dans la rue.

— Je te mène premièrement sur la Terrasse que tu n'as jamais vue en hiver. La vue, pour être fort différente de ce qu'elle est, l'été, est bien belle ; en plus, je veux te faire faire connaissance avec la glissade. Nous irons un de ces soirs.

— Nous amènerons Lucienne, dis, tu veux bien ?

— Nous verrons, fit Jean sans enthousiasme.

Une fois déjà Yolande avait cru constater l'indifférence de Jean à l'égard de Lucienne, mais elle savait trop bien qu'elle ne gagnerait rien en insistant, aussi garda-t-elle ses réflexions pour elle.

— Dis Jean, fit-elle câline, il est tôt. Avant d'aller sur la Terrasse veux-tu me conduire à ta chambre ? J'y venais bien quand j'étais pensionnaire et que je sortais pour quelques heures seulement.

— Oui, je veux bien, dit Jean conciliant.

Aussitôt entrée dans la chambre de son frère qui ressemblait à celles de tous les étudiants,

Yolande enleva ses gants de chevreau qu'elle jeta au hasard sur la table de travail, son manteau de fourrure dont Jean s'empara pour le pendre à un crochet ; et, enfonçant plus avant sur sa tête, d'une habitude qui lui était particulière, sa petite toque de velours bleu, elle se mit à faire l'inventaire des tiroirs.

Les livres, elle était habituée, il ne fallait pas y mettre le nez. La correspondance, elle flairait de son petit museau : une lettre de papa, ce n'est pas pour moi ; une lettre d'un ancien professeur, ce n'est pas non plus mon affaire ; enfin, elle dénicha tout au fond du tiroir, quelques lettres roses et qui sentaient bon, "des lettres de Lucienne, dit-elle taquine ; elle est autant mon amie que la tienne, tu veux bien que je regarde, dis ? je ne suis pas indiscrete ?"

Au premier moment, Jean parut extrêmement contrarié, puis se ravisant aussitôt :

— Ce sont des lettres d'enfant, tu peux bien y jeter un coup d'œil.

Elle avait son idée par derrière sa petite tête. Qu'est-ce qu'ils pouvaient bien se dire ? Pourquoi Jean, si loquace sur tous les autres sujets, se montrait-il si renfrogné quand il s'agissait de Lucienne ?

— Elle était si absorbée qu'elle n'entendit pas Henri Desruisseaux qui venait de faire irruption dans la chambre de son ami. Il ignorait jusqu'à la présence d'Yolande à la ville.

— Sais-tu que vous vous racontez de jolies choses, dit-elle en relevant son petit visage qu'un sourire ironique illuminait ? J'en voudrais bien un correspondant pour m'écrire ainsi de ces mots agréables et charmants.

— Je ne demanderais pas mieux, Mademoiselle Yolande, que d'être ce correspondant, hasarda Henri Desruisseaux, en s'avançant vers la jeune fille qui, prodigieusement rouge, lui tendait la main.

— Etes-vous un esprit, vous, que vous arriviez ainsi sans qu'on entende rien ? passez-vous à travers les murs ?

— Non, Mademoiselle. Je dois pourtant m'excuser de mon intrusion dans votre intimité. J'ignorais que vous fussiez à Québec, et arrivais chez Jean comme j'arrive chez moi, chez vous, durant les vacances.

— Tout excusé, Monsieur.

Elle reprenait peu à peu son aplomb.

— Allons, fit Jean, mets ton manteau et filons.

— Henri, viens-tu dîner avec nous ?

— Je te remercie bien, mon cher, mais j'espère avoir le plaisir de vous inviter tous deux chez ma mère. Pas aujourd'hui, car elle n'est pas prévenue, et m'en voudrait longtemps si je vous entraînais goûter à notre fricot journalier.

— Au revoir alors. A un autre jour !

— Ce soir, je ne sais pas encore ce que nous ferons. Je ne puis donc pas te demander si tu seras de notre partie. Au fait, tu es peut-être déjà engagé.

— Non pas. Je te verrai cet après-midi. Nous pourrions peut-être aller au théâtre, si cela intéresse Mademoiselle Yolande.

— Au revoir.

— Allons sur la Terrasse, dit Jean, nous avons encore le temps avant l'heure du dîner.

Il faisait un temps froid et clair. Les glaces assez nombreuses devant la ville se promenaient sans arrêter les traversiers dans leur navette entre les deux rives. L'air pur et transparent, permettait de distinguer facilement la côte de Lévis, Jean appuyé au rempart, malgré la bise, indiquait à Yolande attentive :

— Vois-tu à droite l'Hospice Saint-Joseph de la Délivrance, avec sa jolie flèche pointue surmontant ce bâtiment à angles droits, aux multiples fenêtres.

— Et tout cet édifice est rempli ? questionna Yolande.

— Mais oui, petite sœur.

— Comme il y a de la misère et des choses tristes sur terre !

— Oui, chérie, heureusement que nous avons nos nombreuses communautés religieuses pour soulager toutes ces souffrances.

— Ah ! oui, fit Yolande.

— Regarde maintenant, en venant vers la gauche, mais peu éloigné, ce grand édifice aux deux tours rondes : Le Précieux Sang. Se cachant un peu en arrière, mais tout de même visible, le "Ju-vénat", tout au haut de la falaise.

Yolande écoutait attentive, et non seulement remplissait ses yeux de ce décor, mais surtout son cœur était touché en pensant combien sont utiles à la société ces vies cachées en Dieu.

Toujours en allant vers la gauche, l'église Notre-Dame de Lévis ; tout près, le Collège ; là-bas en contre-bas, l'église de Bienville. Puis à l'extrémité de la pointe, les chantiers Davie. Une tranche de l'Ile d'Orléans toute dentelée par les battures de glace. Enfin la côte de Beaupré magnifiquement couronnée par les Laurentides, dont les arêtes se découpaient très nettement tant l'air était transparent et limpide, sur le fond bleu du ciel malgré la neige qui en couvrait les sommets.

Deux ou trois fois, Yolande et Jean longèrent cette promenade peu fréquentée à cette époque glaciale. Le vent soulevait en tourbillons la neige molle fraîchement tombée. Au firmament, fouettés par la bise, de jolis nuages blancs couraient, affolés, sur le velum bleu.

En revenant, à la demande d'Yolande, ils entrèrent à la Basilique. Sa prière ne fut pas longue. Elle s'avança dans l'étroite allée centrale, et vint s'agenouiller devant le maître-autel. Les yeux tournés vers le tabernacle, pendant quelques minutes, elle resta là perdue dans sa prière muette, et se releva une expression très douce sur son visage un peu grave.

— Où dînons-nous ? demanda-t-elle en sortant de l'église.

— Chez Kerhulu, dit Jean, Tu sais, je ne me paie pas ce luxe-là tous les jours ; mais en ton

honneur, je puis bien faire quelques extras.

Ils pénétrèrent dans le restaurant chic, à peu près désert, et s'installèrent vers la moitié de la salle, Yolande le dos tourné à la porte d'entrée, Jean lui faisait vis-à-vis.

Lentement de ses petites dents, elle dévorait : entrées, potage, entremets, viande et dessert, avec autant, sinon plus d'appétit que son frère. Tout en dégustant les mets, la jeune fille s'amusait à étudier une femme qui n'était plus jeune, et pourtant, on ne pouvait dire qu'elle fût vieille. Elle devait avoir été bien belle. Sa figure de médaille grecque, enduite de cosmétiques destinés à lui donner l'apparence de la jeunesse, avait des lèvres d'une mobilité excessive, jamais absolument au repos. En face d'elle, se tenait une mignonne petite fillette, ayant trois ans peut-être, et minaudant déjà comme une vieille coquette.

Cette beauté s'était assise d'un mouvement las, et avait laissé retomber derrière elle, d'un geste nonchalant, un riche manteau de mouton de perse garni d'un large collet de vison. Elle apparut alors toute mince dans une robe de georgette mauve, laissant à découvert la gorge et les épaules. Sans regarder le garçon de table, mais toujours en surveillant du coin de l'œil la porte d'entrée, à laquelle elle faisait face, elle commanda d'abord des cigarettes ; elle en grilla une lentement, elle aspira avec délices le parfum s'exhalant de la légère fumée bleue. Puis un verre de vin, qu'elle but en connaisseur à petites gorgées bien espacées. Jean lisait la surprise dans les yeux de sa sœur

qui ne savait ni mentir, ni dissimuler, et ne pouvait s'en expliquer la cause se trouvant de côté avec cette étrangère. Il ne pouvait la voir.

Intrigué, il demanda :

— Qui examines-tu ainsi ?

— Je te raconterai cela tout à l'heure ; ici, elle pourrait m'entendre.

Quelques minutes encore ils s'attardèrent, puis, il l'aida à remettre son manteau, et ils gagnèrent la rue. Le restaurant maintenant était débordant du monde chic de la ville. En se levant de table, Yolande avait jeté un dernier coup d'œil à cette jeune femme qui avait si fort attiré son attention, qu'elle avait vue une fois, que jamais peut-être le hasard ne remettrait sur ses pas. Elle était seule ; attendait-elle quelqu'un ? Il eût été difficile de le dire. Elle regardait la porte, il est vrai, mais nulle émotion ne se lisait sur son visage. Elle n'adressait à la fillette que des remarques : "Ne tiens pas ta fourchette ainsi, ne porte pas ce mets à ta bouche de cette manière..."

Aussitôt dans la rue, Jean demanda :

— Qui as-tu observé ? Qu'est-ce qui t'a tant surprise ?

— Une dame ni jeune ni vieille. Ou plutôt elle serait vieille si elle n'était pas toute "retapée", elle a du être bien belle.

A cette expression de "retapée" un sourire courut sur les lèvres de Jean. Il ne l'interrompit pas.

Elle continua :

— Mais le plus drôle c'est ce qu'elle s'est fait servir.

— Mais quoi donc ?

— Des cigarettes d'abord. Du vin ensuite. Pas de potage.

Cette fois Jean partit d'un bel éclat de rire. "Tu en verrais bien d'autres si tu fréquentais chaque jour ces restaurants à la mode. Il ne faut pas te scandaliser ; il est probable que cette dame, une beauté, fut dans sa jeunesse une vedette de l'écran ou des tréteaux. Mais là encore, petite, il y a sous des apparences trompeuses, d'honnêtes personnes.

"Yolande, poursuivit Jean après avoir consulté sa montre, veux-tu prendre le tramway et redescendre seule. Je n'ai pas le temps d'aller à Saint-Roch et de revenir à temps pour mon cours ?"

— Tu n'y penses pas, prendre le tramway quand il fait si beau ! Je vais descendre à pied. Ne te mets pas en retard pour moi, au revoir !

— Au revoir, Yolande. Je t'appellerai tout à l'heure pour décider de l'emploi de notre soirée.

Restée seule, elle ralentit l'allure. A petits pas flâneurs, elle longea la rue Saint-Jean. Sa mère lui avait donné quelque argent : elle achèterait des cadeaux à ses amies. Arrêtée devant les étalages, elle consultait les prix et sa bourse : il en fallait pour tout le monde. D'abord pour sa mère, puis pour Lucienne, Jeanne et toutes les autres. Peu habituée à décider seule de la valeur d'un objet, ne voulant pas gaspiller cet argent, elle

fit une foule de visites inutiles aux magasins, se faisant montrer de ces petits riens qui, malgré leur peu d'utilité, sont encore dispendieux. Ce jour-là, elle n'acheta qu'un joli petit collier noir pour sa mère.

Arrivée chez sa tante Sylvie, celle-ci lui demanda si elle se sentait disposée à sortir ou si elle préférerait rester à la maison.

— Voyez-vous, tante, je ne suis pas fine. Je serais bien contente de sortir avec vous, vous êtes si souvent seule, mais imaginez bien, Jean doit m'appeler après son cours, et j'ignore, faute de m'en être informée, à quelle heure se termine ce fameux cours.

— Je sais moi, mignonne, nous avons le temps de sortir une demi-heure.

— Où irons-nous ?

— Pas au théâtre, chérie, je laisserai à tes amis le plaisir de t'y conduire. Je te mènerai donc dans les magasins.

Yolande se garda bien de lui dire qu'elle en sortait. Puis, il ne lui déplaisait pas d'y aller avec quelqu'un de mieux renseigné qu'elle-même !

Sa tante Sylvie la conduisit dans les grands magasins. A l'empressement qu'apportaient les commis à la servir, il était facile de voir qu'elle était connue. Elle s'occupait d'une foule d'œuvres de charité et venait solliciter du secours parfois, et plus souvent faire des achats très importants destinés aux malheureux.

Comment se faisait-il que tout à l'heure, seule, elle n'avait rien pu trouver et maintenant en quel-

que dix minutes, elle avait fait l'acquisition d'un dé en argent pour Lucienne, d'un service à manucure pour Jeanne, d'un étui à cigarettes pour son père. Elle ne l'avait pas dit, mais elle avait vu quelque chose qu'elle viendrait chercher pour sa tante Sylvie, afin de lui faire une surprise avant de retourner chez elle.

On revint à la maison un peu avant l'heure fixée. Tante Sylvie était lasse et Yolande, sans vouloir l'avouer, plus occupée et pas de la même manière que chez ses parents, se sentait fatiguée.

Dans le joli salon désuet mais confortable, Yolande, assise en face de sa tante, babille. Naturellement, elle raconte sa vie d'enfant heureuse et gâtée, parle de raquette, de glissade. Sa tante l'écoute avec intérêt. "Je ne veux pas blâmer Alfred pour le genre d'éducation qu'il te donne, mais dans mon temps, les jeunes filles ne faisaient pas tant de sport.

— Je ne fais pas que cela, tante, mais je ne vous cache pas que j'en raffole et serais on ne peut plus heureuse si Jean me fournissait l'occasion de faire du ski à mon voyage. Je brode chez moi. Je couds et je lis aussi. Je ne fais rien à la perfection, il est vrai, mais avec les années et de la bonne volonté, j'y parviendrai peut-être pour le plus grand bonheur de ceux qui auront à vivre avec moi.

Sa tante ne put s'empêcher de sourire.

— Tu n'es pas certaine d'y atteindre, c'est que tu n'as pas encore commencé d'y travailler sérieusement, mais tu es gentille avec ton insou-

ciance, on a su te garder jeune, c'est beaucoup. Il y a tant de jeunes filles, maintenant qui, à vingt ans, sont déjà désabusées.

— Je suis très heureuse, en effet, reprit Yolande. Mes parents ne sont pas aussi riches que ceux de beaucoup de jeunes filles qui ont été élevées au couvent avec moi, mais je préfère ma vie tranquille à la campagne, à la vie mondaine qu'elles mènent pour le plus grand nombre. Je suis restée en relation avec plusieurs ; les lettres qu'elles m'adressent ne sont qu'un long compte-rendu de parties de plaisir, théâtre chaque soir, thé chaque après-midi, et ainsi de suite tous les jours de l'année. Je serais vite fatiguée de cette course continuelle. Je suis paresseuse et aime bien dormir aussi. Par exemple, une petite vacance de quelques jours, comme celle-ci, pendant laquelle je me propose de ne pas perdre une seule minute, oh ! parlez-m'en, parlez-m'en ! Yolande, dans sa joie jeune frappait l'une contre l'autre ses petites mains potelées.

La sonnerie du téléphone la fit sursauter.

Ne vous dérangez pas ma tante, je vais répondre, c'est très probablement mon vieux Jean.

— Allo !

— Allô ! Yolande.

— Oui, Jean.

— Oui, j'ai vu Henri et il désire que nous allions glisser sur la Terrasse ce soir. J'aurais préféré aller à l'Auditorium, toi que dis-tu ?

— Que veux-tu que je dise ? Arrangez-vous entre vous deux ; quand vous serez fixés, vous n'aurez qu'à me prévenir.

— Enfin ce n'est pas une réponse à ma demande. Préfères-tu aller glisser ou aller au théâtre ce soir ?

— Mais, quand je te dis que cela m'est parfaitement indifférent, pourvu que nous allions à l'un ou l'autre endroit, et que vous ne me fassiez pas perdre une soirée à décider qui des deux a raison.

— Allons donc ; puisque tu ne veux pas dire, que tu penches du côté d'Henri, de peur de faire de la peine à ton frère, je vais trancher la question : nous irons sur la Terrasse et demain, ou plus tard, nous irons à l'Auditorium.

— C'est bien, frérot.

— Quand Henri et Jean arrivèrent pour venir la chercher, à la maison, elle était déjà prête. Sous le reflet des lumières électriques, ses yeux bruns étaient plus brillants ; sa robe et son chandail de laine blanche la faisaient paraître enfantine, et bien des yeux se tournèrent vers elle, quand elle se hissa dans le tramway accompagnée des deux jeunes gens.

Une fois arrivée sur la terrasse, elle prit un réel plaisir à se sentir emportée dans la course folle des traînes qui se suivent à une vitesse vertigineuse, dans la longue glissoire du Château. A la première descente, elle n'était pas tout à fait maîtresse de la peur : Se sentir ainsi poursuivie

par d'autres glisseurs, entraînés eux aussi dans une course effrénée, tous pour elle des inconnus ! Mais à la troisième, elle était déjà grisée d'air et de mouvement. A la fin, elle était devenue absolument indifférente à tous les autres couples ou groupes de glisseurs, et elle causait avec Jean et Henri comme s'ils eussent été seuls.

Le lendemain quand Lucienne Nancy arriva, Yolande n'était pas encore levée.

— Comme tu es paresseuse, dit Lucienne, toi qui ne voulais pas perdre une minute de ta promenade à la ville. Est-ce ainsi que tu en profites ? Sais-tu que tu pouvais fort bien rester à l'île pour dormir.

— Hier soir, dit Yolande, à demi-éveillée, nous sommes allés glisser sur la Terrasse. Malgré mon habitude de faire du sport de ce genre, je me sentais tellement prise par le sommeil ce matin que je n'ai même pas accompagnée ma tante à la messe.

Tout en parlant ainsi, elle s'était enveloppée d'un long peignoir rose et, debout devant une glace, elle s'efforçait de remettre en ordre sa longue chevelure sombre.

— Quels sont tes plans pour cet après-midi ? questionna Lucienne.

— Je n'ai encore rien décidé. Nous ferons ce qui te plaira le mieux.

Elles descendirent à la salle à manger et tandis qu'Yolande grignotait des rôtis et buvait un bol de café brûlant, elles échangèrent des banalités.

L'avant-midi touchant à sa fin, elles le termineraient en tenant compagnie à Mlle Sylvie. Elles commencèrent par exécuter quelques morceaux de piano, puis aussitôt ennuyées, assez probablement parce que les auditeurs manquaient, elles optèrent pour le gramophone. Mlle Dubreuil avait un assez beau répertoire de pièces choisies. Les préférences d'Yolande allaient à Caruso. Lucienne préférait entendre de jolis disques de violon.

Jean appela. Yolande lui dit :

— Lucienne est arrivée.

Aussitôt refroidi, Jean articula d'un petit ton sec :

— Tu n'as donc pas besoin de moi pour te récréer cet après-midi.

— Mais oui, Jean, plus que jamais ; justement nous n'avons encore rien décidé. Que veux-tu que nous fassions seules ?

— Alors dit-il, après le cours, j'irai vous prendre et nous ferons du ski.

Après une heure de cet exercice un peu violent, Lucienne et Yolande qui ne s'y adonnaient pas souvent, étaient fières de regagner le paisible logis de Mlle Dubreuil.

Il fut entendu qu'ils iraient à l'Auditorium le soir.

Lucienne était à son avantage dans une jolie toilette de velours bleu de roi qui faisait ressortir sa jolie carnation de blonde. Jean ne fut certainement pas indifférent à sa grâce et à son char-

me quand il l'aida à mettre son manteau d'écureuil, dans le joli salon de sa tante Sylvie. Dans ce milieu vieillot et désuet, elle apparaissait plus jeune, plus séduisante.

Yolande, dans une robe de crêpe arménien ivoire, plus petite, et toute brune, avait un charme bien différent. Les lumières électriques donnaient à ses grands yeux bruns des reflets d'or. Sa petite bouche carminée se parait si facilement d'un sourire aimable qu'elle lui donnait un air tout joyeux comme à un enfant que l'on mène au spectacle pour la première fois.

Henri se demandait si elle était plus séduisante ici, mise avec plus de recherche, qu'elle ne l'était au bord de la grève, près du fleuve dont l'immensité semblait se refléchir dans ses grands yeux.

Elle parla peu et suivit avec attention la pièce qui se déroulait sous leurs yeux. Lucienne et Jean, au contraire, échangeaient leurs impressions. Au sortir, Henri dit : "demain vous venez dîner chez nous, n'est-ce pas ? Mlle Nancy, vous voudrez bien être des nôtres ? Maman serait désolée, vous sachant à la ville, de ne pas vous compter au nombre de ses convives".

— Merci, dit Lucienne, je retournerai chez moi. Si Yolande reste à la ville encore quelque temps, il est probable que je viendrai passer une autre journée en sa compagnie. Nous avons si peu souvent l'occasion de nous voir en hiver, mais demain, je dois absolument être chez moi. Maman m'a fait promettre d'être là. Vous voudrez

bien remercier de ma part Madame votre mère, et lui dire que j'aurais eu beaucoup de plaisir à aller la saluer; il y a si longtemps que je ne l'ai vue.

— Nous acceptons avec plaisir, fit Jean.

Le lendemain vers onze heures et demie, Jean vint chercher Yolande qui était prête depuis longtemps.

Madame Desruisseaux l'avait appelée au cours de l'avant-midi, afin de l'empêcher, avait-elle dit, d'oublier l'engagement qu'elle avait pris.

Elle portait une simple robe de georgette vert foncé sur un fourreau de satin de même ton. Pas un pli, pas une garniture, un large collet de guipure tranchait seul sur cette toilette plutôt sévère. Cette teinte de sapin faisait son petit visage encore plus brun, et la faisait ressembler à une espagnole, aux yeux de feu.

En taxi, ils se dirigèrent vers Saint-François-d'Assise où demeurait Madame Desruisseaux.

En pénétrant dans le corridor, Yolande fut tout de suite frappée par le luxe qui s'y étalait. Une tapisserie sans prix était disposée de façon à faire des deux murs deux panneaux, au centre desquels se détachaient, brillants sur un fond sombre, de riches miroirs aux glaces biseautées.

Des patères de cuivre attendaient les vêtements. Henri aidait sa mère à faire les honneurs de la maison. Il les conduisit ensuite au vivoir. Le luxe y régnait, mais c'était avec un goût exquis. Le premier salon dans lequel Henri les avait introduits, et leur tenait compagnie, en at-

tendant que les derniers préparatifs du dîner fussent terminés, était meublé à la mode du temps présent. Le parquet était recouvert d'un épais tapis de laine, aux teintes bleues adoucies, qui s'harmonisaient avec les tons de velours d'Utrecht recouvrant les fauteuils de l'ameublement "Chesterfield". Un second salon, attenant au premier, et dans lequel se trouvait le piano à queue, était d'art japonais. Des tables et des chaises très simples de forme, mais ayant un cachet tout particulier dû au vernis très brillant sur le fond duquel tranchaient harmonieusement des étoffes de couleur vive. Un parasol du Japon servait de lustre central. Tout autour de la chambre s'étaient des coussins.

En un coup d'oeil, Yolande avait fait l'inventaire de cet intérieur; nul détail ne lui échappa. Madame Desruisseaux, avec sa toilette noire très simple, paraissait pourtant nullement dépaysée au milieu de ce luxe qu'elle semblait complètement ignorer.

La salle à manger ne le cédait en rien au reste de la maison. Les murs étaient couverts de papier peint très pâle. Deux médaillons en face des convives attiraient tout de suite l'attention: des oiseaux, au corps noir, aux ailes multicolores, tranchaient vivement sur le fond crème. Des appliques électriques, fixées au bas de ces médaillons, les mettaient en relief. Sur la table ronde, une nappe de fine toile brodée à la main, ainsi que toutes les autres pièces de la garniture, étaient d'une blancheur de neige. En face d'Yo-

lande se dressait le buffet à argenterie. Dans un coin à droite, dissimulé dans le mur, un dressoir, dont la table débordait de verre taillé et de cristaux.

Le service fut des plus élégants et des plus soignés.

Yolande au milieu de tout ce luxe se sentit un peu gênée, mais la bonne grâce et la parfaite simplicité de Madame Desruisseaux eut bientôt fait de la mettre à l'aise. Au moment de partir, celle-ci l'invita à venir lui rendre visite seule, une après-midi, avant de retourner chez ses parents.

Aussitôt sortie Yolande, dit à Jean :

— Tu étais déjà allé chez Henri : pourquoi ne m'avoir pas prévenue qu'ils étaient d'une fortune beaucoup plus considérable que la nôtre ?

— Je ne crois pas, petite sœur, que présentement leur situation de fortune soit plus brillante que celle de nos parents. Ce luxe date des dernières années de la vie de M. Desruisseaux. Après avoir, à force de travail, accumulé une assez importante fortune, aux approches de la mort, il décida de jouir un peu de son travail et de sa peine. Malheureusement ou heureusement pour le salut de son âme, Dieu ne lui en laissa pas le temps, il fut enlevé en quelques heures par une angine de poitrine. Il laissait à sa veuve de quoi vivre convenablement, mais rien qui pût être considéré comme une fortune.

— Je comprends un peu mieux, fit Yolande. Madame Desruisseaux, en effet, semble absolu-

ment indifférente à toutes ces richesses. De plus elle paraît être d'une très grande simplicité; et puis tout cela lui rappelle de bien tristes souvenirs.

Quelques jours encore, Yolande resta chez sa tante Sylvie.

Un soir, à sa demande, on la conduisit de nouveau à la glissoire de la Terrasse. Il faisait un froid vif. Le ciel d'un beau bleu n'était parsemé que de rares nuages blancs, aux formes les plus fantastiques et les plus diverses. Les étoiles au contraire, étaient nombreuses et brillantes. Yolande, soit par regret de son prochain départ, soit effet de la nostalgie d'espace et de liberté, ne fut pas aussi gaie qu'à la première soirée passée dans cet endroit de plaisir.

La veille de son départ, elle alla rendre visite à Madame Desruisseaux. Débarquée du tramway, elle regarda un instant le parterre précédant la maison. Il n'y avait que de la neige. A la place du chèvrefeuille grimpant, qui durant l'été devait recouvrir entièrement la façade de la maison, on ne voyait que de longs fils noirs s'entrecroisant autour de la porte et des encadrements des fenêtres.

Madame Desruisseaux la reçut avec sa simplicité ordinaire. Yolande se sentit moins impressionnée que le jour du dîner. Ce luxe, souvenir d'un deuil cruel, cessait d'avoir pour elle une signification de richesse. Il semblait bien pauvre et bien triste.

CHAPITRE TROISIEME

Dans les premiers jours de juillet 1915, la maison de campagne des Dubreuil entendait retentir bien des exclamations joyeuses. Jean est sorti licencié en médecine et a brillamment passé ses examens. Le succès d'un fils est toujours en même temps le bonheur des parents. Yolande prend sa part de la joie générale. Cette joie à laquelle on s'attendait un peu, Jean ayant toujours été bien appliqué, bien raisonnable, est doublée du fait qu'Henri Desruisseaux lui aussi, a obtenu sa licence en droit avec non moins de succès que Jean.

Les plus grands bonheurs ne sont pas sans nuages. Chaque fois que M. Dubreuil veut parler avec Jean de la question de son avenir, celui-ci devient fuyant. Il répond aux avances de son père par des phrases évasives: "Oui, je serais heureux..." Plus tard, il se pourrait bien..." et le plus souvent, le jeune homme se dérobe habilement à ces entretiens qui le mettent à la torture.

Madame Dubreuil, mise au courant de la situation par son mari, essaie, mais bien vainement de questionner Jean. Passant ses bras autour du cou de sa mère, "maman dit-il, ne parlons donc pas de l'avenir, jouissons en paix de ce moment doux entre tous".

Déconcertée, incapable de forcer ce grand garçon qui la respecte, mais l'a bien rarement de-

puis quelques années, faite sa confidente, elle souffre en silence. Son coeur de mère lui a pourtant bien laissé deviner que Jean a une détermination ancrée dans la tête, et que cette décision leur fera de la peine à elle et à son mari: c'est pourquoi celui-ci retarde à s'en ouvrir. Désire-t-il entrer dans la vie religieuse? C'est invraisemblable. Pourquoi aurait-il continué sa médecine jusqu'à la dernière année s'il désirait se donner à Dieu? Puis un soupçon lui vient: la guerre... Quelle raison aurait Jean de partir? Beaucoup de jeunes de son âge ne sont pas encore conscrits. Les Dubreuil ont quelque influence; il y aura moyen d'empêcher son départ. Cette seule pensée d'une séparation, la fait frémir jusqu'au plus intime de son être, mais elle la garde pour elle.

Un matin tandis qu'Yolande était à ses côtés, elle hasarde cette question:

— Jean t'a-t-il fait part de ses projets d'avenir?

— Non, maman, au contraire, Jean est de plus en plus taciturne.

Sans ajouter une parole Madame Dubreuil se remit au travail, examinant sa fille à la dérobée.

Yolande surprise de cette insistance à la regarder, lui jette ses bras autour du cou et dit:

— Maman, si je savais quelque chose, vous ne doutez pas que je vous mettrais au courant. Je souffre de vous voir si inquiets, papa et vous. J'essaierai d'amener Jean à des confidences.

Chez les Desruisseaux tout le contraire se produisait. Henri ne laissait pas sa mère d'une

semelle. L'avant-midi, on les voyait passer bras dessus, bras dessous. Sur la grève, ils causaient sans se laisser distraire par quoi que ce fut. Après dîner, assis sur la véranda de l'hôtel, Henri lisait et de minute en minute, s'arrêtait pour échanger ses impressions avec sa mère. Le soir, après une courte prière à l'église, on les voyait regagner la pension à petits pas. Parfois vers neuf heures, Henri s'échappait quelques minutes avec Jean. Leur conversation était coupée de longs silences.

Yolande intuitive comme toutes les femmes, avait réuni bien des indices, et commençait à se douter de la vérité. Quelques mots, entendus au hasard, avait fini par confirmer ses appréhensions. "J'en aurai le coeur net", se dit-elle.

Un matin, de très bonne heure, Henri était venu. Comme si la chose avait été arrangée au préalable, Jean vint le rejoindre sous la véranda.

Yolande plongeait dans le fleuve en ce moment, tout en se laissant caresser par les vagues de la marée baissante. Elle suivait tous leurs mouvements. Voyant qu'ils s'installaient sur le long banc qui occupait la partie antérieure de la véranda, face au fleuve, elle fit deux ou trois plongées et s'élança vers la maison.

Sans enlever son bonnet, enveloppée de son peignoir rouge feu, elle gravit l'escalier; au deuxième étage, sans s'arrêter, comme elle passait près de la fenêtre, elle entendit Henri dire à Jean. "Il vaut aussi bien frapper un grand coup, et mettre tes parents au courant de tes projets

tout de suite". Yolande porta la main à son coeur. Elle ne s'était pas trompée, Jean et Henri parlaient. Pour quelle raison? Elle l'ignorait. Appuyée au mur, attentive malgré elle, elle suivit encore quelques instants la conversation des deux jeunes gens. "Maman sait que je la laisserai bientôt, disait Henri. Nous profitons le plus possible de nos derniers jours d'intimité. Elle a été courageuse comme je l'ai toujours connue. Dieu sait pourtant qu'elle sera encore beaucoup plus solitaire que tes parents qui sont deux pour se soutenir mutuellement; et n'auront-ils pas Yolande pour être leur rayon de soleil?"

— Je le sais, dit Jean, je ne suis qu'un lâche. Mais que veux-tu, moi, si peu sensible devant une souffrance physique qui peut être soulagée, je ne puis me résigner à causer à mes parents cette torture morale. Tout cela est si loin des projets d'avenir que nous formions, il y a seulement un an. A quoi tient la destinée d'un homme? Un prince est assassiné. Un autre décide de déclarer la guerre, et la vie de tous les individus est bouleversée.

Yolande voulut laisser son poste d'écoute, bien qu'elle dût savoir la vérité un jour ou l'autre, il lui semblait qu'elle commettait une grave indiscretion, mais elle se sentit défaillir. Elle ignorait encore ce que c'était que l'amour, mais elle ne se trompait pas à la souffrance qui la mordit au coeur en attendant Henri dire si froidement qu'il partait. Du même coup elle perdait son frère

et Henri... Henri... qui lui était cher, elle venait de l'apprendre.

Bouleversée, elle monta à sa chambre d'un pas chancelant; prit un temps infini à faire sa toilette et, se croyant capable d'affronter la présence des jeunes gens, elle redescendit.

Elle aurait voulu trouver, comme à l'ordinaire, quelque chose d'amusant à leur dire. Sa tête était vide. Elle s'aperçut que la voix dont elle leur souhaitait le bonjour était blanche et sans timbre; elle se refusait à la reconnaître pour sienne, tant elle était différente de son organe coutumier.

Simultanément, les jeunes gens levèrent les yeux, et la virent là devant eux, pâle et tremblante. Jean se précipita vers elle et, lui prenant les deux mains, plongea son regard scrutateur dans les yeux bruns qui se dérobaient.

— Tu as entendu notre conversation, petite soeur, toute ta physionomie me le dit. Remets-toi, je t'en prie, et surtout, ne dis encore rien à nos parents.

— Puisque la chose est décidée, Jean sois un homme, il est mieux de les prévenir aujourd'hui que demain. Lentement ils se feront à l'idée de ton départ. Tu n'ignores pas, je suppose, que tu les fais souffrir avec cette incertitude et ce doute qui les dévorent.

Elle avait relevé sa tête fine; dominant son frère de toute la ferveur de son amour, le tenant sous le charme de son regard magnétique, pressante, elle redit:

— Dis, petit frère, promets-moi de le leur dire aujourd'hui.

La voix se faisait humble et suppliante. Jean fut vaincu.

— Oui, dit-il, enfin.

Yolande se dégagea d'un mouvement brusque et s'en alla. Elle sentait toute sa jeunesse enfuie. Un voile de deuil couvrait à ses yeux les chauds rayons du soleil de juillet. Elle erra quelques minutes à l'aventure, au milieu des plates-bandes du jardin. Elle cueillit des têtes de géraniums, se fit une énorme gerbe de trèfle de senteur, décora la salle à manger et le salon de cette moisson embaumée, évitant soigneusement de rencontrer sa mère, parce qu'elle ne se sentait pas le courage de soutenir son regard. Elle dressa lentement le couvert pour le dîner. A la dernière minute, à un appel de sa mère, elle se décida à l'aller rejoindre. Celle-ci surprise de ne pas l'entendre chanter comme à l'ordinaire, s'enquit aussitôt de sa santé.

— Tu n'es toujours pas malade, petite? Comme tu sembles triste ce matin, dit-elle.

— Un peu lasse seulement, répondit Yolande, sans détourner la tête.

Le dîner qui, depuis ces dernières vacances, n'était pas aussi animé qu'autrefois, fut ce jour-là lugubre.

Yolande commit deux bévues : en aidant sa mère à faire le service, elle renversa du café brûlant, en voulant présenter la salière à Jean, sa main vacilla, et le petit vase de cristal de se bri-

ser. Le sel se répandit sur la nappe en même temps que les éclats de verre.

M. Dubreuil regarda sa fille sévèrement. Pouvait-on faire preuve d'une plus grande maladresse?

Yolande, le coeur déjà bien gros, eut de la peine à empêcher ses larmes de jaillir devant le regard mécontent de son père.

Le repas s'acheva sans autre incident désagréable. Aussitôt après, Yolande s'envola dans sa chambre, se saisit d'un livre, et se dirigea vers ses "Roches Massabielle".

Elle se laisse choir sur ce siège rustique ; éblouie par les réverbérations du soleil sur les flaques d'eau, et sur les cailloux que la mer venait de laisser à découvert, elle appuie sa tête contre la paroi rocheuse, et ferme les yeux. Elle ne pensait à rien. Le coup avait été trop brusque, il l'avait saisie en plein bonheur, dans toute l'insouciance de sa jeune âme. Elle ne pleurait pas. Dans cette demi-inconscience, elle n'entendit pas le bruit du sable bruissant sous la pression d'un pas nerveux. Pourtant, elle a tout à coup comme la divination de la présence de quelqu'un tout près. En ouvrant les yeux, elle est saisie de voir Henri Desruisseaux penché vers elle. Sentant le moment très grave, elle veut badiner.

— Une apparition, dit-elle.

— Soyez sérieuse, Mlle Yolande, supplia-t-il. Vous êtes assez femme, malgré vos dix-neuf ans, pour savoir que je ne suis pas venu vous relancer

jusqu'ici pour rien. Je désirais avant de partir vous parler sérieusement. Car mon secret vous l'avez découvert. Alors, je voudrais emporter la très douce espérance que vous deviendrez ma femme à mon retour au pays ? Si la volonté de Dieu est que je meure sur cette terre que nous allons défendre, je garderai de vous, jusqu'à mon dernier soupir, un souvenir très tendre. Mlle Yolande, dites-moi que dans l'un ou l'autre cas, vous vous montrerez pour ma mère, la fille affectueuse et dévouée que vous savez être toujours.

Yolande émue se leva très pâle.

— Henri, dit-elle d'une voix tremblante, emportez l'espoir qu'Yolande Dubreuil si elle n'est pas à vous, ne sera à personne autre. Vous êtes mon fiancé à la vie, à la mort.

Elle lui tendit la main ; il la porta à ses lèvres. Les deux jeunes gens se dirigèrent vers la demeure du docteur Dubreuil. Tout à coup Henri rompit le silence :

— Si vos parents allaient s'opposer à notre union, Yolande ?

— Cela ne changerait en rien ma décision. Je refuserais de me marier. Ils ne pourraient pas persévérer dans leur refus ; un jour ou l'autre j'obtiendrais leur consentement.

— Vous savez, Yolande, nous irons d'abord au camp d'instruction à Val Cartier. Vous m'écrirez, n'est-ce pas ? pour m'aider à supporter l'ennui de ces longues heures de désœuvrement qui succèdent à chaque manœuvre.

— Certainement, le plus souvent possible.

Ils arrivaient devant la porte fermée de la salle à manger, d'où l'on entendait s'élever des mots entre-coupés.

— Est-ce que je n'arrive pas en bien mauvais temps, questionna Henri en regardant sa fiancée.

— Vous avez toujours été considéré comme de la famille ici, serait-ce aujourd'hui que les circonstances nous rapprochent davantage que vous seriez de trop dans notre intimité ?

— Non, Yolande, mais votre père et Jean sont peut-être à discuter le pour et le contre de la décision de votre frère. Je sais tous les arguments que j'ai dû apporter pour décider ma mère à penser comme moi.

Appuyée contre le mur du corridor, Yolande fixait cette porte derrière laquelle, elle ne l'ignorait pas, trois cœurs souffraient : son père et sa mère de voir s'éloigner leur fils unique, et Jean de se savoir la cause de leur souffrance. Ses grands yeux bruns étaient légèrement embués. Une larme aurait probablement glissé sur sa joue, quand tout à coup la porte s'ouvrit pour livrer passage à son père courbé comme sous un poids trop lourd. Elle trouva la force de refouler ses larmes prêtes à jaillir pour s'élancer au devant de lui. Prenant dans ses deux mains cette tête bien-aimée, elle lui dit en l'embrassant :

— Est-ce que je ne vous reste pas, pauvre moi ?

— Oui, mon enfant, et tu seras mon unique consolation. Vois-tu ce m'est un coup très dur,

je n'avais jamais pensé que Jean partirait. La guerre ! qui y songeait ? Depuis qu'elle est un fait accompli, devant l'éloignement du champ d'action, nous sommes encore portés à l'oublier.

— Jean nous reviendra, papa ; voyez-vous, c'est une simple absence. Jamais vous ne vous seriez fait autant de peine de son départ s'il nous avait laissé pour aller poursuivre ses études à Paris, par exemple.

— Le danger n'eût pas été le même.

Habilement, Yolande avait ramené son père vers le salon où Henri les avait suivis ; celui-ci joignit ses arguments à ceux d'Yolande pour aider M. Dubreuil à accepter avec plus de résignation le départ de Jean.

Il partit vers trois heures en promettant de revenir passer la soirée avec eux.

— Il est probable que maman m'accompagnera, dit-il, en se tournant vers Yolande qui le reconduisait.

Quelques minutes, elle resta là, la tête appuyée à l'encadrement de la porte, elle écoutait le bruit des pas de son fiancé faiblissant à mesure qu'il s'éloignait. Quand le silence de cette chaude après-midi de juillet eut de nouveau entouré Yolande, elle monta à sa chambre, ferma la porte avec l'intention d'analyser dans le recueillement les sentiments contraires qui bouleversaient son âme jusqu'à ce jour si calme et si sereine. Elle sentait s'élever en elle une grande vague de bonheur traversée d'une crainte qui se changeait par

moments en une douleur aiguë. Craignait-elle que son père eut des raisons de refuser son consentement à ce mariage ? non, de ce côté, elle était parfaitement tranquille, mais, dans quelques jours Henri partirait. Ce bonheur qui lui était promis, en verrait-elle jamais la réalisation ?... Sa rêverie fut interrompue par un coup nerveux frappé à sa porte.

— C'est moi, Yolande, dit Jean. Voudrais-tu que nous allions faire une longue promenade sur la grève ?

Déjà la jeune fille s'était ressaisie ; elle ouvrit la porte à son frère, et trouva le courage de sourire.

— Oui, mon Jean, j'y vais tout de suite. Tu as raison. Cela nous rappellera notre enfance, puis l'occasion ne nous en sera pas fournie de si tôt. Profitons donc de cette belle fin d'après-midi.

— Mets ta robe blanche, petite sœur, ajouta Jean.

— Alors, je te rejoins dans cinq minutes, frérot, dit Yolande.

Elle l'entendit descendre les escaliers de son pas grave et lent. En un rien de temps, elle eut endossé sa robe de piqué blanc. Un chapeau de paille à large bord posé sur son épaisse chevelure brune, elle le rejoignit dans le jardin. Il l'attendait en parcourant les allées d'un pas paisible et mesuré. Arrivé au bas du perron, sans s'avancer vers lui, elle lança de sa voix cristalline :

— Prête.

— Approche, dit Jean en se penchant. Il cueillit une fleur de géranium d'un rouge ardent et la piqua au corsage de sa sœur.

Bras dessus, bras dessous, ils descendirent l'escalier à pic conduisant aux "Roches Massabielle".

— Que de belles heures n'avons-nous pas passées ici, rappela Yolande. Maintenant, elles me sont plus chères que jamais. C'est ici même, que ce midi, Henri m'a demandé d'être sa femme un jour. J'y reviendrai rêver et me souvenir.

— Ah ! c'est fait, dit Jean. Je savais qu'il devait te parler avant de partir, mais j'ignorais que ce fut un fait accompli. Tristes fiançailles, petite soeur. Tu es heureuse et fière de ton fiancé, et tu as raison, mais ton bonheur combien d'années vivra-t-il dans la crainte, avant de s'épanouir de son complet couronnement !

— C'est la vie, répondit Yolande, le vrai bonheur s'achète par la souffrance et l'inquiétude.

Puis, ils restèrent silencieux, absorbés dans leurs pensées intimes.

Le soleil baissait lentement à l'horizon. La mer basse, à leur départ, couvrait maintenant les derniers rocs qui s'avancent épars sur la grève, faisant entendre son morne clapotis des temps calmes. Ils longèrent le bord le plus rapproché de la falaise, afin de se garantir des rayons du soleil. De jeunes arbres, des arbrisseaux leur prêtaient leur ombrage. De temps en temps, un oiseau, effrayé du passage de ces deux intrus qui venaient troubler leur quiétude, s'envolait en faisant entendre un petit cri d'angoisse.

Yolande s'arrêta brusquement.

— Es-tu fatiguée? questionna Jean.

— Non, mais ne crois-tu pas qu'il soit temps que nous pensions à rebrousser chemin. N'est-il pas un peu déraisonnable d'enlever ainsi à nos parents toute cette fin d'après-midi? Le temps sera si court maintenant.

— Oui, tu as raison. Yolande, comme tu es sérieuse, malgré ton jeune âge et tes manières de petite fille!

D'un mouvement rapide, il enleva le large chapeau de paille. Repoussant de la main les cheveux fous qui, contents de retrouver leur liberté, passaient en nuage léger devant le visage de la jeune fille, Jean frappa du bout de son doigt sur le front brun et lisse, et regardant attentivement sa soeur comme s'il eut découvert pour la première fois qu'elle fut devenue une femme, il dit:

— Qui saura jamais tout ce qui se passe dans ces petites têtes?

Toute la gaieté d'Yolande était partie. Une ombre avait envahi son visage d'enfant gâtée.

— Quelle gravité en ce jour ou tu devrais être si joyeuse! Et tout cela à cause de la guerre. Quel bouleversement elle opère!

— Oui, c'est bien vrai Jean. Mais à quoi bon récriminer? Ne pourrais-je pas plutôt te demander pourquoi partez-vous? Vous n'y êtes pas encore forcés.

— Non, tu as raison, Yolande, nous ne sommes pas forcés de partir. Cependant, nous agis-

sons de la manière que nous avons cru la plus intelligente. Nous n'avons ni Henri, ni moi, assez d'amis influents pour nous éviter indéfiniment un départ qui sera bientôt obligatoire. N'avons-nous pas tout à y gagner, et rien à y perdre, en faisant preuve de bonne volonté.

Tout en causant ainsi ils avaient repris le chemin du village dont ils étaient assez éloignés. La courbe de la côte les empêchait de voir bien loin. Pour des étrangers c'eût été un imprévu à chaque tournant. Un nouveau point de vue apparaissait pour faire place à un décor différent après quelque cent verges. Le soleil toutefois se faisait de moins en moins ardent, et Yolande avait gardé son chapeau à la main. Laissant les bords de la côte, ils longèrent le fleuve. La marée était haute. Les vagues venaient lentement mourir aux pieds des jeunes gens. Bientôt l'horizon s'élargit et tout le village leur apparut dans une vue d'ensemble; à gauche le quai, plus près à droite au bas de la côte commençant et dominant le village, la fine pointe du clocher, surmontée de son coq doré, les maisons s'entassaient irrégulières et, vues de loin, elles paraissaient jolies, les toits de tôle neuve des habitations situées sur la côte étincelaient.

Yolande s'arrêta et dit :

— Regarde comme c'est joli. Te rappelles-tu comme nous venions souvent ici autrefois? Remplis bien tes yeux de cette vision familière. Tu verras bien des pays inconnus, tu pourras voir des horizons plus attrayants, mais ils ne seront

pas de chez vous. La guerre c'est bien vilain, vois-tu, si tu pouvais emporter un peu de ta patrie, il me semble que tu trouverais l'exil moins dur.

Puis de nouveau le silence tomba entre eux. Quand ils arrivèrent en vue de la maison, ils aperçurent leurs parents debout sur la véranda guettant leur retour.

Jean se rappelant la réflexion d'Yolande pendant leur promenade leur dit en gravissant l'escalier :

— Je vous consacrerai tous ces derniers jours.

Et Madame Dubreuil commença d'énumérer tout ce qui pourrait être entrepris comme excursion, pendant le peu de temps qui restait avant le départ de Jean.

Après le souper, Yolande prétexta une visite à rendre à l'une de ses amies, afin de laisser la maison.

— Henri ne doit-il pas venir, questionna Jean.

— Oui répondit-elle, mais je ne rentrerai pas tard.

Henri et sa mère arrivèrent plus tôt qu'à l'ordinaire. Chacun s'efforçait d'être naturel, mais il y avait dans l'air quelque chose d'insolite. On se regardait comme pour essayer de deviner à l'avance, les uns si la demande serait faite, les autres si les propositions seraient acceptées.

Quand, après d'assez courts pourparlers, la question fut résolue à la satisfaction des deux parties, Henri n'y put plus tenir.

— Si vous me le permettez, je vais aller rejoindre Mlle Yolande, qui doit être sur le point de revenir.

Il la trouva sur le seuil.

— Je me hâtais, dit-il, pour vous annoncer que vos parents consentent à nos fiançailles. Petite sorcière de l'Ile, vous avez deviné que c'était le moment d'entrer.

Elle sourit pour toute réponse et pénétra dans le salon. Madame Desruisseaux l'attirant à elle, lui dit :

— Permettez-moi de vous appeler tout de suite "mon enfant". Vous n'ignorez pas que vous faites mon bonheur en vous rendant à la demande de mon fils.

Henri s'approcha de sa fiancée, très ému, articula :

— Nos fiançailles seront bien tristes, il aurait peut-être mieux valu patienter jusqu'à mon retour ; mais je ne me sentais pas le courage de partir sans cette suprême consolation, de savoir, que quelqu'un au pays m'attendait. Maintenant je sais qu'une âme soeur me garde sa foi.

Le reste de la soirée fut remplie de projets.

Les derniers jours qui s'écoulèrent dans l'attente de ce double départ, furent très remplis. Henri Desruisseaux, comme les jours précédents, tenait compagnie à sa mère. Celle-ci savait jouir des dernières heures où elle pourrait encore voir son fils, lui parler, le sentir là tout près. Ensuite, il y aurait bien la correspondance, mais que de

choses on ne peut dire sur une lettre: il faudrait pour satisfaire les deux parties un véritable journal.

Depuis quelques semaines déjà, Jean et Henri sont au camp d'entraînement à Val Cartier. Il ne se passe pas une seule journée sans qu'une lettre de l'un ou de l'autre ne vienne égayer la solitude de l'Ile. Yolande a pris un joli petit coffret et, avec amour, elle enferme toutes les missives, les billets venus de l'aimé. Un jour, une courte lettre est venue. Jean, laconique, disait: "Yolande, petite soeur chérie, tu es forte, tu es jeune, garde pour toi quelques jours encore cette nouvelle que je te confie, nous partons Henri et moi pour l'Angleterre. Si tu veux nous voir encore une fois avant que nous laissions Québec et tout ce qui nous y attache, viens à Charlesbourg-Ouest chez Lucienne Nancy; nous passerons à la porte en venant de Val Cartier". Suivaient la date exacte, l'heure approximative, détails qu'Yolande devaient garder pour elle seule. "Ne préviens pas maman, elle voudrait se rendre une dernière fois sur notre passage afin de saluer et d'embrasser son fils. Cette émotion serait trop forte et inutile; quand je serai rendu en Angleterre, je lui écrirai, et ce sera mieux ainsi".

Yolande fit un secret des nouvelles contenues dans cette trop brève missive, et la douleur que lui causait l'annonce du départ d'Henri et de Jean pour l'Angleterre. Là commençait la véritable séparation.

Sans donner les raisons de cette fugue, Yolande demanda à ses parents s'ils lui permettaient d'aller passer quelques jours chez Lucienne Nancy. Il n'y avait là rien que de très naturel.

— Va, mon enfant, lui avait-on répondu, mais ne sois pas une semaine, : tu nous manquerais trop, nous avons besoin de ta présence et de ta gaieté pour nous aider à oublier le départ de Jean.

Eh bien, je vous remercie de votre libéralité à me permettre de m'absenter en ce moment. Je vous reviendrai dans deux jours ; n'est-ce pas que je suis raisonnable ?

— Oui, oui, Yolande.

Quelle force de volonté dut-elle dépenser durant les jours qui la séparaient de ce petit voyage, si peu important en lui-même, et si gros de conséquence pour elle ! Afin de ne pas éveiller les soupçons de ses parents, elle déploya une gaieté plus débordante, comme autrefois, quand elle se préparait au plaisir de quelques jours de congé.

Seule, sur le bateau qui l'amenait à Québec, elle songeait à la peine qu'auraient ses parents quand ils apprendraient le départ définitif de leur fils, et pourquoi ne pas dire de leurs deux fils, Jean et Henri ? Ne regardaient-ils pas ce dernier comme leur enfant ? Sous les grands cils qui s'abaissaient, les yeux avaient perdu de ce sourire qui les faisaient si jeunes et si beaux. Sous le front poli, on sentait passer des pensées graves et sérieuses. Avec la confiance inébranlable de son âge, Yolande ne doutait pas une minute du

retour de Jean et d'Henri. Mais que les années à venir, en attendant cette date plus ou moins éloignée, seraient longues et maussades ! Son ennui et ses inquiétudes, il les faudrait garder pour elle-même, et montrer à ses parents un sourire et une joie qui finiraient par fuir complètement son cœur. L'attente est longue à vingt ans, avec un cœur débordant d'amour.

Sans s'arrêter à la ville, Yolande prit l'autobus de Lorette-Ville qui la déposa à la porte de son amie à Charlesbourg-Ouest.

Lucienne la reçut avec un peu de surprise, vite réprimée. Yolande en effet, dans sa préoccupation de ne pas ébruiter la nouvelle du départ de son frère et de son fiancé, n'avait pas écrit à Lucienne pour la prévenir de son arrivée. Elle faisait donc une entrée impromptue au milieu de leur vie de famille. Dans le cours ordinaire des choses, elle serait venue à l'appel de Lucienne ou bien elle aurait prévenu de sa prochaine visite, Lucienne la regardait avec attention. Elles se connaissaient de si vieille date qu'il lui était facile de lire dans toutes ses manières qu'elle avait une raison de venir ici, une raison grave probablement, étant donné cet air sérieux, mystérieux qui ne lui était pas coutumier.

Dans l'après-midi, Lucienne proposa de se rendre à l'église. " Nous passerons par le tracé du chemin de fer, c'est beaucoup plus court."

Tandis qu'elles avançaient avec précaution sur ce terrain inégal, elles causèrent d'Henri.

Comme de parti pris, Lucienne évitait de prononcer le nom de Jean. Ne savait-elle pas qu'il partait lui aussi? Au contraire, savait-elle, aussi bien qu'Yolande, que demain matin dans le soleil levant, le régiment en entier défilerait, emportant avec lui les deux lieutenants qui leur étaient si chers?

Elle voulait se rendre compte de ce que savait son amie ; de plus, elle ne pouvait pas lui cacher indéfiniment le but de sa visite. Ne lui faudrait-il pas le lendemain motiver son lever matinal, sa curiosité de se tenir à la barrière ? Elle demanda à Lucienne.

— As-tu eu des nouvelles de Jean dernièrement ?

Lucienne devint pourpre et dit :

— Hier.

— Et que te disait-il ?

— Que demain matin à l'aurore, en autant que ses indications étaient précises, son régiment descendrait à Québec d'où il s'embarquerait incessamment pour l'Angleterre.

— Tu n'avais donc aucune raison d'être aussi surprise de ma visite.

— Vois-tu, Jean me demandait le secret. J'ignorais s'il vous avait prévenus de ce départ. Qu'en disent tes parents, ils doivent être frappés?

— Je suis encore seule à connaître le départ de Jean et de mon fiancé, Lucienne. Je garderai pour moi mon lourd secret jusqu'à ce que mon frère ait écrit à mes parents.

— Tu resteras ici, cela simplifiera de beaucoup la question.

— Non, oh ! non ! Papa m'a demandé de n'être pas longtemps, je vais retourner chanter et rire pour eux. En réalité, les partants ne sont pas morts ; attendons les événements avant de voir la vie en noir.

Le lendemain, quand les premiers tons roses de l'aurore teintèrent le bleu du ciel, Lucienne et Yolande étaient déjà en faction devant la barrière.

Elles n'avaient ni l'une ni l'autre, le courage ni le goût de soutenir une conversation. Les oiseaux dans les branches faisaient entendre des chansons d'amour, des trilles d'une grande légèreté emplissaient malgré tout l'air du matin. Yolande dans sa robe blanche, ses cheveux noirs ébouriffés par le vent, ses deux petites mains brunes croisées dans un geste de prière, regardait de tout le pouvoir de ses grands yeux bruns la route du rang Saint-Bernard, jusqu'au coude qu'il fait un peu avant le Moulin des Mères.

La route poudreuse et étroite était à peu près déserte à cette heure matinale. De temps en temps un laitier dont les bidons se balançaient au pas lent et tranquille d'un vieux cheval se dirigeait vers la ville. Il paraissait aussi peu éveillé que la pauvre bête dans les brancards. Sa casquette enfoncée profondément sur la tête, se dodelinant au mouvement de sa monture, les yeux mi-clos, il s'abandonnait à la douceur de la brise, sans pen-

sée et sans bonheur apparent, par la force de l'habitude. En passant il regarda ces deux apparitions de jeunesse, décor si inaccoutumé de sa route ordinaire. Lucienne dans sa jolie robe d'organdi rose, ses cheveux dorés se promenant en voile tenu devant son visage, les coudes appuyés à la clôture, se tournait de temps à autre dans la direction d'Yolande pour demander s'"ils" allaient passer aujourd'hui.

On sentait à son expression que toute sa volonté était tendue vers ce moment terrible, qu'elle désirait même, soit besoin inconscient d'en finir avec une situation qui la faisait souffrir, soit attente intuitive de quelque chose de doux et de tendre qu'elle ignorait encore. Au tournant, sur la route grise, apparurent avançant de front six militaires à cheval. En même temps les deux jeunes filles devenues très pâles dirent : "les voilà !" Puis leurs yeux plongèrent au milieu de cette vague humaine qui se déroulait en un flot paisible. Des rangs serrés de ces soldats en marche, on entendait s'élever tout à coup des adieux, des mains remuaient dans leur direction esquissant l'envoi d'un baiser. Clouées à leur place, en apparence privées de mouvement, elles ne répondaient pas aux propos de pauvres hères qui s'en allaient généreusement à une mort certaine, avec, sur les lèvres, un sourire, au coeur, l'amour de leur patrie, de leur foyer, qu'ils abandonnaient l'âme broyée quelques fois, avec le souvenir très doux d'une fiancée de leur choix qui les attendait tendre-

ment. Deux énormes gerbes de fleurs gisaient aux pieds des jeunes filles, un tout petit piou-piou blond les vit, et une voix enfantine s'éleva suppliante :

— A flower, please!

Comment refuser à cet enfant qui, s'il n'était pas de leur nationalité, était pour le moins de leur pays, cette dernière consolation d'emporter une fleur présentée par une jeune fille entrevue une minute sur la route, qui devait lui paraître interminable, et qui le conduisait vers la souffrance et la privation?

N'eut-elle écouté que son bon coeur, Yolande se serait élancée dans sa direction et aurait comblé ce vœu si simple; mais si elle en donnait une, il lui en faudrait donner plusieurs. Pourquoi à lui plutôt qu'à un autre? C'est qu'il était touchant dans sa jeunesse. Intrigué de voir l'apathie de ces deux jolies filles qui ne devaient pourtant pas être venues là inutilement, quelqu'un lança au jeune soldat à uniforme couleur de terre :

— Elles n'ont de coeur ni l'une ni l'autre, elles sont venues à un spectacle inédit.

La phrase n'était pas achevée que des rangs serrés se détachèrent deux jeunes lieutenants. Une minute, Jean avait entourée de ses bras puissants la taille souple et flexible de sa soeur; avec tout son coeur, il baisait ce jeune visage en lui répétant sur le ton de la prière :

— Sois gaie pour nos parents afin qu'ils supportent mieux cette lourde épreuve, et que je les

retrouve pas trop vieillis si Dieu me préserve et m'accorde le retour au pays.

Une dernière fois, il posa sa bouche sur les cheveux couleur de jais, la petite tête s'abandonna sur son épaule, et s'arrachant à l'étreinte de son frère, Yolande tendit à Henri sa petite main, froide malgré la chaleur de la température. Dans un baiser, elle mit tout ce qu'elle lui vouait de tendresse. Lui présentant l'une des gerbes de fleurs, on entendit une petite voix tremblante de larmes dire avec gravité : "Tous les jours je penserai à vous, Henri, vous emportez mon coeur".

Pendant ce temps Jean s'approchant de Lucienne lui demandait avec une absence complète de morgue et de suffisance :

— Lucienne, malgré mon caractère un peu violent, vous sentiriez-vous heureuse de partager mon sort si je reviens au Canada ?

Pour toute réponse, il vit une petite tête qui s'inclinait affirmativement. Il posa sur ce front si pur un long baiser. Puis les deux lieutenants regagnèrent leurs rangs.

Tandis que les habits kaki continuaient de défiler sur toute la largeur du chemin, Yolande et Lucienne restèrent là, adossées à la clôture. De leurs yeux démesurément ouverts s'échappaient des larmes, quelques militaires au passage disaient :

— Les pauvres petites, elles sont venues pour les adieux.

Quand la route fut redevenue grise et silencieuse, elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

Je serai plus forte pour supporter ma peine, dit Yolande, j'aurai une soeur.

Car Lucienne aimait depuis longtemps Jean Dubreuil et venait de recevoir la certitude que ses sentiments étaient partagés.

— Que m'importe la séparation, puisque j'ai l'assurance d'un bonheur à venir.

Sèchant leurs larmes, elles retournèrent à la maison. D'un commun accord, elles gardèrent le silence sur les détails de leur entrevue.

Le soir même Yolande retournait à l'Ile. Devant ses parents, elle fut la petite fée habituelle. Elle chanta, elle fit de la musique.

Entrée dans sa chambre de jeune fille, elle s'accouda à l'appui de la fenêtre et regarda le ciel où brillaient les étoiles. Les vagues venaient mourir sur le sable dans un murmure monotone, semblable au bruit d'une armée en marche. Elle fermait les yeux et le bruit des sabots des chevaux, comme ce matin sur la route, venait frapper sur son coeur trop lourd et trop douloureux. Longtemps elle se tint immobile à cette même place, insensible à l'air qui fraîchissait, sans yeux pour cette nature si belle dans sa sévérité. Un pas traînant résonna sur le trottoir de bois du côté opposé. Qui pouvait longer le village à cette heure indue? Yolande consulta sa montre: deux heures. Lentement, elle s'écarta de la fenêtre; les

pas s'éloignèrent graduellement, le silence de la nuit redevint complet, rompu seulement de temps à autre par la sirène d'un bateau. Longtemps encore Yolande resta éveillée dans cette paix de la nature, elle sentait son coeur se serrer comme à l'approche d'un malheur. Était-ce un pressentiment ?

A son réveil, le lendemain, elle retrouva sa confiance, sa gaieté et sa belle humeur. Dans quelques jours, Jean écrirait, et elle n'aurait plus à porter seule cette souffrance aggravée d'un secret.

En effet, cinq ou six jours plus tard, elle rapporta du bureau de poste cette missive dont l'enveloppe portait comme lieu de provenance : Plymouth.

Son père, à qui elle était adressée, la regardait avec suspicion, puis avant d'en briser le cachet il dit :

— Quand nos enfants seront rendus là, nous aurons souvent des lettres portant cette adresse, mais c'est l'écriture de Jean, ajouta-t-il.

Yolande avait, elle aussi, une lettre de son frère, elle attendait que son père eût appris par celui-ci leur départ pour faire connaître à ses parents le contenu de la sienne.

M. Dubreuil ayant reconnu l'écriture longue et forte de son fils, lut lentement et pour lui-même l'épître qui paraissait assez longue. Madame Dubreuil et Yolande attendaient avec patience qu'il voulut bien les mettre au courant des nouvelles.

— Tu peux sortir, Yolande, dit-il avec effort, tu es au fait de ce qui se passe. Eugénie, ma chère amie, nous ne sommes qu'au commencement de nos peines et de nos souffrances ; demandons à Dieu la force de les supporter non seulement vaillamment mais chrétiennement.

Quand Yolande revint quelques heures plus tard, sa mère avait les yeux rougis. Elle s'empressa auprès d'elle, voulant lui faire oublier dans la chaleur de sa tendresse, la souffrance qui lui venait de ce fils bien-aimé. Appuyée à son épaule, elle lui tendit la lettre d'Henri.

DEUXIEME PARTIE

Pendant le séjour des jeunes canadiens à Plymouth leurs lettres étaient parfois laconiques. Le plus souvent, elles ne contenaient que de longues protestations d'amitié; par-ci par-là, ils narraient avec humour quelques-unes des bonnes farces inséparables de leur vie de soldat. Parmi tous ces jeunes gens concentrés au camp d'entraînement de Salisbury, ils s'étaient fait des amis. Ils prenaient contact avec des mentalités et des mœurs différentes des leurs. Ils savaient trouver le côté comique des situations. Ils n'ignoraient pas qu'une bonne plaisanterie, racontée avec esprit, remontait le moral de leurs correspondants. Pourtant sous le couvert de cette gaité, on sentait percer la nostalgie du pays, la tristesse de se sentir séparés d'êtres chers. Un peu plus tard, le camp de Salisbury étant inondé, les autorités le firent évacuer et les soldats furent dirigés sur Shorncliff. Quelquefois les jeunes gens parlaient un peu des manoeuvres. La discipline militaire ne permettait pas de s'étendre sur ce sujet. Ils plaisantaient un peu sur la hâte qu'ils éprouvaient de se mesurer avec des allemands. Plus tard, ils firent un séjour de quelques mois à Dibgate. C'était le lent acheminement vers la ligne de feu, cependant les lieutenants ne couraient toujours aucun danger. Cette pensée était un réconfort pour leur famille.

Le printemps suivant, un soir, Yolande reçut une lettre de Rouen. C'était l'écriture d'Henri. "Il est rendu en France", se dit-elle. Sans attendre plus longtemps, en laissant le bureau de poste, elle décacheta la missive et, tout en longeant le village, elle parcourut fébrilement les feuillets.

Rouen, 18 mai 1916

Bien aimée,

Nous voici rendus en France. Pour le moment nous sommes en garnison à Rouen, mais quand cette lettre vous parviendra, je serai probablement sur la ligne de feu. Dans quel secteur exactement? Je ne le sais pas moi-même, il m'est donc impossible de vous renseigner. Rouen est une bien belle ville ancienne, des collines la surplombent d'un côté. La Seine coule ses eaux toujours calmes (quelle différence avec notre fleuve!); on y voit circuler chalands, steamers. De Bonsecours le panorama est superbe.

Que pourrais-je ajouter, en vous parlant de cette ville que j'ignore à peu près?

Pour vous donner des nouvelles qui vous intéresseront davantage, je puis dire que Jean aussi bien que moi-même avons eu la plus belle traversée. L'océan s'est mis en colère une seule fois. Mais c'est terrible! Nous avons, paraît-il le pied marin, car nous n'avons même pas ressenti les atteintes du mal de mer.

La guerre est plus près, nous entendons le bombardement. Puisque nous sommes sur les lieux des hostilités, je désire me voir au plus tôt dans la mêlée. Et pourquoi ne pas vouloir se trouver en face d'un Allemand? Puisqu'il faudra les rencontrer ces Allemands, le plus tôt possible sera encore le mieux, et prions Dieu qu'il nous conserve et nous ramène vers vous tous qui nous êtes si chers et dont nous sentons tant et avec tant d'amertume l'éloignement.

Petite fiancée, y a-t-il longtemps que vous avez vu ma mère? Dites-moi, la trouvez vous plus changée, plus triste? Vos parents se font-ils à l'affreuse réalité de sentir leur fils en danger constant?

Jean partira-t-il en même temps que moi pour la ligne de feu? C'est peu probable, je suis plutôt porté à croire que nous serons séparés. Il était si doux de nous retrouver ensemble. Nous causions de Québec et de nos études, de nos projets d'avenir retardés, mais nullement changés. Nous bâtissons pour l'avenir des nids très doux. Jean pour Lucienne qu'il aime bien mieux et bien plus que je ne l'aurais cru, et votre Henri ne rêve qu'au jour où il pourra se dépenser pour vous rendre heureuse. Dites, Yolande, il y aura encore du bonheur après ces mois où le cœur tremble dans l'attente des événements qui peuvent bouleverser nos vies, et nous rendre malheureux. Mais les chefs et les soldats sont si confiants dans le résultat final. Beaucoup sont revenus plusieurs fois de la mêlée. Pourquoi entretenir de tristes pensées ?

Un jour, que nous voulons pas trop éloigné, je pourrai revoir ma fiancée si lointaine, mais que je sais toujours aussi fidèle que je le suis. Par la pensée, je vous vois sur la grève de Saint-Jean, vous promenant avec plus de gravité sur le sable mou. Je vous revois longeant le village, emportant comme un trésor cette pauvre lettre dans laquelle je voudrais mettre tout le meilleur de moi-même. Je m'imagine que vous l'emporterez sur vos roches "Massabielle" pour la savourer là, devant le fleuve qui peut-être bondit et écume, en face de l'immensité qui se reflète dans vos grands yeux si pleins de soleil.

(Vous trouverez deux vues de Rouen, l'une du palais de Justice construit sous Louis XIX en 1499, l'autre vous montre une petite partie du cours de la Seine et la Côte Sainte-Marie, ce nom ne vous rappelle-t-il pas quelque chose du vieux Québec?)

Au revoir, à jamais vôtre,

Henri

Quelques jours plus tard, Yolande recevait une lettre de Mme Desruisseaux lui donnant des nouvelles d'Henri. Elle aussi avait reçu de Rouen une longue épître. D'après ce que lui en disait Madame Desruisseaux, c'était absolument la réplique de la sienne. A sa mère, il recommandait sa fiancée; pour elle, il se faisait un peu plus gai, n'ignorant pas que les mamans sont heureuses du bonheur de leurs enfants. Avec Yolande, au con-

traire, il laissait percer un peu de cette tristesse de la séparation, d'autant plus pénible, qu'elle était arrivée au moment où leur espérance d'union était sur le point de se changer en réalité.

Une lettre de Jean annonçait à Yolande le départ d'Henri pour la ligne de feu. "J'irai moi-même très prochainement", disait-il. Il s'informait de tous et de tout, il était resté attaché à ce petit coin de terre qui l'avait vu naître. Jamais il ne faisait allusion au jour où il reviendrait au pays. Peut-être sentait-il trop nettement combien les chances de retour étaient peu nombreuses. Peut-être vivait-il trop intensément le moment présent pour laisser son imagination divaguer vers ce point si incertain : l'avenir. En finissant, il disait : "Depuis toujours, je désirais voir la France, mais la trouver le sol éventré par les obus, foulée par la botte allemande ; non, ce n'était pas mon rêve, j'avais même osé croire que ce ne serait jamais une réalité".

Puis les lettres se changèrent en billets très courts, probablement écrits dans la tranchée, tandis que les allemands laissaient aux troupes quelques heures de répit.

Beaumont en Hamel, 30 juin 1916

Fiancée bien-aimée,

C'est au milieu du bruit de quelques milliers de canons, que je trace ces lignes.

Votre santé est-elle bonne ? Comment vont vos parents ? Priez bien la Vierge de me conser-

ver et de me protéger, seule sa protection peut me ramener vers vous.

A vous de tout coeur,

Henri.....

En lisant ces détails, Yolande se fit la réflexion suivante: "moi, qui croyais qu'il profitait d'un moment calme pour m'écrire, quand je pense que ce billet commencé pouvait s'arrêter court au milieu d'une phrase, au milieu d'un mot". Et un petit frisson la secoua toute.

A peu de jours d'intervalle arrivait des nouvelles de Jean.

Puisieuse, 24 juin 1916

Petite soeur chérie,

Prie pour ton frère. Sois l'ange gardien de nos parents. Ne t'inquiète pas de moi, la Vierge me protège.

Si tu savais ce que j'en ai perdu de ma belle fauconde? Qu'est-ce que l'homme en face du déchaînement de tous ces engins de mort? Un atome, moins qu'un atome. Une puissance supérieure seule peut préserver du découragement tout aussi bien que des dangers auxquels à chaque instant nous sommes exposés. Malgré soi, on prend l'habitude de vivre avec l'idée de la mort en permanence devant les yeux.

Ne vas pas t'imaginer que nous sommes tristes pour cela. Le moral des soldats est excellent. Il n'est pas rare d'entendre l'air résonner de l'u-

ne de nos chansons canadiennes ou d'ouïr du fond de la tranchée monter un bon rire jeune et joyeux.

Au revoir petite soeur, embrasse bien mes parents pour nous deux ; ton frère affectionné,

Jean

Puis les billets devinrent eux-mêmes de moins en moins réguliers.

Un chaud soleil de juillet s'efforçait d'égayer la campagne, les coeurs alourdis par la pensée constante des absents, tremblants de la crainte d'une mauvaise nouvelle toujours prête à fondre sur eux, comme un oiseau de proie, ne pouvait jouir pleinement du bonheur présent.

Parfois, par les beaux clairs de lune, Yolande maintenant habituée à toujours être seule, allait se promener sur la grève, tandis que ses parents dévoraient les journaux, qui n'apportaient pourtant aucune nouvelle de réelle valeur. Toute frêle dans son lainage blanc, elle se détachait telle une apparition, sur les rochers gris, entourés des minuscules lacs argentés que forment les petites mares d'eau laissées par la dernière marée et, que la lune de sa pâle clarté faisait briller d'un éclat agréable. Se promenant ainsi solitaire, elle écoutait battre son coeur.

Certains soirs, il lui semblait qu'il sonnait déjà le glas funèbre. Cette impression l'assailait surtout quand elle était déjà depuis assez longtemps sans nouvelles des champs de bataille. Se tournant alors vers la petite église dont le toit rouge tranchait sur la masse grise, elle suppliait

la Vierge bénie de protéger Henri et Jean et de les ramener sains et saufs. Elle se sentait rougir en constatant que le nom de son fiancé avançait toujours dans sa pensée celui de son frère. Jean si bon ne lui en aurait pas voulu pourtant, il aurait bien compris que le sentiment très doux et très fort qui emplissait son cœur était de ceux qui emportent tout sur leur passage. Lui-même, ne faisait-il pas passer souvent le nom de Lucienne avant celui d'Yolande? Quelques fois, elle s'attardait devant la majesté des flots, l'immensité bleue ornée de points brillants et dorés jusqu'à ce que sa mère, inquiète, vint sous la véranda et appelât aussi fort que possible: "Yolande, Yolande." Alors, honteuse de s'être oubliée si longtemps, d'avoir laissé sa mère seule avec ses pensées, la jeune fille revenait rapidement vers la maison.

Sa vie était devenue plus laborieuse qu'autrefois. Elle se livrait encore au sport, mais sans enthousiasme. Elle préférait les longues heures de conversation avec sa mère. Tout en tricotant de chauds lainages pour les soldats, elles échafaudaient des plans d'avenir. Certainement quand elle serait "Madame Desruisseaux," Yolande devrait laisser l'Ile.

— Maman, disait-elle, vous viendrez avec papa vous fixer à Québec. Que ferais-je sans vous deux, même avec toute l'affection d'Henri? Nous habiterons avec sa mère, il serait inhumain de la laisser seule dans sa maison qu'elle trouverait bien vide et bien ennuyeuse sans la présence de son

fil. Mais, installés à proximité, dans un joli petit logis, nous pourrions nous voir journellement.

Un jour sa mère hasarda :

— Et si Henri allait être tué, Yolande, dis ? aurais-tu le courage de supporter vaillamment cette épreuve ?

Tout le sang de la pauvre enfant reflua vers son cœur ; les yeux agrandis, le visage blême, elle murmura de ses lèvres décolorées en appuyant ses deux mains sur son cœur :

— Avec la grâce de Dieu, oui maman, je saurais supporter.

La mère s'avança aussitôt et, attirant à elle la petite tête brune, dit :

— Yolande, je te croyais beaucoup plus enfant. Tu l'aimes sincèrement, ton Henri, et si nous devions mourir avant de vous voir unis, je serais sûre maintenant que tu saurais lui donner du bonheur et remplir avec fidélité tes devoirs d'épouse. Je t'en prie, ne pensons plus à cette hypothèse qui, j'ose l'espérer, ne sera jamais une réalité. Tu souffrirais trop. Mettons en Dieu notre confiance, jamais Il n'envoie une épreuve qui soit au-dessus des forces de Ses créatures.

Un voile de tristesse était tombé entre les deux femmes. Dans l'intime de son cœur, plusieurs fois déjà Yolande avait envisagé cette éventualité, mais de l'entendre énoncer tout haut, et par sa mère, elle lui était apparue plus frappante, plus tangible.

Que d'inventions n'a pas un cœur aimant ? Afin d'avoir plus souvent des nouvelles du front, Yolande adopta un filleul de guerre. L'inconnu attire toujours avec sa nouveauté et ses surprises. Comme Yolande avait hâte de recevoir sa première réponse. Elle se trouva en relations avec un simple soldat, marié, père de quatre enfants et dans le civil, paysan. Il écrivait en un français qu'elle n'arrivait pas toujours à déchiffrer avec facilité. Il se servait par ci par là de mots de patois qui la déroutaient. Tout naturellement il lui parlait de sa femme, seule sur la terre, obligée pour manger et faire manger les mioches de faire de bien pénibles travaux, d'ordinaire réservés aux hommes. Il lui parlait peu de son dur métier de soldat. Des privations qu'il devait s'imposer, de la peine qu'il endurait de cette séparation, pas un mot. Un grand cœur dans sa parfaite simplicité. Il s'oubliait complètement pour ne penser qu'à celle qu'il aimait, à ses "petits" si loin mais pourtant si près de son cœur. Yolande intéressée demanda une photographie de la famille si, toutefois, il en avait plus d'une. Elle ne voulait pas le priver de ce cher souvenir, capable de lui donner le courage d'accomplir fidèlement son obscur, mais bien digne devoir de soldat.

Un jour, Yolande reçut la photographie désirée. Elle s'amusa à étudier les physionomies.

En septembre, Yolande alla se promener à Charlesbourg-Ouest, chez Lucienne Nancy. Il y

avait encore plusieurs citadins en villégiature. Non loin de chez les Nancy, les Bantel avaient un court de tennis. Yolande accompagna Lucienne. Sans être une joueuse remarquable, le tennis mettait en valeur sa taille souple, ses moindres mouvements d'une distinction innée.

Au cours des nombreuses parties qui furent jouées, Yolande avec non moins de peine que d'étonnement constata l'accord tacite qui paraissait exister entre Maurice Bantel et Lucienne. Ce jeune homme, rédacteur sportif à l'un des quotidiens québécois, achevait une quinzaine de vacances chez ses parents.

M. Bantel était de manières prévenantes, et un causeur brillant. Lucienne s'était peu à peu et insensiblement laissée prendre à son charme indéniable. Tout en jouant, à un moment donné, ses yeux rencontrèrent ceux d'Yolande remplis de surprise et de souffrance. Elle continua la partie, mais son entrain était tombé. Elle commit bévues sur bévues, et fut cause que son partenaire se trouva battu pour la première fois durant cette vacance. Elle ne se sentait plus capable de soutenir la conversation. Les reparties vives, qu'elle lançait tout naturellement ces jours derniers, ne lui venaient plus à l'esprit. Elle était absente et distraite. Maurice Bantel devait lui répéter deux fois la même question pour obtenir une réponse. Elle prétextait finalement un violent mal de tête pour laisser le court, suivie d'Yolande qui, elle, ne prenait plus comme autrefois intérêt aux amu-

sements. Arrivées au tourniquet qui permettait de s'introduire dans la cour des Nancy, Lucienne posa sa main sur le bras d'Yolande qui se préparait à le mettre en mouvement et, plongeant dans les yeux bruns profonds de sa compagne ses petits yeux bleus à l'ordinaire rieurs, elle lui dit brusquement.

— Yolande, tu blâmes ma manière de faire. Je n'ai nullement oublié Jean. Je l'aime toujours. Même s'il était là, m'empêcherait-il de parler et de jouer du tennis avec Monsieur Bantel ?

Yolande se dégagea et dit :

— Lucienne, je ne veux pas me faire juge de tes actions. Les sentiments sont quelque chose de si intime, qu'en les estimant de l'extérieur, nous risquons fort de nous tromper sur leur valeur réelle. D'autant que, si tu regrettes la parole donnée à Jean, je ne crois pas qu'il te forcerait à la tenir. Mais enfin, tu me fais entrer dans des détails qui ne me regardent pas du tout. Cette question est à considérer et à régler entre Jean et toi. Qu'irai-je me mêler de ce qui ne m'est pas personnel ?

— Dis, en tout cas, Yolande, tu ne ferais pas comme moi, à ma place. Diras-tu à Jean ce que tu as vu à ton voyage ?

Dans ses yeux bleus si pâles se lisait l'inquiétude.

Yolande sourit tristement.

— Je me demande un peu comment cette idée peut bien t'être venue. Qu'imagines-tu ? T'ai-je jamais donné l'occasion de croire que mon métier fût de faire des cancons ?

— Non, il est vrai. Mais cette fois, c'est ton frère qui est en jeu.

— Raison de plus pour que je garde mes réflexions pour moi. Pourquoi irai-je troubler la douce quiétude de cet être aimé sur de simples suppositions, car Jean t'aime toujours, ses lettres me le disent assez. De plus, nous ne sommes pas des êtres versatiles. Quand il écrit à ma mère, son amour filial déborde ; à moi, il raconte ses espoirs et ses ennuis, comme à une sœur aimée, dont il est sûr d'être compris. Mais quand il écrit ton nom, c'est autre chose. Il y met de l'amour et du respect. On sent que tu es pour lui quelqu'un de sacré : une fiancée. N'oublie pas que cette tendresse qu'il t'a vouée se décuple d'elle-même de toute la distance qui vous sépare.

— Il y a bien longtemps que je n'ai rien reçu, dit Lucienne. Veux-tu que nous relisions ensemble ses lettres ? N'es-tu pas ma meilleure amie et un peu ma sœur ?

— Il ne tient qu'à toi que je sois tout à fait ta sœur, dit Yolande.

Tandis qu'elles traversaient l'allée conduisant à la maison, Yolande songeait à la différence des tempéraments. Pour elle, une lettre d'Henri, c'était quelque chose de si intime, de si sacré, qu'elle ne l'aurait pas lue avec une autre de ses amies,

pas même avec Lucienne, ni même avec sa sœur si elle en avait eu une.

Les mots, insignifiants pour toute autre, avaient pour elle un sens caché, très doux.

Jusqu'à l'heure du souper, elles relurent les lettres et les billets nombreux adressés par Jean à sa fiancée. Aucun ne dénotait un refroidissement dans les sentiments du jeune homme ; au contraire, les dernières lettres se faisaient plus tendres, plus caressantes. Pour un homme du caractère de son frère, Yolande pouvait en déduire qu'il était fortement épris.

Du coup Lucienne s'était à jamais perdue dans l'estime et l'affection d'Yolande ; oui, elle savait son amie de caractère faible et facilement influençable ; mais jamais elle ne l'aurait crue capable d'une pareille bassesse. Elle reviendrait parfois lui rendre visite, mais de leur intimité, c'était à jamais fini. Puis, elle eut une pensée pour son frère. S'il épousait Lucienne, il n'y aurait pas pour lui de bonheur ; s'il rompait, il ne pourrait le faire sans souffrir.

L'automne revint avec ses jours pluvieux, ses temps sombres, sa brise plus fraîche. Yolande, dont la vie devenait de plus en plus sérieuse et grave, seule avec ses parents qui se faisaient vieux, se délassait en parcourant la grève. Les pans de son manteau bleu secoués par le vent, ses cheveux ébouriffés et sortant malgré elle de son chapeau, elle s'amusait à regarder les vagues noircies par le vent d'ouest, se briser et couvrir

cette immensité triste et monotone de longues bandes d'écume blanche artistement ouvragées. Souvent aussi le soir quand la marée était haute, elle s'attardait sous la véranda ; une toque de velours enfoncée sur ses cheveux, le collet de son manteau relevé, elle s'ingéniait à imaginer la guerre par la vue des flots en courroux se ruant à l'assaut du rempart à ses pieds, se brisant avec fracas à ce mur de pierre, digue artificielle qui les empêchait d'envahir la cour et le jardin. Comme une armée en déroute, après avoir rugi et écumé, ils s'éloignaient lentement, comme à regret.

Les nouvelles du front se faisaient rares aussi bien de son correspondant que d'Henri et de Jean. La vie semblait triste à Yolande, mais elle ne voulait pourtant pas le laisser paraître. N'avait-elle pas promis d'être la lumière et la joie de ses parents ?

Un soir que le sommeil ne voulait pas venir, que les pressentiments les plus lugubres, sans cause apparente, venaient assaillir son pauvre cœur craintif et tremblant, à onze heures et demie, elle était encore accoudée à l'appui de la fenêtre de sa chambre. Le ciel était bas et gris. Pas une étoile ne venait éclairer de son pâle rayon cette obscurité si impressionnante. La marée était basse. Tout à coup, sur la grève qui semblait se continuer à perte de vue l'espace étant uniformément noir et gris ; elle vit apparaître une faible lumière. Elle finit par comprendre que

cette clarté mouvante, ressemblant à s'y tromper aux feux-follets dont parle Philippe-Aubert de Gaspé, n'était qu'un fanal porté à la main par un homme qui allait à son port de pêche. D'un pas cadencé, le voyageur nocturne invisible s'avavançait sur la grève unie ; bientôt elle s'aperçut qu'il était rendu aux rocs par les soubresauts que ses mouvements imprimaient à la lanterne. Il s'immobilisa. Son fanal fixé à une perche, il procédait à l'enlèvement du poisson. Ce temps sombre était favorable. "Il doit y avoir une belle quantité d'anguilles," pensa Yolande.

Quelques temps après, du même pas régulier, l'homme revint et la grève reprit son aspect triste et morne. Cette diversion avait quelque peu changé le cours de ses idées. Mais les papillons noirs ne tardèrent pas à revenir à tire d'ailes. Son coeur se serrait comme sous l'annonce d'une mauvaise nouvelle, d'un deuil cruel. Mettant sur le compte de la température sa surexcitation nerveuse, elle alluma sa lampe et essaya de lire. Il lui fut impossible de fixer son attention sur ce qu'elle lisait.

Le lendemain le courrier lui apporta une lettre de Jean. Il était toujours bien, pas blessé, sans même la plus légère égratignure. Il lui parlait longuement de Lucienne. Y-a-t-il longtemps que tu l'as vue? demandait-il. Serait-elle malade? Lui aurais-je écrit sans le vouloir quelque chose de désagréable? Tu sais j'avais inconsciemment autrefois le monopole des mots durs. Ses derniè-

res lettres sont rédigées dans un style télégraphique. Elle répond à mes billets, jamais un mot de plus. Les premiers mois quand je tardais, non par mauvaise volonté, mais parce que j'étais empêché de lui écrire, j'étais sûr de recevoir un mot aimable : ce qui me remontait beaucoup. Maintenant rien. Je désire savoir si je lui ai déplu; demandes-lui de me le dire. Si ses sentiments ne sont plus les mêmes, je préfère le savoir. Tout, tout vaut mieux que cette incertitude.

Longtemps elle retourna entre ses doigts cette lettre qui la surprenait venant de son frère.

Lui dire ce qu'elle savait, jamais. Parler à Lucienne, pas plus. Elle retarda de quelques jours à répondre à Jean; elle finit pourtant par s'y résigner. Elle s'efforça de le rassurer. "Je suis allée chez Lucienne en septembre, dit-elle; depuis cette date j'ai eu quelques fois de ses nouvelles. Dans ses lettres, elle me parle toujours de toi dans les mêmes termes. Ne te fais-tu pas illusion? J'ai bien envie de te taquiner. Deviens-tu une femme pour nourrir ainsi des chimères? Si tu ne te sens pas rassuré, si tu doutes encore de sa fidélité, tu devrais régler la question avec elle".

"Que veux-tu que je sache de plus que toi-même? Des racontars qui peuvent m'être parvenus, des idées, des suppositions, qui peuvent m'être venues sur les plus minces indices. Je te le répète le mieux est de soumettre la question claire et nette à Lucienne. Que veux-tu? L'éloignement, la solitude, le milieu où elle vit peuvent être pour Lu-

cienne autant de tentations. Je te le répète, écris à ta fiancée et fais en sorte de tirer la question au clair. Ne sois pas trop brusque pourtant. Lucienne est tellement enfant que, malgré sa grande affection pour toi, elle pourrait ne pas te pardonner des soupçons énoncés trop vertement. Je connais bien Lucienne, mieux que toi peut-être. Elle est bonne, mais tellement légère qu'elle a absolument besoin d'être défendue contre les circonstances extérieures, et contre elle-même. Prouve-lui, l'occasion est belle, que tu as perdu ce qu'il y avait de trop dur en toi, et que tu peux discuter une question même épineuse avec sang-froid et courtoisie. Même si vous deviez rompre, ce que je me refuse à croire, je prie Dieu de t'épargner, de ne pas trop te faire souffrir. Votre vie là-bas ne doit pas être si gaie.

"As-tu eu dernièrement des nouvelles d'Henri? Il est des jours où je sens, l'espérance de vous revoir tous deux, mourir en moi; alors, je cours à l'église, je reprends confiance devant la petite Vierge dorée de l'autel de gauche que tu connais si bien: Madame Marie, que depuis toujours, j'ai vue dérouler son chapelet de nacre. Je sens mon âme s'élever au-dessus des choses de la terre, et apprendre à dire sans une souffrance trop vive: "Mon Dieu que votre volonté soit faite, même si elle était qu'ils ne reviennent pas."

"Papa se fait plus vieux. Maman se laisse moins abattre par l'épreuve. Sous leur frêle apparence, les femmes supportent plus facilement la souffrance morale. Ecris-moi bientôt, grand

frère chéri, dis-moi que tu as pu t'entendre avec Lucienne, que je puis toujours la considérer comme ma soeur. Si tu avais des nouvelles d'Henri, elles seraient les bienvenues, n'oublie pas que je n'en ai aucune depuis un mois.

"En espérant le jour où tu reprendras ta place au milieu de nous, je t'embrasse avec toute mon affection,"

Yolande

Un peu plus tard, Yolande reçut une lettre de son filleul de guerre. Il se montrait si reconnaissant de tout ce qu'elle lui faisait tenir : sucreries, lainages, cigarettes.

Yolande n'était pas riche, mais elle était généreuse. La hausse formidable de toutes les nécessités, faisait un peu difficile l'équilibre du budget des Dubreuil qui n'avaient que leurs rentes, et celles-ci ne s'élevaient pas avec les changements survenus dans la situation économique. On prenait simplement une femme de charge pour accomplir les plus dures tâches. Yolande en était même venue à regarder les voyages à Québec comme une dépense superflue, et les faisait de plus en plus rares. Une correspondance active se soutenait entre Madame Desruisseaux et elle; malgré leur grande différence d'âge, elles s'entendaient à ravir. Yolande avait été élevée si sérieusement qu'il lui était facile de correspondre avec une personne un peu âgée. Et, Henri n'était-il pas entre elles le meilleur trait d'union, ne leur fournissait-il pas un sujet inépuisable?

Chapitre Cinquième

C'était un clair matin de janvier. Le premier de l'an s'était passé sans qu'Yolande eût des nouvelles du front, c'est-à-dire d'Henri, car les missives de Jean arrivaient presque régulièrement. Assise, dans sa chambre de jeune fille, devant un joli secrétaire blanc, sur lequel malgré la saison rigoureuse un rosier fleurissait, tendant vers le sud, vers le fleuve, ses branches un peu grêles, Yolande tenait une plume levée, devant une feuille de papier blanc. Elle avait l'intention d'écrire à Madame Desruisseaux dont elle avait reçu, quelques jours auparavant, une longue et affectueuse missive. Son esprit est rebelle ou plutôt il est chagrin; bientôt elle dépose sa plume et enfonce sa tête dans ses mains. Ce long silence d'Henri, comme il est pour elle de mauvais augure! Si elle reçoit une lettre après une telle interruption, n'annoncera-t-elle pas une catastrophe? Son coeur se tord à la seule pensée de l'annonce d'une mort qui la ferait à jamais veuve. Habitée de réagir contre ces accès de tristesse elle se relève, ferme le secrétaire et descend au rez-de-chaussée retrouver sa mère.

Comme il faisait très beau dans l'après-midi, celle-ci la pria de sortir. Pour le moment, elle était remplacée pour le courrier du soir. Le fils du voisin se chargeait d'aller chercher les journaux et les lettres. Elle était libre de s'attarder

un peu plus au dehors. Pourtant à l'heure du courrier, elle était déjà entrée depuis quelques minutes. Au coup de marteau si connu du jeune homme, Yolande était toujours la première rendue, dans l'espoir depuis longtemps déçu, de recevoir un mot de France. Contrairement à l'ordinaire, ce soir, il y avait un petit carré bleu à son adresse. Elle brisa rapidement le cachet, car l'écriture n'était pas d'Henri.

Albain Saint-Nazaire, 12 janvier 1917

Mlle Yolande Dubreuil,
Saint-Jean I. O.
Cté Montmorency.

Mademoiselle,

Le lieutenant Henri Desruisseaux, transporté blessé à l'ambulance dont je suis en charge, me prie de vous informer qu'il fut touché au cours d'une attaque très nourrie des forces ennemies; l'éclat d'obus a brisé les deux jambes. Le lieutenant est très faible par suite de l'abondante perte de sang, les blessés n'ayant pu être relevés tout de suite. Le feu allemand était trop meurtrier. Nous espérons cependant qu'il se rétablira. Par le même courrier, j'écris à Madame sa mère pour lui faire part de cette mauvaise nouvelle — Le lieutenant Henri a émis le désir que vous vous rendiez à Québec si vous n'êtes pas trop frappée vous même, afin de porter à Madame Desruisseaux le

réconfort de votre affectueuse et respectueuse amitié.

Vous assurant, Mademoiselle, de la part que je prends à votre peine, je vous présente mes hommages respectueux,

André Levallier
Médecin-Major

Avant de regagner la salle à manger, Yolande avait, dans le corridor, jeté un coup d'oeil sur cette malheureuse missive. Aux premiers mots, en voyant une écriture étrangère, elle avait aussitôt flairé un malheur. Pourtant, il n'était pas aussi grave qu'elle avait craint : blessé n'est pas mort. Malgré le ton sérieux de la lettre, elle gardait dans son coeur une espérance vivace.

Elle fit part, à ses parents de la mauvaise nouvelle sans commentaires, et le lendemain, une lettre d'une tendresse débordante partait pour l'ambulance lointaine. Combien de jours s'écouleraient avant qu'Henri pût lire les protestations de fidélité, les serments de sincère affection ? Puis il lui fallait songer à aller chez Madame Desruisseaux. Comment consoler et soutenir un autre coeur, quand le sien était déjà si meurtri ! Quand elle aurait quelque peu relevé le courage défaillant de la pauvre mère, une autre missive ne viendrait-elle pas annoncer la mort de son Henri bien-aimé ?...

Le surlendemain, malgré un froid vif, elle fit en voiture le trajet jusqu'au bout de l'Ile avant de

s'embarquer sur le traversier. Aussitôt débarquée à la ville, elle prit le tramway pour se rendre à Saint-François-d'Assise. Il lui tardait de constater si Madame Desruisseaux était fortement ébranlée; celle-ci vint répondre elle-même à son coup de sonnette, et reçut Yolande dans le salon japonais; elle l'embrassa avec effusion. "Chérie, si vous saviez combien je crains que ces blessures changent nos projets et anéantissent les beaux rêves d'avenir de mon fils?"

— Vous avez l'air confiante, mais rien de surprenant, c'est le propre de la jeunesse. L'espérance naît sur des ruines à votre âge; plus tard, c'est bien différent. Comme je suis heureuse de vous avoir sous mon toit! J'aurais bien envie d'être égoïste, et de vous garder une huitaine, n'était que je pense à vos parents qui doivent trouver la maison bien vide et bien grande quand vous n'êtes pas là.

Yolande souriait partagée entre le désir de lui être agréable et celui de se dévouer pour le bonheur de ses parents. Comment concilier les deux?

Enfin elle répondit:

— Ne décidons rien aujourd'hui; jouissons des heures de réunion qui nous sont accordées.

Madame Desruisseaux se plaisait à rappeler les traits de l'enfance et de l'adolescence de ce fils unique sur lequel, depuis la mort de son mari, elle avait concentré toutes les affections de son coeur aimant. Avec un sourire attendri, elle

rappelait les mots drôles de son enfant : tous ces souvenirs si doux qui reviennent eux-mêmes en foule en l'absence des êtres aimés.

Yolande écoutait avec attention, heureuse de pénétrer plus à fond dans l'intimité de cette famille destinée à devenir la sienne.

Les heures coulaient ainsi rapidement. Yolande se joignit à Madame Desruisseaux pour envoyer des douceurs au blessé de l'ambulance Albain Saint-Nazaire.

A la fin de la semaine, la jeune fille repartit pour l'Ile où ses parents l'attendaient avec impatience.

Quinze jours plus tard, Madame Desruisseaux recevait le court billet suivant :

Thiepval, 1er février 1917

Madame,

Votre fils transporté ici pour une opération chirurgicale, qui a du reste très bien réussi, a été amputé des deux jambes. Il sera rapatrié le printemps prochain par l'un des premiers bateaux en partance pour le Canada.

En vous félicitant de la conduite héroïque de votre fils, dont vous avez le droit d'être fière, je vous présente l'expression de ma plus profonde sympathie dans l'épreuve qui vous frappe.

Pierre Lebrun
Médecin-Major

La pauvre femme à l'annonce de cette nouvelle resta atterrée. Comment son fils avait-il accepté cette mutilation? N'était-il pas plus facile de faire preuve de bravoure sur un champ de bataille, que de se sentir condamné à vivre infirme, mutilé de guerre? Comme il lui tardait de recevoir une lettre signée de lui qui vint la rassurer sur son état d'esprit!

Sa première pensée fut de faire tenir ce billet tel quel, à Yolande; après réflexion elle se dit: "Si l'épreuve l'épargne encore quelques jours, tant mieux pour elle. Elle connaîtra toujours assez tôt l'affreuse réalité." Madame Desruisseaux préféra souffrir seule et épargner cette jeunesse en fleur.

De son côté Yolande était surprise et effrayée de se trouver sans nouvelles. Aucune réponse ne lui était venue à sa lettre si affectueuse.

Elle s'évertuait tous les jours à se tranquilliser, à se leurrer de l'espoir que le lendemain, enfin elle recevrait une lettre dans laquelle Henri l'assurerait de son affection, de sa fidélité, de sa tendresse. Dans l'attente de ce bonheur qui tardait à venir, Yolande perdait ses couleurs de santé, sa jeunesse s'étiolait. Elle aurait tant voulu savoir; mais impossible, l'ambulance n'était pas à la porte. Elle ne pouvait courir, soigner, soulager, panser de ses mains qui se feraient caressantes, les blessures si douloureuses de son ami. Chaque jour l'épreuve se prolongeait. Parfois, il venait à Yolande une pensée atroce. Henri était mort. Mais

pourtant, on nous aurait prévenues, sa mère ou moi.

Yolande s'efforçait de se raisonner, mais la souffrance comme une lame aiguë était plantée dans son coeur, elle n'en devait plus sortir.

Les semaines passaient. Mars ramena les jours plus lumineux. Le soleil tardait davantage à disparaître à l'horizon. Un après-midi, Yolande sortit porter quelques secours à des familles pauvres du faubourg des Tuyaux. (on donnait cette appellation à la partie du village en bas de la côte, près de l'église, et elle lui venait de ce que la plupart des demeures étaient veuves de cheminée et un tuyau sortait au côté pour chasser au dehors la fumée du poêle.) Yolande s'attarda au milieu de la nichée nombreuse où elle était reçue avec enthousiasme; elle s'empara du petit bébé qui commençait à articuler des mots inintelligibles. Elle le caressa avec tendresse, pressant contre elle dans un grand élan d'amour le pauvre mignon qui s'abandonnait avec confiance. Quand elle revint chez elle, il se faisait tard, le courrier était arrivé. Sa mère lui dit :

— Presse-toi Yolande, tu as une lettre de France.

Elle s'en saisit et lut :

Albain Saint-Nazaire, 17 mars 1917

Mlle Yolande Dubreuil,

Bien-aimée,

Comme j'ai tardé à vous écrire ! mais il m'est si dur d'avoir à tracer ces lignes que vous com-

prendrez ma longue hésitation; pourtant dans les circonstances aucune autre ligne de conduite ne m'est permise.

Mes jambes blessées ont dû être amputées. Je suis donc dès maintenant et pour le reste de mes jours un infirme; alors, je vous rends votre parole.

Les douleurs que j'ai dû endurer depuis le moment où je fus touché par cet éclat d'obus ont été cuisantes, elles ne sont rien comparées à ce que j'ai souffert dans mon âme depuis que je suis réduit à renoncer à vous.

Le rêve que j'avais fait était trop beau pour pouvoir se réaliser. Oui, certes, il m'eût été moins dur de mourir, de la sorte, mon holocauste sera de tous les jours et de tous les instants. Je l'offre à Dieu pour votre bonheur.

Priez bien pour celui qui était fier de se dire vôtre, et à qui il ne reste que le droit de vous présenter ses hommages respectueux,

Henri

Rapidement, elle se dirigea vers sa chambre et la tête dans les deux mains, les coudes appuyés à son pupitre, Yolande regarde par la fenêtre en face. Elle ne voit pas le sommet des arbres sur lesquels des bourgeons commencent à gonfler; elle ne distingue pas le clocher pointu qui lance dans le ciel printanier sa flèche dorée. Non, ah non, elle ne voit rien de tout cela, elle voit plus loin. Sa pensée la transporte en France; elle voit son fiancé d'hier, étendu sur un lit de souffrance, et

qui, pour ajouter à sa douleur physique s'impose le sacrifice de lui rendre sa liberté.

Puis, un doute affreux l'effleure, mais ce ne fut qu'un instant. Ne serait-ce qu'un prétexte? Henri aurait-il rencontré l'amour là-bas sur la terre de France? Se serait-il épris de sa garde-malade? par exemple.

Elle rougit de cette faiblesse. Ne finirait-elle pas enfin par apprendre l'exacte vérité? Sa tête fatiguée par cette longue attente, trop rudement frappée par ce dénouement inattendu, divague. Alors, puisqu'il en est ainsi, elle écrira à Henri; puisqu'il l'aime toujours, pourquoi briser leur avenir à tous deux? Combien de femmes étaient fières d'épouser un mutilé de guerre? Ne sera-t-elle pas à la hauteur du devoir nouveau, plus rigide, mais non moins glorieux, qui lui incombe? Puis, son imagination la reporte vers Henri blessé, et son coeur se gonfle, les larmes humectent son visage.

Maintenant, il lui faut annoncer la nouvelle à ses parents.

Elle se lève lentement, un poids énorme pèse sur ses épaules, ses jambes flageolent. Une minute l'idée lui vient d'attendre là sa mère, qui finira bien par venir, si elle tarde trop à réapparaître. Ce ne serait pas généreux. N'aura-t-elle pas d'autres occasions plus douloureuses encore d'exercer son courage? Mieux vaut s'armer contre la douleur que de se laisser abattre par elle. Dans la vie les occasions sont multiples où il faut cacher à autrui le mal qui nous ronge le coeur.

Yolande s'agenouille une minute devant le Christ d'ivoire, souvenir de sa première communion, qui est appendu au chevet de son lit. D'un élan sublime de son cœur meurtri, elle remercie Dieu de l'épreuve, creuset indispensable pour former une âme, et, dans un sentiment de filiale confiance, Le supplie de l'aider à porter la croix qui pour ses épaules est trop lourde. Elle est encore si jeune, elle n'a jamais souffert. Elle se relève un peu plus consolée.

En s'avancant dans la salle à manger et en apercevant sa mère, elle ne se sentit pas le courage de parler; elle lui tendit la désolante missive.

Mme Dubreuil lut attentivement sans relever la tête. Quand elle eut fini cette lecture, elle tendit la lettre à sa fille en disant :

— C'est un coup bien dur, il est vrai. Vois-tu une autre solution?

— Comment ! une autre solution ? bien sûr, s'écria Yolande avec véhémence. Quand les françaises, et mes compatriotes elles-mêmes, se font un honneur d'épouser un blessé de guerre, moi, je refuserais d'unir ma vie à celui qui avait ma promesse, parce qu'il est infirme. Oh ! maman !

Sa mère l'attira dans ses bras et lui dit :

— Yolande, ma petite, sois raisonnable. Fais comme Henri, réfléchis avant de prendre une décision. Vois-tu que pourra-t-il faire maintenant pour gagner sa vie ? Puis-je volontairement vouer mon unique fille à la misère ? Tu imagines la chose

très belle dans un premier mouvement d'enthousiasme ; mais, crois-moi, à la longue tu trouveras dure la vie de gêne et de privations qui serait ton partage. Nous ne t'avons pas élevée pour que tu sois en mesure de gagner ta vie. Nous ne sommes plus assez riches maintenant, avec la hausse exorbitante, occasionnée par la guerre, pour assurer ton indépendance dans l'état du mariage. Au contraire, si tu te maries assez à l'aise, nous pourrions encore te faire une dot assez importante. Si tu restes vieille fille et que tu te fixes ici, avec la rente que nous pourrions te faire, et le peu que ton frère voudra bien t'offrir (car je ne doute pas du tout de sa générosité) tu seras en mesure de te faire la vie suffisamment agréable.

Yolande n'écoutait même pas. Enlaçant sa mère, la tête appuyée sur son épaule, elle sanglotait éperdument. Quand celle-ci eut fini de parler, elle ne trouva que ces deux mots à opposer à toutes les raisons énumérées avec calme et précision :

— Oh, maman !

Madame Dubreuil n'insista pas pour l'instant

— Préfères-tu te retirer dans ta chambre ? Un peu de sommeil te remettra. Je me charge d'annoncer la nouvelle à ton père.

Yolande monta les escaliers avec précipitation et se jeta toute habillée sur son lit. Dormir ! Dormir ! Non, oh non, elle était trop bouleversée. Jamais, elle ne se serait attendue à cette attitude de ses parents. Ils avaient prévu ce dénouement. Ensemble, ils avaient décidé alors la conduite à

tenir. Le langage dont ils devaient se servir pour la convaincre. Autant valait ne pas se trouver tout de suite en la présence de son père qu'elle devinait à jamais fixé dans son opinion. Dans les affaires graves, elle l'avait toujours connu inexorable. Il prenait un peu de temps à prendre une décision, mais ensuite, ni pleurs, ni supplications, ni colère, ne pouvaient faire changer son idée. De son côté, elle sentait en elle quelque chose du tempérament paternel. Elle avait en tête d'épouser Henri envers et contre tout. Comment en arriverait-elle à l'exécution de son projet, elle ne pouvait le préciser, mais dans son for intérieur, elle se sentait décidée à ne pas changer.

Elle n'avait pas l'un de ces caractères faciles à conduire. Jamais encore l'occasion ne s'était présentée d'en donner des preuves ; mais le refus catégorique qu'elle avait pressenti chez ses parents, bien décidés à ne pas lui céder sur ce point, l'avait ancrée plus profondément dans sa résolution.

Les yeux grands ouverts, elle regardait les desseins de la tapisserie de sa chambre, fond blanc, petites fleurs roses, mais elle ne les voyait pas. Sa vue était en dedans, elle fouillait la situation. Elle ne lutterait pas ouvertement, mais ne céderait pas non plus. La chose ne demandait pas à être réglée sans retard puisque Henri était encore en Europe, Quand ses parents la verraient pâlir et se mourir, ils ne pourraient pas soutenir longtemps la rigidité de leur défense. Que n'a-

vaient-ils pas déjà fait pour le bonheur de cette enfant ? Ce nouveau sacrifice, ils se l'imposeraient pour la garder à la vie et joyeuse. Elle ne doutait même plus qu'elle réussirait par ce moyen. Soudain, elle entendit dans l'escalier de petits pas menus. "Maman, se dit-elle, il faut qu'elle me croie endormie." Tournant la tête du côté du mur, elle fit semblant de sommeiller profondément.

Mme Dubreuil entr'ouvrit la porte avec précaution, vint jusqu'au pied du lit et sourit au visage endormi de sa fille. En redescendant les degrés elle se disait : "Heureuse jeunesse qui trouve si facilement l'oubli de ses chagrins."

De son côté, Yolande était contente qu'elle ne fût pas approchée davantage. Car, malgré son entêtement, elle était bonne enfant et n'aurait pas voulu faire pleurer sa mère.

Le lendemain, elle reprit la vie normale comme si rien ne se fût passé. Seulement, elle évita avec soin de parler d'Henri et de la lettre qu'elle en avait reçue. Elle ne se sentait pas assez vaillante pour soutenir une discussion. Ses parents, de leur côté, ne voulaient pas la torturer inutilement et évitèrent toute allusion à sa peine.

Après le dîner, quand ses parents se préparèrent à se retirer pour leur sieste habituelle, elle se dirigea vers son père, et, la voix un peu tremblante, elle demanda :

— Vous ne vous opposez pas à ce que j'écrive à Henri.

— Son père la regarda un instant, comme s'il eut voulu lire ce qui se passait dans cette petite tête, et répondit :

— Oui, pourvu que tu parles dans le sens que ta mère t'a indiqué hier.

Le ton était bref et ne souffrait pas de réplique.

Yolande s'enfuit dans sa chambre, se plaça devant son secrétaire et se dit : " Je ferai ma lettre telle que je l'entends, et je l'enverrai plus tard quand papa aura entendu raison."

Au premier abord, cette lettre lui avait semblé si facile qu'elle fut surprise de se sentir embarrassée pour la rédiger. Comment trouver les formules convenables, pas trop outrées, assez énergiques pourtant pour être convaincantes. Elle se creusa assez longtemps la tête. Les sourcils rapprochés, signe chez elle d'un travail mental sérieux, les yeux brillants de l'éclat d'une farouche détermination. Plusieurs fois son regard se dirigea vers la petite église qu'elle voyait très bien en jetant les yeux par la fenêtre de droite, comme si elle eut espéré que l'inspiration lui viendrait de là. Puis ses regards s'abaissaient, et elle suivait avec attention la démarche du curé, un brave homme, grand et très droit, tout blanc de visage et de cheveux, qui faisait les cent pas dans son jardin encore à demi enseveli sous la neige. Seuls les tiges des arbrisseaux étaient à découvert. Sa vue errait ainsi quelques instants au dehors avant de venir se fixer sur la feuille de pa-

pier blanc qu'elle devait noircir de sa petite écriture serrée. Une minute, l'idée lui vint, en voyant repasser Monsieur le Curé d'aller lui demander d'être son avocat auprès de son père ; puis, à la réflexion elle se dit : "il sera toujours temps si je ne réussis pas moi-même." Quand elle se releva après un temps qui lui avait semblé bien long, elle avait tracé après bien des hésitations et de nombreuses ratures le billet suivant :

Saint-Jean, I. O., 1er avril 1916.

Henri très cher,

Ma parole que vous avez pensé devoir me rendre, il me presse de vous dire que je me refuse absolument à la reprendre ; je serai aussi fière, si non plus, de mon Henri infirme que je ne l'aurais été de mon cher avocat.

Comment avez-vous pu, si vous m'aimez tant soit peu, vous décider à une telle dureté : N'avez-vous pas pensé que vous me broyiez le cœur en brisant à jamais ma vie ?

La vie.... mais je ne puis la regarder dans l'avenir sans associer votre nom au mien, sans mêler votre existence à la mienne. Depuis trop longtemps, je me suis nourrie de cette espérance.

Dites, oh, dites, que vous tiendrez votre parole comme je suis décidée à respecter la mienne.

Votre Yolande plus affectueuse que jamais et qui languira un long mois avant de recevoir votre réponse.

Yolande.

Elle lut et relut, trouva la formule convaincante, à peu près conforme à ses sentiments, plaça la lettre pliée dans son secrétaire en se demandant quand elle pourrait bien la faire partir.

L'après-midi se traîna longue, interminable. Son père la prévint de ne pas se déranger pour le courrier qu'il avait une course à faire dans cette direction, et qu'il le prendrait lui-même au passage. Elle ne sortit que le soir avec sa mère à l'heure coutumière où elles allaient faire leur visite au Saint-Sacrement.

La petite église était à peu près déserte, et envahie par l'ombre. Deux quinquets placés de chaque côté des portes à droite et à gauche jetaient une faible traînée lumineuse dans les allées. Dans le sanctuaire, le reflet rouge de la lampe décrivait des courbes sur le tapis râpé du chœur. Tout le reste de l'édifice était sombre et indistinct ; les quelques personnes, qui priaient abîmées sur les prie-dieu, n'apparaissaient vivantes que sous la caresse d'un courant d'air venu on ne savait d'où. Autrement, faisaient-elles un mouvement, elles paraissaient des ombres mouvantes parmi les ombres immobiles.

Yolande pria longtemps. Sa mère la considérait à la dérobée, guettant sur son visage la trace de sa peine intérieure. Ses larmes ne coulèrent

pas. Les yeux rivés sur la petite Vierge dorée, elle priait mais d'une prière muette.

Pour beaucoup de personnes l'église, le moment de la prière sont des instants où la souffrance éclate, où les sanglots, longtemps contenus, s'échappent ; où l'âme fière qui cache à autrui sa peine, la dit et la montre à Dieu qui seul la peut consoler.

Elle n'avait encore rien tenté auprès de son père, qu'il suffisait de gagner à sa cause, et elle demandait à sa Mère du Ciel de lui souffler les mots irrésistibles, de lui fournir la circonstance favorable. Elle ne doutait pas d'arriver à ses fins puisque jusqu'à présent on ne lui avait rien refusé.

Quelques jours plus tard, il vint à l'adresse de M. Dubreuil une lettre de Mme Desruisseaux. Yolande qui l'avait rapportée elle-même de la poste, se disait : "ce sera peut-être bien l'occasion tant désirée." Mais toute la soirée passa sans que son père ne lui adresse la parole à ce sujet. A l'heure de se retirer pour la nuit, elle mit dans son baiser plus de tendresse qu'à l'ordinaire ; puis elle s'enfuit dans sa chambre cacher sa tristesse qui s'aggravait chaque jour.

Agenouillée, les yeux tournés vers le cimetière, chaque soir elle prenait la résolution de parler à son père le lendemain ; mais, quand le jour était venu, la force lui manquait.

Le lendemain, elle était assise dans la salle à manger, et avait pris un tricot destiné aux pau-

vres. Mais ses doigts restaient inactifs, la laine grise glissait lentement de ses genoux jusqu'à terre sans qu'elle y prit garde, ses yeux fixaient un point du fleuve semblable à tous les autres. Elle était tellement perdue dans son rêve, qu'elle sursauta quand son père, entré sans qu'elle l'eut aperçu, lui adressa la parole.

Prenant entre ses mains la petite tête brune il dit :

— Petite, il ne faudrait pas que tu deviennes malade. Pourquoi ne pas réagir ? Pourquoi ne pas accepter vaillamment l'épreuve que le bon Dieu t'envoie, j'espérais davantage de ma fille.

— Je ne suis pas malade, je suis seulement bien triste, papa, me résigner, pourquoi ? je ne suis pas encore certaine que ce soit bien la volonté de Dieu. N'est-ce pas plutôt la vôtre ?

Puis jetant ses bras autour du cou de son père, elle ajouta :

— Papa, je vous en prie, mettez-vous à ma place. Et après, je suis certaine que vous me permettrez d'écrire à Henri.

Les derniers mots étaient presque inintelligibles, coupés de sanglots. Son père la caressa, comme aux jours où elle n'était encore qu'une enfant, afin de calmer ce chagrin ; mais il était plus grand, et coulait de sources plus profondes. Elle ne s'apaisa que lorsque celui-ci lui eut accordé la permission d'écrire à Henri.

Et cette lettre écrite le premier avril ne partit que le douze.

Les jours suivants coulèrent lentement leurs heures. Le soleil brillait toujours, la neige fut bientôt complètement fondue ; comme par les années passées la débâcle eut lieu. Les bourgeons s'étaient gonflés et avaient éclaté sur les arbres du village et ceux du cimetière ; la côte porterait bientôt sur son sommet sa couronne verte. Un soir de la fin de mai, tout alangui par les effluves chauds de la journée, s'achevait ; Yolande était toute pensive, désespérant maintenant de recevoir un mot d'Henri en réponse à sa lettre. Certainement les premiers transatlantiques étaient entrés au port ; aussi certainement son ami devait être revenu chez lui. Mme Desruisseaux elle-même n'avait pas donné de nouvelles depuis quelque temps. Un coup léger frappé à sa porte lui fit tourner la tête. Sa mère s'avancait ? et lui tendait avec un sourire triste un petit carré mauve : "Une lettre pour toi, Yolande," dit-elle de sa voix au timbre harmonieux.

La jeune fille la saisit sans enthousiasme. Que lui importait maintenant les nouvelles ? Pouvaient-elles être autre chose qu'une aggravation à sa peine ?

Mme Dubreuil se retira aussitôt. Il lui semblait que le silence absolu du fils et de la mère aiderait beaucoup son enfant à guérir de cette peine, à peu près sans remède.

Yolande restée seule brisa le cachet. Un billet blanc s'échappa de la lettre mauve et tomba à ses pieds sur le parquet. Elle le ramassa et en

prit tout de suite connaissance. Il était écrit de la main d'Henri, daté du 8 mai 1917, et portait les lignes suivantes :

Mademoiselle,

Yolande, je vous en supplie n'insistez pas ; vous ne feriez qu'envenimer la plaie dont mon cœur souffre et se meurt.

Pour vous-même aussi, il est de beaucoup préférable que vous acceptiez la situation telle qu'elle est — et tout de suite —. Ne vous abandonnez pas à des regrets inutiles, un autre pourra faire votre bonheur et vous méritez si bien d'être heureuse.

J'offrirai à Dieu mes souffrances afin qu'Il vous fasse la vie gaie, douce et facile, autant que la chose est conciliable avec une existence terrestre.

Pour ma part, je n'attends plus rien de cette vie, mais tout de l'autre qui, je l'espère, ne tardera pas à s'ouvrir à mes désirs.

De votre côté, priez le Dieu de Miséricorde de me donner la patience de porter ma croix aussi longtemps qu'Il l'a décidé.

Henri Desruisseaux.

Les coudes à l'appui de la fenêtre, ses yeux erraient sur l'immensité mouvante des eaux, dans laquelle tout le bleu du ciel semblait se refléter. Mais son regard ne se fixait nulle part. Pas plus sur les maisons éloignées de la rive opposée, que sur le frange d'écume que le fleuve déroulait sur

la grève. Elle revoyait Henri, — Henri se promenant sur cette grève. Dans un lointain assez rapproché, elle voyait les roches Massabielle où il lui avait déclaré son amour. Elle repassait en esprit tous ces longs jours pendant lesquels elle avait été heureuse ; pendant lesquels, elle s'était sentie enveloppée par l'amour, sans en savoir le nom. Elle était trop naïve pour se rendre compte que ce sentiment de joie, qu'elle éprouvait en présence d'Henri, était le prélude de cette éternelle chanson toujours nouvelle. Elle revivait par la pensée ces heures exquisés, trop tôt envolées, et qui, elle le sentait, ne pourraient être rappelées par un autre. Son cœur s'était donné tout entier, il ne saurait pas se reprendre. Quand elle ne souffrirait plus de cet amour, il serait complètement mort, aucun souffle ne serait assez puissant pour le ranimer.

Sur le rivage, les vagues venaient déposer une blanche dentelle ouvree avec art. Tout à coup, un oiseau survole le fleuve. Yolande le suit un instant des yeux, comparant son passage à celui de l'amour dans sa vie.

Yolande se retire de la fenêtre. Elle dépose dans un tiroir intérieur de son secrétaire, avec les autres souvenirs, ce court billet, le dernier certes, qu'elle recevrait d'Henri. Puis elle déplie la missive de Mme Desruisseaux et se met à le parcourir. Ses yeux mouillés distinguent mal.

Québec, 27 mai 1917

Chère petite,

Je me suis permis de vous envoyer ce court billet écrit par mon fils, et qui, sans nul doute, vous était destiné. J'ai bien pensé, en le retrouvant parmi ses effets, qu'il n'avait jamais eu le courage de vous le faire tenir.

Vous souffrez de cette rupture, je le conçois, mais je vous sais assez généreuse pour ne pas alourdir par vos larmes, l'épreuve qui torture si atrocement mon fils. Je ne me fais pas illusion sa blessure mal guérie le conduira au tombeau. Egoïstement, je m'étais dit : "Je l'aurai pour moi seule le reste de ses jours." Ils sont comptés, et de plus, il est bien loin de moi par le coeur et par l'esprit. Ses souffrances physiques ne comptent plus, elles sont légères et bien tolérables par le fait même. Il lui reste pourtant une telle faiblesse et un tel affaïssement que je ne les puis attribuer qu'à une cause morale, peine intime et concentrée dont il ne parle jamais. Je respecte son silence comme j'applaudissais autrefois à ses projets d'avenir. Je m'efforce de le distraire par la lecture, par ma conversation. Je ne le laisse seul que rarement, et que très peu de temps. Il m'écoute patiemment, s'efforce de me suivre par la pensée, mais combien de fois je sens qu'il fait effort pour le faire, son coeur n'est plus là, vous l'avez pris, petite Yolande que j'aime toujours moi aussi. Il n'y

peut rien, et je ne suis pas jalouse. Je me torture la tête afin de découvrir ce qui pourrait bien rendre un peu de paix et de bonheur à mon enfant.

Je ne vous demande pas de venir : la rencontre serait trop douloureuse pour vous deux. J'en craindrais la répercussion sur la santé compromise de mon fils.

Priez bien. Ensemble nous offrirons à Dieu notre souffrance ; d'autres ont été plus rudement frappés que nous. Nous avons eu le bonheur de nous revoir. S'il meurt, mon Dieu ! Il expirera dans mes bras. Ce sera toujours une dernière consolation.

Vous que j'aurais eu tant de joie à appeler ma fille, je vous veux heureuse. L'oubli viendra avec le temps et vous pourrez aimer et être aimée.

H.-V. Desruisseaux

Yolande lut et relut ces deux écrits qui s'accordaient pour la repousser. Henri—elle désire pourtant le revoir, ne fut-ce qu'une fois, afin qu'il comprenne bien que ses protestations de fidélité ne sont pas de simples mots, mais qu'elle était formellement décidée à tenir sa parole. Elle décida de ne pas répondre tout de suite, elle voulait avoir le temps de réfléchir. De plus, la lettre de Mme Desruisseaux contenait une réticence, elle semblait désirer la présence d'Yolande, mais craignait les conséquences de cette visite pour son malade.

Quelques jours plus tard, elle se dirigeait vers la demeure de Jeanne Loran. Avant de gravir le raidillon qui conduit chez elle, elle s'arrêta pour regarder le paysage, non pas qu'il lui fût étranger, mais aujourd'hui, elle regardait toutes choses avec des yeux qui ne voyaient pas comme d'habitude. Le bateau fit entendre son cri de sirène. Yolande se détourna et commença de gravir la petite élévation. "Le Champion" ne pouvait plus lui ramener le bonheur, oui, pourtant un dernier sourire de bonheur : Jean reviendrait peut-être un beau soir comme celui-ci, mais il n'arriverait pas sans prévenir.

Triste et mélancolique, elle se rendit chez les Loran qui connaissaient sa peine, mais qui, volontairement, par délicatesse, évitèrent de lui en parler. Il est des souffrances si profondes et si intimes que les paroles même les mieux appropriées, même les plus affectueuses, ne font qu'aggraver. Le temps seul peut les adoucir.

On l'entoura, on lui fit fête, mais elle resta triste et taciturne, répondant avec effort, lointaine et absorbée. A dix heures, elle parla de regagner le faubourg. Louis s'offrit à l'aller reconduire. Elle accepta sans empressement, et ce fut en silence qu'ils traversèrent le village. A quelques fenêtres encore, on voyait un petit point brillant, ici une lampe tardive, d'une mère qui raccommode pour la nichée, là une veilleuse qui guette les derniers moments d'un mourant. A mi-voix, Louis dit :

“De la lumière chez Jean Gosselin ? ah, oui, la grand’mère que l’on veille....”

Yolande frissonna. Cette pensée de la mort, cette aile noire qui planait sans cesse sur sa tête la rendait impressionnable.

Louis la sentit-il frémissante près de lui ? Eut-il simplement l’intuition qu’il la faisait souffrir ? il dit après une pause de quelques secondes :

— Il ne faut pas s’attrister, la bonne dame a fait un long séjour sur terre, il est bien temps qu’elle aille recevoir sa récompense.

— Ah oui, répondit simplement Yolande, dans un soupir.

Il la laissa à la porte de ses parents après lui avoir souhaité une bonne nuit. La soirée était sans lune. Les monuments du cimetière faisaient des taches blanches sur le gris uniforme de ce soir triste. Elle s’attarda à écouter le bruit des pas décroître progressivement. Quand le silence ne fut plus rompu que par le cri plaintif d’un oiseau, elle se décida à entrer.

La salle à manger était déserte. Elle se rendit à la chambre de ses parents pour leur souhaiter le bonsoir. Elle ne s’attarda pas. Elle craignait toujours que sa peine plus grande que son courage ne se trahît devant eux. De leur côté, ils ne voulaient pas, par une parole indiscrete, éveiller cette souffrance qui, peut-être à ce moment précis, dormait pour quelques instants.

Retirée dans sa chambre, Yolande essaya de lire pour tromper son ennui. Dans le fond de

son cœur, elle se demandait si sa petite maman si douce, au cœur si sensible, avait jamais souffert de la sorte. Une voix en elle répondait : "Non, mais elle souffre aujourd'hui ; elle n'est plus jeune, et c'est deux fois dur." Et devant sa tristesse qu'elle ne peut dompter, Yolande se disait : "je suis lâche". Pour mes parents, pour leur faire oublier l'absence de mon frère, les sacrifices que nous ne connaissions pas autrefois, je devrais être gaie, rire, badiner. A mon frère, ne l'ai-je pas promis ? Comme je tiens mal ma promesse ! Demain je réagirai. Elle se mit à genoux, et la tête dans ses mains, elle dit :

— Mon Dieu, je vous le promets, demain je serai plus forte, plus énergique.

Quelques jours plus tard, elle reçut de Jean une longue lettre qui vint faire diversion à la monotonie de son existence. Il lui parlait avec verve de Lucienne. Il faisait des projets pour son retour au pays. Il n'avait pas osé parler de son mariage afin de ménager sa sœur, mais il souriait entre chaque ligne. Tout de suite l'image vint à Yolande d'une Lucienne en blanc, couronnée de fleurs d'oranger, perdue dans les plis vaporeux d'un long voile de mariée. A cette pensée, ses yeux s'emplirent de larmes. Je ne suis pas jalouse, se dit-elle, je n'envie pas leur bonheur, mais j'aurais tant aimé qu'il allât de pair avec le mien, et autrefois cela ne semblait pas impossible.

C'était novembre, Le vent soufflait, emplissant la cheminée de lamentations semblables à des voix humaines. Yolande se hâte entre la cuisine et la chambre de ses parents. Son père, épuisé par l'âge et surtout par l'émotion que lui a causée le départ de son fils, s'est alité. Le médecin vient tous les jours depuis une semaine ; il regarde le patient, ausculte, palpe, hoche la tête et s'en retourne. Cet après-midi en partant, il a dit à Yolande :

— Mademoiselle, je ne voudrais pas vous effrayer, mais il serait plus prudent de demander le prêtre. Votre père n'est pas en danger immédiat, mais il peut y avoir, dans son cas, des complications graves, et peut-être serait-il trop tard....

Vers le soir, le temps s'étant mis au calme, Yolande en profita pour aller causer avec Monsieur le Curé qui se promenait entre les plates-bandes dégarnies, de son jardin, tout en lisant son bréviaire.

— Excusez-moi, Monsieur le Curé, de venir vous interrompre, dit-elle.

Le prêtre glissa le doigt entre les feuillets, sourit de ses lèvres pâles, la regarda avec bonté de ses grands yeux bleus.

— Tu ne me déranges pas, Yolande mon enfant, dit-il, mais qu'est-ce qui t'amène à cette heure ?

— C'est pour papa, répondit-elle, la voix mal assurée.

Dans ses grands yeux des larmes montèrent. Elles glissèrent sur ses joues pâlies.

— Allons, mon enfant, ne te fais pas de la peine ainsi. Ne t'effraye pas trop vite.

Toujours les yeux fixés sur le prêtre, elle ajouta :

— C'est le médecin qui m'a dit de venir. C'est, dit-il par mesure de prudence.

Il faisait froid, une brume humide transperçait les gens les moins frileux. Yolande, les pieds enfouis dans les feuilles mortes qui jonchaient l'allée, et qui étaient encore trempées des dernières pluies, se sentait glacée ; elle ferma plus étroitement son manteau de drap bleu.

— Veux-tu entrer, proposa le bon Curé.

— Non, Monsieur le curé, merci, dit-elle. Lentement, elle s'éloigna, la tête remplie d'idées tristes et noires.

Comme il l'avait promis, le prêtre vint le lendemain. Puis, les jours reprirent leur marche tranquille. Un mieux sensible s'était produit dans l'état de M. Dubreuil, qui bientôt reprit sa vie coutumière. Yolande se trouvait donc tranquillisée de ce côté.

Un soir de décembre clair et froid, Yolande assise auprès de son père, qui lisait dans la salle à manger, tricotait un chandail de laine destiné à être expédié au front. Sur son visage mobile, on pouvait voir glisser une ombre de tristesse, qui disparaissait pour reparaître aussitôt. Tout au fond, elle souffrait, mais par un effort constant

de sa volonté, elle se faisait violence pour cacher sa peine.

La chambre était paisible ; on n'entendait que le bruissement d'une feuille tournée, et le frôlement léger des aiguilles lisses. Une main, appartenant à un bras trop court, laissa retomber lourdement le marteau de la porte principale.

Yolande revint portant une missive et des journaux.

— De qui, cette lettre ? questionna son père.

— De Madame Desruisseaux, dit Yolande.

— Si je ne me trompe, il y a longtemps que tu n'as pas eu de ses nouvelles.

— Oui, en effet, quelques mois.

Et parlant pour lui-même, son père continua :
“ Il faudra que tu songes à accepter quelques invitations. L'été prochain, je m'occuperai de cette question, quitte à t'envoyer avec ta mère faire un séjour plus ou moins prolongé sur une plage à la mode. Nous n'avons pas le droit de nous désintéresser de ton avenir.”

Yolande n'écoutait que d'une oreille distraite, et prenait rapidement connaissance du contenu de cette lettre.

Québec, 12 décembre 1917.

Yolande chérie,

Mon fils n'est plus malade. Voici l'avis du médecin, et pourtant, moi, je soutiens

qu'il ne peut vivre longtemps. Physiquement, le docteur a probablement raison ; mais il est des indices qui me donnent à croire que je n'ai pas tort. Henri ne mange plus, ne dort plus, et se mure pendant de longues heures dans un silence qui me fait mal.

Tout à coup, sentant qu'il me fait de la peine, il sort de sa torpeur pour parler avec volubilité ; toute sa volonté tendue pour essayer de me donner le change. Je souffre autant d'un état que de l'autre.

Mon enfant, viendriez-vous chez moi ? peut-être réussiriez-vous à le distraire, à l'amuser. Je n'ai pas osé lui faire part de ma démarche, car jamais plus il ne prononce votre nom. Pourtant je suis certaine que c'est à vous qu'il pense, quand il reste là de longues heures, le regard fixé sur un point vague devant lui. A ces moments, je m'abstiens de parler ; le son de ma voix le ferait sursauter.

Je m'adresse à votre cœur, chère petite, ma demande est égoïste et je ne l'ignore pas, mais que ne peut tenter une mère pour le bonheur et la vie de son enfant ?

Si vous acquiescez à ma demande, veuillez me prévenir.

Je vous embrasse affectueusement,

H. V. Desruisseaux.

Yolande tendit la lettre à son père, en disant d'une voix mal assurée :

— M'accorderez-vous votre permission ?

Monsieur Dubreuil prit connaissance du billet et fronça les sourcils.

Yolande ne présagea rien de bon et reprit son tricot. En son absence le minet avait affreusement emmêlé les brins de laine. Elle s'occupa à les remettre en ordre en les comparant à la vie.

Un rien suffit à brouiller une situation, à compliquer la question la plus simple et la plus facile. Tandis que, de ses doigts habiles, elle réparait le désastre causé par le petit chat, son père avait terminé sa lecture et examinait sa fille attentivement. Bien qu'il la connût depuis toujours, et qu'il fût habitué à deviner ses désirs, il lui était impossible de savoir si elle désirait sérieusement cette permission. C'est qu'elle était elle-même indécise, partagée entre le plaisir de voir Henri, d'être agréable à Mme Desruisseaux, et la crainte des conséquences de cette démarche. Comment Henri non prévenu la jugerait-il ? M. Dubreuil se décida enfin à parler.

— Tiens-tu énormément à faire ce voyage ? Yolande, demanda-t-il. Réfléchis bien, à mon avis, cette démarche ne peut que t'entraîner des désagréments et un surcroît de peine. Pour ma part, je ne me sens pas disposé à prendre, ce soir, à brûle-pourpoint, une décision sur ce sujet qui peut avoir de si graves conséquences. N'en parlons plus pour aujourd'hui, demain je te donnerai une réponse.

Yolande acquiesça d'un signe de tête.

La veillée se traîna péniblement. Chacun évitait de parler.

Remontée chez elle, Yolande dormit peu. Que la permission lui fût accordée ou non, il n'en restait pas moins le fait indéniable que l'entrevue, même si Henri ne se montrait pas trop mécontent, serait difficile.

Et en admettant que la réponse de son père fût favorable à ce voyage qu'elle désirait maintenant de toutes les forces de son âme, puisqu'il lui permettrait de revoir Henri, n'en rapporterait-elle pas une plus lourde charge de chagrin ? Elle désire cette rencontre ; puis, s'il doit mourir, n'aura-t-elle pas eu de la sorte la consolation de lui avoir adressé un dernier adieu ? Elle imagine sous bien des aspects différents cette visite chez les Desruisseaux. Si Henri allait refuser de la revoir, de lui parler.... S'il allait être mécontent de cette intrusion dans leur intimité. S'il allait lui dire de ces paroles dures et amères qui lacèrent le cœur vers lequel elles sont dirigées. Elle envisage toutes les hypothèses et aucune ne lui semble au-dessus de ses forces. Le matin la trouva éveillée ; quelques heures seulement elle avait cédé au sommeil. Elle se présenta au déjeuner les yeux gonflés. Son père lui dit :

— Mais enfin, ce n'était pas la peine de pleurer à l'avance. Je ne t'avais pas défendu d'accepter l'invitation de Madame Desruisseaux, si réellement il te fait plaisir de t'y rendre.

Yolande prit cette réponse pour une permission et demanda aussitôt :

— Quand pourrai-je partir ?

— Es-tu donc si pressée ? Ne préfères-tu pas attendre encore quelques jours, et réfléchir sérieusement avant de t'engager dans cette aventure ?

Yolande, dans toute la fougue de sa jeunesse, ne comprenait pas bien cette idée de délai.

— Voyez-vous, papa, dit-elle, je ne puis tarder davantage avant de prendre une décision. Il me faudra écrire à Madame Desruisseaux suivant sa demande, faire mes préparatifs ? en définitive je ne serai prête à partir que dans trois jours ; ne trouvez-vous pas qu'une décision s'impose tout de suite ?

— Alors, fit son père, vas-y, puisque tu y tiens tant, mais souviens-toi que je m'oppose formellement à ce qu'il soit de nouveau question de mariage entre toi et Henri Desruisseaux.

Yolande pâlit un peu, mais ne répliqua rien.

Trois jours plus tard, elle se dirigeait vers la ville.

Madame Desruisseaux était prévenue qu'Yolande irait chez sa tante Sylvie, et de là communiquerait avec elle par téléphone. Yolande ne se sentait plus aussi rassurée. Les paroles de son père : "Souviens-toi que je m'oppose formellement à ce qu'il soit question de mariage entre toi et Henri Desruisseaux", tintaient encore à ses oreilles. En somme, pour quelle autre raison serait-elle venue ? Pouvait-elle le revoir, lui causer, le regarder comme un indifférent ? Elle ne se sentait pas assez forte pour cela.

Sa tante Sylvie, mise au courant des faits, lui dit avec bonté :

— Ma petite fille je t'admire dans ta fidélité. On dit si souvent que les femmes ne savent pas être constantes ; pour une fois tu fais mentir le proverbe :

*"Souvent femme varie,
"Bien fol est qui s'y fie."*

Yolande vient d'être introduite dans le salon japonais. Il y fait tiède malgré le froid du dehors ; pourtant elle se sent frissonner à la pensée, que d'une minute à l'autre Henri sera là.

Bientôt elle entend le bruit d'un fauteuil roulant qui s'avance, poussé avec précaution. Madame Desruisseaux dit :

— Henri, il y a quelqu'un au salon. Quelqu'un que tu seras heureux de voir, j'en suis sûre.

— Yolande, elle, n'en est pas aussi certaine, et se demande avec effroi si elle saura être ferme quand, dans deux minutes, deux secondes, il lui faudra supporter la vue d'Henri certainement changé, d'Henri qui peut-être sera fâché de sa venue.

Elle met une main sur son cœur, dont des soubresauts désordonnés marque l'intensité de son inquiétude.

S'efforçant d'être maîtresse d'elle-même, elle s'avance, en tendant la main sans laisser voir la souffrance éveillée en elle par la couverture qui enveloppe les genoux du malheureux infirme.

— Bonjour, Henri, dit-elle, en faisant effort pour raffermir sa voix.

— Bonjour, Yolande, répondit Henri d'une voix rauque, et le visage aussi pâle que la mort. Il ne fit qu'effleurer les doigts glacés de la jeune fille.

La conversation resta morne. Henri ne s'y mêlait que le moins possible, pourtant il n'était jamais distrait, quand sa mère, s'adressant directement à lui, le forçait à s'unir à elles.

Si elle ne le regardait pas, elle savait pourtant que ses yeux étaient fixés sur elle. Comme elle avait constaté sa pâleur, les cernes sous ses yeux causés par les nuits d'insomnie, la transparence de la peau. Il remarquait chez Yolande, autrefois si débordante de santé, un affaissement précoce. Ses épaules se pliaient comme si un fardeau trop lourd les eût écrasées. Les coins de sa bouche autrefois relevés par un sourire facile et presque constant, s'abaissaient pour avoir goûté à une liqueur amère.

Sous un prétexte quelconque, Madame Desruisseaux les laissa seuls.

Yolande tirait machinalement le gland qui terminait la cravate de sa robe bleue, et n'osait relever les yeux. Henri de son côté battait nerveusement la mesure sur le bras de son fauteuil.

Se sentant parfaitement ridicule, il essaya de nouer une conversation banale.

— Yolande, dit-il, faisait-il bien froid quand vous êtes venue de l'Ile ?

— Aussi froid, répondit Yolande, que le jour des Rois où vous aviez fait le voyage avec nous. C'était ma dernière année de pensionnat, vous souvenez-vous ?

— Si je me souviens, dit Henri. Pensez-vous que j'aie pu oublier quoique ce soit du passé.

— M'en voulez-vous d'être venue, hasarda Yolande.

— Oh ! que dites-vous ? Je n'aurais jamais osé vous demander de venir, mais je l'ai désiré vous ne savez combien. Si vous saviez comme il m'est pénible d'être infirme, mais mon tourment prendra fin bientôt, je l'espère. Tous les jours, je me sens un peu plus faible.

— Mais il faut réagir, s'écria Yolande avec véhémence, à votre âge on ne peut pas mourir.

— Pourquoi tiendrais-je à la vie maintenant ? Pour ma mère, je ne lui suis qu'une charge, et pour vous...

Yolande pâlit, mais n'articula pas une parole. Dans ses oreilles vibraient encore les dernières paroles de son père : "Souviens-toi que je m'oppose formellement à ce qu'il soit de nouveau question de mariage entre toi et Henri Desruisseaux".

Henri la regarda avec tristesse, et ajouta plus bas :

— Oh, je sais bien que vous seriez assez généreuse pour accepter d'être ma femme, malgré mon infirmité, malgré l'indigence relative que je pourrais vous offrir au lieu du brillant avenir que

j'étais en droit d'espérer, mais jamais je ne pourrais accepter. Je n'aurais même jamais voulu vous donner ce spectacle, trop pénible pour vous. Vous en garderez pendant plusieurs jours, j'en suis certain, une grande tristesse.

Yolande s'efforçant de sourire dit :

— Ma tristesse est tous les jours la même ; elle fait maintenant partie de mon être le plus intime.

— Non, je vous en prie, Yolande, ne brisez pas votre vie ; je mourrai en pensant à vous, en vous bénissant de cette suprême consolation que vous êtes venue m'apporter. Toutes ces souffrances que j'ai endurées depuis de long mois je les ai offertes à Dieu pour votre bonheur, elles ne seront pas inutiles. Un jour, quelqu'un vous aimera, et vous serez heureuse comme vous méritez de l'être.

Madame Desruisseaux, trouvant qu'elle s'était absentée trop longtemps, vint les rejoindre. Elle les trouva l'air aussi triste qu'au moment où elle les avait laissés.

Yolande avait hâte de quitter ce salon dans lequel elle avait pourtant passé de bien doux moments.

Elle prétexta d'autres visites à faire, et sortit de là plus angoissée qu'elle n'y était entrée. Madame Desruisseaux s'était montrée bien maternelle, mais Henri, comme ses parents, n'avait pas l'intention de changer d'idée, et elle se promettait bien de ne pas revenir.

Sa tante Sylvie n'eut pas besoin de lui demander l'impression que lui avait laissée cette rencontre.

Elle s'assit en face de la cheminée dans le petit salon ancien, et laissant sa tête tomber entre ses deux mains, dit en soupirant :

— Que la vie est triste.

Sa tante ne put s'empêcher de dire : "Yolande, ma petite, elle peut te paraître dure aujourd'hui, mais tu es trop jeune pour commencer à en médire; elle te réserve encore des jours heureux pourvu que tu saches être courageuse. Comment as-tu trouvé Henri ?

— Il ne vivra pas, soupira Yolande; c'est pourquoi il est bien inutile de supplier mes parents de permettre notre mariage. Il ne veut plus vivre.

Habilement sa tante Sylvie donna un autre cours à la conversation, et le soir, pour la distraire, Mlle Dubreuil l'emmena au théâtre. Ce fut inutile. Au lieu de s'intéresser aux héros de l'écran, Yolande écoutait la chanson très triste que lui chantait son cœur.

Le lendemain, madame Desruisseaux appela au téléphone et insista pour qu'Yolande se rendit chez elle dans l'après-midi. Hier, dit-elle, Henri n'était pas fait à l'idée de vous revoir. J'avais imaginé à tort qu'une surprise de ce genre lui serait agréable; je me suis trompée. Venez aujourd'hui, chère petite, il sera heureux de causer avec vous.

Yolande se laissa gagner, mais n'attendait rien de bon de cette nouvelle rencontre.

Quand elle arriva, Henri était déjà au salon. Il la considéra un moment avec admiration dans sa toilette bleue. Sous la caresse de ce chaud regard, Yolande se sentit tremblante. Pour échapper à ce charme qui lui faisait peur, elle se retourna pour enlever son chapeau, et se diriger vers le corridor. Quand elle revint, le charme était rompu. Henri était redevenu très maître de lui, et se mit à causer de choses et d'autres. A certains moments même, quand elle s'entretenait avec Madame Desruisseaux, il suivait du regard par la fenêtre les passants de la rue.

Un moment plus tard, Madame Desruisseaux parla de servir le thé; un tête-à-tête allait de nouveau leur être imposé.

— Dites-moi, Yolande, êtes-vous revenue de vous-même, quand je vous ai demandé de ne pas insister? Vous n'ignorez pas que je ne puis vous oublier, mais puisqu'il y a entre nous un obstacle insurmontable, ne vaut-il pas mieux de part et d'autre, s'efforcer de se résigner? Au fait, peut-être avez-vous une nouvelle à m'annoncer. J'aurais pu l'apprendre autrement.

— Mais... fit Yolande se levant toute pâle, et se rapprochant du fauteuil.

— Comment avez-vous pu imaginer chose pareille. Je ne suis venue ici qu'à l'appel de votre mère. Moi, qui n'avais pas voulu reprendre cette parole que je vous avais donnée librement, vous m'avez repoussée, je me suis retirée, mais je ne

vous ai jamais donné raison de croire que prochainement, vous pourriez voir l'annonce de mon mariage dans les colonnes des journaux. Cette fidélité avec laquelle je vous ai gardé ma foi, vous en faites fi. Pensez-vous que je sois venue avec l'intention de vous reprocher votre conduite? Yolande Dubreuil ne mendiera jamais l'amour.

Quand Madame Desruisseaux revint, elle était toujours là, face à Henri très pâle, et qui se mordait les lèvres, le visage bouleversé.

— Maman, dit Henri, qui le premier redevint maître de lui-même, vous le saviez bien que je n'étais pas en état de me retrouver en face de Mlle Dubreuil. J'ai été vif et injuste envers elle, je le regrette de tout mon cœur; puis, comme elle n'est pas de celles à qui on lance impunément une injure, elle s'est défendue. Je ne fais que l'admirer davantage, mais tout cela ne change rien à la situation. Je suis un infirme? Quelqu'un qu'on ne peut aimer que par pitié, et de cela je ne veux pas, vous entendez bien, je ne veux pas...

— Henri, dit cette fois Yolande, d'une voix très douce, vous êtes injuste pour vous aussi bien que pour moi. Le mal vous aigrit, je vous pardonne. Mais ce que vous venez de dire, vous n'aviez pas le droit de l'énoncer, même pas de le penser. Qui parle de pitié? Vous auriez été en droit de le supposer, en admettant que je vous eusse donné des marques d'affections que depuis... que depuis.., Yolande hésitait à prononcer le mot terrible, la triste réalité qu'Henri ne pouvait se résigner à accepter que depuis que vous êtes... que vous êtes...

— Dites le donc ! lança Henri l'interrompant. Depuis que je suis infirme.

Yolande rougit, mais ne releva pas l'intention mordante d'Henri.

— Enfin, puisque nous avons bien avant échangé nos promesses, je ne crois pas, je ne puis comprendre que vous vous entêtiez dans votre résolution. Encore une fois, je vous le répète, je ne suis pas venue mendier.

Elle était toute pâle et tremblante.

— Adieu, dit-elle, en se dirigeant vers le corridor.

— Yolande, dit Henri, en faisant un mouvement comme pour se lever, c'est mon tour de vous dire que vous êtes injuste. Que feriez-vous avec un mari impotent, vous, habituée à une vie large et facile ? Au moins, sachez-moi gré du sacrifice que je m'impose pour votre bonheur.

— Faisons la paix, dit-elle, en avançant sa main tremblante. Cessons de discuter sur ce sujet, nous ne ferions que nous faire réciproquement souffrir. Vous croyez fermement que mon bonheur réside dans le sacrifice de nos projets antérieurs, je suis certaine de mon côté, que je ne saurai jamais être heureuse dans une autre situation. De part et d'autre, oublions, je vous prie, les mots vifs que nous venons d'échanger. Je me retire pour vous laisser la paix.

Et se tournant vers Madame Desruisseaux, elle ajouta des sanglots dans la voix :

— Vous aviez osé espérer que je pourrais vous être de quelque utilité pour consoler votre fils. L'expérience vous prouve, qu'étant donné nos relations passées, nous ne saurions que nous faire mal mutuellement. Pardonnez-moi, Madame, puisque je n'étais pas plus sûre de mon coeur, il eût mieux valu que je restasse chez moi.

Elle allait sortir sans se retourner.

— Yolande, dit Henri d'un ton suppliant, venez là, tout près, agenouillez-vous qu'une dernière fois je baise ce front, que jamais plus je ne reverrai, car je ne me fais pas illusion : bientôt, j'aurai fini de souffrir et j'en serai bien heureux.

Yolande n'hésita qu'une courte minute.

Quand Henri la vit là, à genoux devant lui, la tête légèrement renversée.

— Vous me faites souffrir, dit-il. Les rôles sont renversés, ce serait à moi de m'incliner devant vous. Comprenez-vous bien, Yolande ajouta-il, en posant un baiser sur son front, tout ce qu'il y a de triste à être infirme ?

— Oui, dit-elle, et inclinant un peu la tête, elle sentit glisser sur sa nuque deux larmes brûlantes.

Elle se releva, tendit la main à Madame Desruisseaux, et sortit comme une automate. Ces deux larmes la brûlaient toujours, bien qu'elles fussent depuis longtemps séchées.

En entrant chez sa tante Sylvie, elle demanda la permission de se retirer sans retard dans sa chambre, n'ajoutant que ces quelques mots :

— Tout est bien fini!

Le lendemain elle retournait vers ses parents, le coeur plus lourd.

On ne l'interrogea pas. Son air en disait assez long sur le résultat de son voyage. Elle lut une plus grande compassion dans le regard de sa mère, et, de son côté, son père s'efforça de trouver une distraction capable de la sortir d'elle même. Tout fut inutile, elle ne prenait goût à rien.

Elle s'attardait plus longtemps à l'église, et ses parents s'en inquiétaient. N'allait-elle pas maintenant avoir l'idée d'entrer en religion? Ils seraient bien seuls.

Au bout de quelques semaines, ils se tranquilliserent, car elle ne parlait de rien et continuait sa vie régulière, visitant les malades, tenant compagnie à ses parents, s'ingéniant à leur cacher sa peine, et de fait, elle paraissait moins triste que les mois précédents. Était-ce qu'elle était maintenant résignée? Non, ils n'auraient pu le croire. s'il leur eut été donné de voir couler ses larmes quand, agenouillée devant la statue de la Vierge, dans l'humble église, elle laissait déborder le trop plein de son coeur.

Yolande n'était pas en paix. Elle regrettait toujours les paroles dures qu'elle avait adressées à Henri. Comment avait-elle pu s'oublier de la sorte? et à l'égard d'un infirme, à l'égard d'Henri qu'elle aimait si bien. Il ne pouvait être question de lui écrire. Ce regret devait maintenant s'ajouter à sa peine, et les jours passaient.

Mars revint. C'était l'année 1918. A l'occasion du premier de l'An, Yolande avait reçu de Mme Desruisseaux une longue lettre bien affectueuse; puis, le silence était de nouveau tombé entre elles. Mais aujourd'hui il est arrivé un courrier d'Europe; les lettres de Jean, adressées depuis deux mois, arrivent plusieurs en même temps. Tout d'abord, chacun pense à un malheur. Il y avait des lettres pour M. et Mme Dubreuil, deux pour Yolande. C'était à qui n'ouvrirait pas sa missive en premier. Laquelle pouvait contenir l'annonce d'une catastrophe? Mais toutes étaient de l'écriture de Jean, et Yolande confiante se mit en devoir de lire ce que contenaient les siennes.

C'était toujours la guerre, mais Jean était sauf. Par quel hasard, toutes ces lettres avaient-elles été retardées ainsi? Rien ne pouvait le leur laisser deviner dans ces épîtres si semblables à celles qu'ils recevaient depuis le départ de Jean. Il n'était pas plus triste, pourtant il y avait longtemps qu'il était parti; puis, au cours d'une lettre, ne disait-il pas, la guerre devrait bientôt finir. Était-ce une espérance? Était-ce simplement un désir longtemps caressé, et qui finissait, à son insu, par s'énoncer? L'un ou l'autre, ce passage servit à remonter les courages pour quelque temps encore.

C'était un beau soir d'août qui brillait dans toutes les feuilles étalées au soleil, sur le fleuve qu'il illuminait, sur les plantes et sur les choses qui se sentaient joyeuses sous sa caresse ardente.

Yolande se promenait entre les plates-bandes du jardin cassant une fleur ici, rattachant à son appui un plant qu'un vent échevelé avait rendu libre, et seule, au milieu de cette fête de la nature semblait détonner. Sa légèreté d'oiseau avait fait place à une douce gravité, ses yeux avaient perdu leur éclat, ils se posaient calmes et limpides presque indifférents sur les objets qui l'entouraient, comme le regard d'une personne qui a trop vécu, elle avait à peine vingt et un ans. Comme elle se dirigeait à pas lents vers la grande maison de pierre grise, d'où la joie s'était à jamais détournée, absorbée dans ses pensées, elle ne vit pas sa mère qui s'avancait à sa rencontre.

— Une lettre pour toi, dit-elle, en tendant à sa fille une enveloppe blanche bordée de noir.

Yolande sursauta, et saisit la lettre. Y ayant jeté les yeux, elle la remit à sa mère. Madame Desruisseaux annonçait la nouvelle de la mort de son fils, arrivée subitement la veille au soir. Subitement, bien oui, il était faible depuis des mois, mais le médecin ne craignait pas un tel dénouement. Mme Desruisseaux était sortie vers sept heures; elle était allée visiter une malade de ses amies et n'était restée qu'une demi-heure. A son retour, s'avancant vers la chaise de son fils, elle lui adressa la parole et ne recevant pas de réponse, elle le crut endormi. Mais, oh terreur! le voyant si pâle, elle posa sa main sur son front; il était glacé. Vite, elle appela le médecin, mais quand celui-ci arriva il ne put que constater la

mort. C'était tout, elle ne priait pas Yolande de venir sachant bien qu'elle accourrait en apprenant cette triste nouvelle.

Le lendemain, Yolande partait pour la ville. Elle trouva Mme Desruisseaux courageuse comme toujours devant les épreuves de la vie. Depuis ces quelques mois, ses cheveux étaient devenus absolument blancs, et les tempes se dégarnissaient. En apercevant Yolande, elle l'attira à elle, et l'embrassant d'une façon toute maternelle, elle ne savait que répéter :

— Pauvre enfant ! Pauvre enfant !

Enfin la prenant par la main, elle la conduisit dans le salon japonais où Henri était exposé. Ses lèvres avaient perdu leur pli d'amertume. La mort avait tout apaisé, et il semblait dormir. Yolande ne pouvait pas se défendre de le considérer, mais Mme Dubreuil l'entraîna et malgré elle la força de se reposer.

Mme Desruisseaux avait un peu de famille. Un cousin et sa femme arrivèrent, puis un neveu ; mais le dernier soir, elle voulut rester seule avec Yolande pour passer la nuit. Dans un coin du salon morne et silencieux, deux religieuses égre-naient pieusement leur rosaire. Plus près du mort, Mme Desruisseaux et Yolande, tantôt à genoux, tantôt assises, achevaient la veillée funèbre. La jeune fille voulut se lever pour redresser la mèche d'une bougie, arrivée à quelques pieds de la table qui supportait la décoration, elle perdit connaissance. Ce bruit d'un corps inerte tombant

sur le parquet dans ce silence imposant, parut encore plus terrible, et, au premier moment Mme Desruisseaux resta pétrifiée sur sa chaise. Les religieuses accoururent les premières à son secours. On transporta la jeune fille dans sa chambre, pour la faire revenir à la vie. Quand elle ouvrit les yeux, en voyant les robes grises et les voiles noirs, elle les referma aussitôt et, entre ses lèvres sortit comme un souffle le mot :

— Maman !

Mme Desruisseaux saisit la main moite, et dit en se penchant sur le lit :

— Oui, mon enfant.

Yolande repose. Les religieuses sont retournées prier. Mme Desruisseaux reste là, et surveille ce sommeil. Elle songe la pauvre veuve dont le seul enfant vient de lui être enlevé si jeune, si au moins il me restait une fille à aimer, à chérir, et ses yeux pleins de larmes, se posent sur la jeune fille. Yolande en s'éveillant voit ces larmes, et tendant ses bras dans la direction de la mère d'Henri, elle dit :

— Si vous saviez comme je partage votre peine ; il me semble qu'elle vous serait moins lourde.

— Si, au moins, je pouvais vous garder.

— Ne pensez pas à l'avenir. Qui sait ? Peut-être pourrions-nous facilement nous réunir après la guerre, je m'efforcerai d'être pour vous une fille dévouée comme je désire l'être pour ma mère.

Après le service funèbre, Yolande envoya à ses parents un télégramme :

“ Serai de retour dans cinq ou six jours.”

Il lui semblait monstrueux de laisser Mme Desruisseaux seule, et celle-ci voulait la retenir, inquiète pour sa santé.

Quand la dernière limite de temps fut écoulée, Yolande voulut partir malgré les invitations pressantes de son hôtesse. Que faisaient ses parents si longtemps seuls ?

Les adieux furent bien tristes, et la pauvre enfant se disait, tout en revenant dans le bateau : “ sur terre il faut donc toujours souffrir, et faire souffrir même involontairement.”

Les nouvelles de Jean arrivaient toujours aussi régulières et laconiques. Il ne parlait plus jamais de Lucienne. Yolande, de son côté, évitait de lui en parler. Elle n'était pas encore allée à Charlesbourg-Ouest, cette année, mais elle avait l'intention de s'y rendre aussitôt que les circonstances lui rendraient la chose possible. De son côté Lucienne dans ses lettres ne faisait jamais allusion à Jean.

Dans le cours du mois de septembre, sa tante Sylvie étant venue se promener à l'Ile, Yolande décida qu'elle profiterait de cette occasion pour rendre visite à son amie, Lucienne Nancy.

Elle la trouva peu expansive, et évitant, intentionnellement, pensa-t-elle, de prononcer le nom de Jean. Bien décidée à en avoir le cœur net,

Yolande prolongea sa visite. Arrivée le lundi soir, le dimanche la trouva encore chez son amie. Depuis la guerre elle n'avait jamais fait un aussi long séjour nulle part.

Le soir arrivé, Lucienne était de plus en plus nerveuse, et ce dont Yolande avait eu tout de suite l'intuition en arrivant, lui fut montré très nettement. M. Bantel arriva à l'heure de la veillée, et la passa entièrement en compagnie de Lucienne, qui, gênée au premier moment, par la présence d'Yolande, en était venue bien vite à s'amuser ouvertement en la compagnie de son nouvel ami.

Bien qu'elle eût pressenti cette duplicité, Yolande en fut bouleversée. Prétextant une fatigue feinte ou réelle, elle se retira de bonne heure.

Derrière la porte close, elle n'entendait pas les propos qui s'échangeaient à l'étage inférieur, mais elle les devinait facilement. Elle se prenait à plaindre son frère, qui certes, était plus maltraité qu'elle par le sort. Henri lui avait rendu sa parole, mais pas pour la donner à une autre, tandis que Lucienne....

Le lendemain matin, elle était bien décidée de partir sans adresser la parole à son amie sur ce sujet. Lucienne la prévint. "Puisque tu pars, j'irai te reconduire jusqu'à Québec, chérie", fit-elle. A pied, elles se dirigèrent vers la station. Elles n'avaient pas fait trois pas, que Lucienne commença :

— Tu voulais le savoir. Eh bien, tu le sais, tu pourras te charger de renseigner Jean.

— Non, fit Yolande. Je t'ai déjà dit, que ce qui regarde mon frère, doit être réglé avec lui, et non avec moi. Mais cette fois, je ne dois pas te cacher que ta conduite m'étonne. L'aimes-tu, oui ou non, Jean ? Si oui, pourquoi le tromper ainsi ? si non, pourquoi ne pas le lui dire ? Il te rendra ta parole. Il comprendra qu'influencée par l'émotion du départ tu aies pu te faire illusion sur la valeur réelle de tes sentiments à son égard.

— Mais je l'aime toujours, Jean. Que veux-tu ! moi, je ne suis pas parfaite comme toi, et si ton frère venait à être tué, je ne serais pas désespérée, le bonheur serait à ma portée.

— Au fait, je constate que nous sommes très différentes. Mon avis est que tu n'aimes ni l'un ni l'autre. Pour toi le mariage n'est qu'une question d'affaires. Devenir Madame Dubreuil, si Jean est en mesure de t'assurer une vie facile, c'est-à-dire si la guerre l'a suffisamment épargné, ne te déplairait pas. Mais qu'il disparaisse, rien ne sera changé pour toi. Tu seras Mme Bantel avec autant de satisfaction. Non, réellement, je ne te comprends pas du tout, et ce n'est pas à ce point de vue que j'envisage le mariage. M'unir à Henri, pour supporter les peines et doubler les joies de la vie, me semblait un sort digne de mes désirs. Il est mort, je ne suis pas prête à me jeter dans les bras d'un autre. Mieux que cela, je te le dis, car peut-être ne nous reverrons-nous plus, je suis bien décidée à rester célibataire le reste de mes jours ; et, pour donner le change à mon be-

soin de dévouement, je m'occuperai davantage des pauvres.

— Je t'admire dit Lucienne, mais ne me sens pas le courage de te suivre. Puis, quand même je le voudrais, mes parents s'y opposeraient, car rien ne leur serait plus sensible que de me voir rester vieille fille.

Elle mit dans cette dernière phrase tout ce qu'elle pouvait exprimer de dédain.

Yolande ne releva pas l'intention blessante, et comprit aussitôt que Lucienne n'était pas seule coupable. Et elle bénissait le ciel de lui avoir donné un père et une mère qui comprissent mieux son cœur. Ce qu'elle aurait souffert, si on avait voulu la pousser à un autre mariage !

Les lettres de Jean ne parlaient plus de Lucienne et cela depuis de longs mois, depuis le jour où Yolande avait dit à son frère de questionner sa fiancée. Jean savait donc la défection de Lucienne, et gardait pour lui seul cette blessure, et elle devait être cuisante, car il était de ceux qui ne font rien à demi ; il devait souffrir dans son cœur et aussi dans son orgueil d'homme de se sentir ainsi supplanté. Quand il reviendrait, comme la vie serait changée ; toute cette joie qu'ils s'étaient promise serait transformée en peine. Henri mort, Henri qu'il considérait comme un frère. Yolande destinée à vieillir seule dans ce lieu perdu, et probablement sans l'espérance de petits neveux à chérir. Oserait-il de nouveau offrir son cœur à une femme pour qu'elle le pié-

tine comme venait de le faire Lucienne, sans le moindre remords.

Septembre et octobre s'écoulèrent sans qu'Yolande reçut aucune nouvelle de son filleul de guerre ; elle en déduisit aussitôt que la mort l'avait cueilli.

FIN DE LA GUERRE

Le 11 novembre 1918, l'armistice était signé. C'était cette fois la fin de la guerre. Les troupes canadiennes ne furent pas tout de suite rapatriées, elles occupaient le territoire conquis. Jean Dubreuil, que la mort n'avait pas voulu prendre, ne revint au milieu de sa famille qu'au commencement du printemps suivant. Il ne s'embarqua pas avec le gros des troupes qui firent le voyage entier en bateau et débarquèrent à Québec. Il fit le trajet par New-York, et passa quelques jours dans la grande ville américaine avant de revenir chez lui.

Yolande, prévenue, n'avait pas voulu venir à sa rencontre, mais l'avait attendu en compagnie de ses parents que les derniers jours, les dernières heures de séparation, comptés avec soin, rendaient fébriles. Madame Dubreuil plus mince, ses cheveux gris devenus blancs, non tant par le nombre des années que par les heures d'inquiétude qu'elle avait vécues, allait et venait par la maison. Vingt fois, elle s'était rendue à la chambre de Jean où elle constatait l'oubli d'un détail important.

— Yolande, n'as-tu pas oublié de mettre des géraniums rouges dans le vase de cristal, sur la table de travail de ton frère?

— Non, maman. Tu sais bien qu'ils y sont. Nous venons de détailler ensemble la chambre de Jean, et rien n'y manque. Il la retrouvera telle qu'il l'a laissée, telle qu'il l'aimait autrefois.

Elle pensa à part elle : ses goûts seront peut-être fort différents, lui-même doit être autre qu'il n'était lorsqu'il nous quitta, il y aura tantôt quatre ans.

M. Dubreuil, tout entier au bonheur de retrouver son fils, se sentait rajeuni. Ce n'était pas encore l'heure de l'arrivée du bateau, et pourtant, plusieurs fois déjà depuis le dîner, il était sorti sous la véranda, et avait fixé l'horizon dans la direction de Québec. Quand nous voulons fortement quelque chose, nous voudrions voir l'immuable changer de lui-même pour nous satisfaire.

Yolande se rendit seule au débarcadère. Il lui en coûtait de laisser ses parents à la maison et de jouir la première de la vue et de la compagnie de son frère, mais l'émotion pouvait être trop forte pour Madame Dubreuil, et le médecin avait ordonné que la première entrevue eut lieu à la maison.

Quelle ne fut pas la surprise de la jeune fille, quand un homme à l'aspect grave et lassé, s'avança vers elle, et lui tendit la main. Instinctivement, elle cherchait des yeux le jeune lieutenant pimpant qui s'était enrôlé quelques années auparavant. Elle se jeta dans ses bras, sans souci des spectateurs, en somme peu nombreux, et tous des connaissances. Elle toucha sa moustache en disant : " Elle n'existait pas quand tu es parti."

Elle voulut rire, mais un sanglot souleva sa poitrine, c'était trop de joie et trop de souffrance à la fois. Ce retour, il aurait pu, elle l'avait toujours désiré double. Henri n'était pas là.

Jean devina sa pensée. "Je comprends, petite soeur, dit-il, ton bonheur ne peut être complet. La guerre, qui m'a épargné, t'a pris ton fiancé. Elle a aussi pris la mienne, ma fiancée, et pas de la même manière, moins brusque et moins complète, mais beaucoup plus amère." Yolande pressa plus fortement la main qui était restée prisonnière dans la sienne : "N'oublions pas nos parents, dit-elle. Ils sont si désireux de te voir."

La voiture les conduisit rapidement à l'extrémité du village. Jean sauta avant même que la voiture fut arrêtée. Il alla s'abattre sur la poitrine de son père qui lui tendait les bras. Leur effusion fut courte. Ils eurent pitié de cette pauvre mère dont le cœur défailait à la pensée de caresser cette tête si chère, de sentir ses lèvres sur ses joues maintenant ridées.

Ce fut pendue à son bras que Mme Dubreuil se dirigea vers l'intérieur de cette demeure qui leur avait semblé si vide depuis son absence, et qu'il emplirait de nouveau toute, ce soir, par sa voix chaude et ferme, par son pas décidé. Les jours de solitude et de souffrance ne comptaient plus, fondus à jamais en cette minute sublime de la réunion.

On dîna peu. Les petits plats qu'on s'était donné tant de peine à préparer pour fêter le re-

tour de Jean, se succédaient sur la table et s'en retournaient légèrement touchés. Les lèvres ne pouvaient prononcer assez rapidement toutes les questions qui se présentaient à l'esprit. Jean ne pouvait arriver à satisfaire toutes les curiosités. Seule, Yolande était silencieuse. Elle se promettait de se reprendre plus tard. Quand ses parents se seraient retirés, elle aurait Jean pour elle seule, quelques heures au moins. D'abord, elle n'avait pas sommeil et Jean devait bien se sentir éveillé aussi, de se retrouver au milieu de tout ce décor qui avait entouré son enfance. Il s'amusait à examiner les chambres, et à mentionner les quelques changements qui avaient été apportés soit à l'ameublement, soit à la décoration. Vers onze heures, Yolande et Jean se trouvèrent seuls dans la grande salle à manger. Yolande se rapprochant de son frère lui dit :

— Il ne fait pas froid, nous n'avons pas sommeil, allons aux roches "Massabielle", ce sera notre premier pèlerinage.

— C'est bien, acquiesça le frère, mais couvre-toi plus chaudement.

Pendue à son bras, elle dit : " Te rappelles-tu quand je n'étais qu'une enfant et que tu m'y conduisais.

— Oui, dit-il, et tu veux aussi me dire que tu n'es plus une enfant mais une jeune fille.

— Peut-être une vieille fille, frérot.

— Ne dis pas de sottise, Yolande dit-il, en se penchant vers elle.

Pour lui cacher l'émotion qui la gagnait, elle appuya sa tête à son bras.

L'air était un peu frais. La mer était haute. Les vagues noires, frangées de blanc, venaient mourir sur le rivage, s'avançaient à leurs pieds ; le clapotis était monotone et tranquille. Yolande dit : " La reconnais-tu, notre grande amie, notre première confidente ? "

— Oui, dit-il, mais si je devais comme aux jours de mon enfance lui raconter tout ce qui m'est arrivé de joyeux et de pénible depuis mon départ, je n'en finirais pas. Je me contenterai seulement de lui dire que je suis heureux de la revoir.

— As-tu continué, toi, petite soeur, de venir lui raconter ta vie, et de venir lui demander conseil ?

Yolande lui répondit :

— Je crois bien que c'est ici que j'ai pris mes plus graves décisions.

— Oui, je me rappelle que c'est ici même qu'Henri te fit sa déclaration. Est-ce à cet endroit que tu appris la nouvelle de sa blessure ?

— Non, mais elle ne demandait aucune décision autre, cette nouvelle. Qu'aurais-tu pensé de Lucienne, si elle avait refusé de t'épouser à ton retour, parce que tu aurais été infirme ?

— Je n'en aurais pas pensé plus de mal que maintenant, puisqu'elle n'a pas su m'être fidèle.

— L'as-tu prévenue de ton arrivée ?

— Oui, dit-il.

— Est-elle venue te rencontrer à Québec ?

— Non, mais je ne suis pas non plus allé chez elle. Je ne lui devais rien et d'ailleurs, je ne pouvais retarder d'une minute le moment de revoir mes parents.

— Je suis bien contente de te sentir là tout près de moi. Mais, je n'aurais pas été jalouse si tu étais allé voir Lucienne.

— Veux-tu, dit-il, n'en parlons plus ; dans quelques jours je saurai exactement à quoi m'en tenir. Mais je crois bien que tout est à jamais fini entre nous. Parlons de toi.

— De moi ? dit Yolande.

Le silence était complet. Un mince croissant de lune éclairait seul cette nuit de fin de printemps. La vague de la marée baissante s'éloignait graduellement. Yolande avait les yeux fixés sur un charbonnier qui, de l'autre côté du chenal, se dirigeait vers Québec. Il était si éloigné qu'ils n'entendaient même pas le bruit de l'hélice.

Jean prit sa main qui pendait, et la caressant dit :

— C'est donc si difficile à dire ce qui te concerne, chérie.

— Oui et non. Je n'ai rien à dire. Tout ce qui m'est arrivé, tu le sais.

— Oui, mais pour l'avenir, Yolande, ne fais-tu pas de projet ?

— Non, je resterai avec mes parents aussi longtemps que le bon Dieu voudra bien me les

conserver ; et puis, après, je pourrai peut-être aider ta femme à élever vos enfants.

— Ce n'est pas un avenir pour une jeune fille comme toi, et qui sait si jamais tu auras des neveux ou des nièces à gâter.

Ils revinrent en silence à la maison, et se glissèrent sans bruit jusqu'à l'étage supérieur. A la porte de la chambre d'Yolande, Jean lui souhaita une bonne nuit, et disparut dans l'obscurité du corridor.

Pendant une semaine, Jean ne parla pas de laisser ses parents. Il se pliait à leurs moindres caprices.

La semaine suivante, il annonça son désir d'aller à Charlesbourg-Ouest. Il avait reçu une lettre de Lucienne. De ce qu'elle contenait, il n'avait fait part à personne, pas même à Yolande.

Quand il revint, après une absence de trois jours, elle s'attendait à apprendre du nouveau. Il avait l'air plus préoccupé, mais nullement disposé aux confidences. Yolande sut attendre que son frère fut disposé à la mettre au courant. Un soir de mai, en revenant du mois de Marie, Jean dit à sa sœur : " Allons faire une marche."

— Avec plaisir, répondit-elle.

Tant qu'ils furent au commencement du village, ils restèrent silencieux, mais arrivés au quai les maisons s'espacent et Jean se rapprochant d'Yolande commença :

— J'ai vu Lucienne l'autre jour à mon voyage.

— Et puis, le résultat ? questionna la jeune fille.

— Tout est fini. Peut-être ai-je été dur, elle me l'a reproché, mais de toute façon, c'est mieux ainsi. Je n'aurais plus été capable d'avoir confiance en Lucienne. Et dans ces conditions que serait l'avenir ?

— Quelles raisons t'a-t-elle données ?

— D'abord que je n'avais pas le droit de lui reprocher comme une infidélité ses relations avec M. Bantel.

— Ah ! tu savais.

— De plus, elle m'a demandé : "Seriez-vous prêt à vous marier sous peu ?" Je lui ai expliqué, elle n'a pas semblé comprendre, que je devais d'abord me fixer dans une localité et commencer à exercer ma profession; que je ne pouvais pas fonder un foyer sur un sable mouvant. Enfin, comme nous ne pouvions pas nous entendre, et je dois avouer que j'y ai mis bien peu de bonne volonté, j'ai fini par lui dire de ne plus penser à moi, que je laissais toute liberté à M. Bantel. Là dessus, j'ai été gratifié d'une scène de larmes, des larmes de crocodile.

— Oh ! Jean ! interrompit Yolande.

— Mais oui, petite sœur, des larmes de crocodile, j'aurais réitéré ma demande en mariage qu'elle eut été accueillie de la même manière. Maintenant n'en parlons plus. Mais quand je pense que je l'ai aimée comme je l'ai aimée, avec toute la ferveur dont j'étais capable ! Mais, entends bien, cette femme s'est ri de moi, je n'en donnerai pas l'occasion à une autre de sitôt.

Yolande ne voulut pas relever cette dernière phrase. Elle se disait que le temps et les circonstances se chargeraient de le faire changer d'idée.

Ils étaient rendus non loin de la maison des Loran. Yolande proposa : " si nous allions rendre visite à Louis et à Jeanne Loran ? "

— Merci bien, dit Jean, je préfère retourner à la maison.

Yolande n'insista pas.

Pendant le mois suivant Jean s'absenta plusieurs fois. Il faisait des démarches pour dénicher un endroit où aller se fixer.

A la fin de juin, un soir très chaud, toute la famille était assise sous la véranda ; pas un souffle ne venait agiter les feuilles des arbres. Le parfum des fleurs montait droit dans l'air calme et venait caresser l'odorat des veilleurs. Tous engourdis par l'atmosphère surchauffée que le soir ne parvenait pas à rafraîchir, ils restaient silencieux.

Un canot passa, glissant dans le sens du courant. On entendait distinctement le bruit des rames fendant l'eau lisse et verte.

Quand le silence nocturne fut tout à fait rétabli, Jean éleva la voix. Tous les yeux se tournèrent vers lui : depuis longtemps, on s'attendait à l'entendre parler de ses projets ; toutes les oreilles étaient attentives.

— Je me fixerai à Matane, dit-il, ce n'est pas tout à fait ce que nous avons rêvé autrefois. Je suis peiné de vous laisser, comme vous le serez

de me voir m'éloigner, mais c'est encore la solution qui m'a paru la plus avantageuse. Vous n'ignorez pas que Lucienne Nancy a trahi sa parole. Après ce qui s'est passé entre nous, je ne pourrais jamais me décider à l'épouser. Je partirai donc seul et attendrai pour me faire un foyer que l'amour veuille bien renaître dans mon cœur ; pour le moment il est mort.

— Est-ce pour bientôt ce départ ? questionna Madame Dubreuil.

M. Dubreuil demanda quelques précisions en ce qui concernait la population de l'endroit ; s'il y avait déjà un médecin dans la place, quel était son rayon de territoire.

— Maman, la date n'est pas encore fixée. Monsieur le Curé m'écrit quand il sera temps que j'aille m'installer.

Yolande sentait tous ses plans s'écrouler. Jean établi si loin, elle resterait seule, ici pour avoir soin de la vieillesse de ses parents. Malgré son grand désappointement, elle garda pour elle ses impressions.

Mme Dubreuil et Yolande se retirèrent, laissant les hommes discuter ces questions d'affaires.

Le lendemain, Yolande profita d'un moment où Jean était seul dans le jardin, pour aller le rejoindre.

— Es-tu toujours décidé à partir pour Matane ? Mon Dieu ! n'aurais-tu pas pu trouver un endroit plus rapproché ?

— Je n'ai pas le choix, petite sœur, et tout est pour le mieux ainsi. Dans un autre milieu, j'ou-

blierai Lucienne. Ce qui me peine le plus, c'est que je serai bien loin de mes parents, et ils ne sont plus jeunes, tu sais, je ne me fais pas illusion, nous ne les garderons pas longtemps maintenant.

Quelques jours plus tard, sans prévenir, Lucienne arriva. Yolande fit bonne contenance, mais Jean ne se présenta qu'au souper, fut silencieux et annonça à brûle pourpoint son départ pour Québec, le lendemain matin.

Yolande lui lança un coup d'œil. Aussitôt après le repas, il se retira dans sa chambre sous le prétexte qu'il avait des préparatifs à faire. Et, le lendemain matin, sous la fenêtre de Lucienne, qui certes ne devait pas dormir, il prévint Yolande qu'il se rendrait probablement à Matane.

Lucienne fit contre fortune bon cœur, et en somme, elle s'entendait bien avec Yolande qui mit tout en œuvre pour la distraire ; cependant après deux ou trois jours, elle parla de s'en retourner, Yolande la pressa de rester jusqu'au samedi.

Jean débarqua du bateau sur lequel elle s'embarquait, il la salua au passage, sans lui adresser la parole. Yolande ne put s'empêcher de passer à Jean, une remarque sur sa froideur.

Ils regagnèrent le village et la demeure de leurs parents à petits pas, Yolande dit à Jean :

— Ne crois-tu pas que Lucienne est revenue vers toi, parce qu'elle commence à regretter ?

— C'est possible, dit Jean, mais c'est un manque de fierté qui ne fait que m'ancrer davantage

dans mes résolutions de l'oublier à jamais.

— Ne brises-tu pas ton avenir pour un rien ?

— As-tu l'intention de plaider la cause de Lucienne ? T'a-t-elle chargée de cette mission ?

Sa voix avait des intonations dures.

— Non, Jean, ne t'emballe pas. Je crains seulement que tu ne passes à côté du bonheur sans vouloir le cueillir.

— Comme s'il pouvait exister sur terre ! ajouta Jean, non sans amertume.

— Allons, ne gâche pas ton retour. Tu ne rencontres que cet ennui et il eût pu être plus grave.

— Oui, essaye de me faire croire qu'elle pourra m'aimer de nouveau.

— Je crois, au contraire, qu'elle n'a jamais cessé de t'aimer, mais qu'elle a besoin que tu lui fasses voir clair en elle-même, et que tu la défendes contre ses parents qui ne veulent pas la voir rester vieille fille.

Yolande, elle-même, fut surprise de la chaleur de son plaidoyer, elle ne s'était nullement préparée à prendre la défense de son amie, d'autant moins qu'elle-même trouvait à redire à sa conduite.

Son frère la regardait stupéfait.

— Tu étais au courant de ses relations avec M. Bantel ; pourquoi me les as-tu toujours cachées ?

— Je n'aime pas que l'on vienne s'immiscer dans mes affaires, et je me sers de la même mesu-

re pour les autres. Puis, pouvais-je dire qu'elle ne t'aimait plus, quand elle-même m'avait assurée que ses sentiments à ton égard étaient toujours les mêmes ? Ne vient-elle pas encore de te prouver que tu ne lui es pas indifférent ?

— Non, je sais. Voici ce que m'a dit un prêtre de mes amis : " Il a fait valoir le fait qu'elle était très jeune quand je suis parti ; qu'elle a un caractère faible et facile à influencer. Ses parents, a-t-il dit, tout comme toi, sont plus coupables que l'enfant elle-même. Attendez avant de rompre définitivement."

— Je suis perplexe, je ne te le cache pas. Je l'aime encore quoique j'en dise, et de cela, je ne puis pas douter, c'est impossible. Rien qu'à sentir la souffrance qui me torture à l'idée de renoncer à elle, de la donner à ce Bantel, je trouve en moi une réponse catégorique. Mais enfin je ne veux pas la forcer à devenir ma femme. Et je me demande si tout mon amour sera suffisant pour la défendre contre elle-même. J'aurais peur en l'épousant de courir infailliblement au malheur.

— Prie et attends, conseilla Yolande.

— Prie, toi surtout, ma petite sœur, tu dois être en si bons termes avec Dieu....

— Je prierai, mais fais-le, toi aussi, de ton côté, et espère.

Rentrés à la maison, il ne fut plus question ni de Lucienne ni de mariage.

Suivant une idée qui avait fini par s'installer définitivement dans son esprit, quinze jours plus

tard Yolande organisa une soirée à laquelle, elle invita Louis et Jeanne Loran. Elle aurait voulu que Jean s'avisât de remarquer, si non la beauté de Jeanne, qui était quelconque, au moins ses manières simples et distinguées, et surtout l'expression de douceur qui éclairait son visage et faisait parfois dire qu'elle était jolie.

De toute la soirée, Jean sembla ignorer sa présence, et resta dans le groupe formé par les hommes. Elle chanta avec beaucoup d'âme une chanson de guerre qui fut applaudie, Jean fit comme les autres. A la fin de la soirée, à son tour, il s'assit au piano et s'accompagnant il chanta "Partir, c'est mourir un peu" de F. Paolo-Tosti, Jeanne ne le quitta pas des yeux et était beaucoup plus émue qu'elle ne l'aurait désirée.

Au départ, il tendit la main à Jeanne, et lui dit :

— Je m'en vais encore une fois, mais aujourd'hui ce n'est pas pour longtemps.

Il avait donc remarqué son émotion.

Il serra la main des autres invités. Bientôt, il n'y eut plus dans le grand salon qu'un silence morne, et le désordre qui succède à ces réunions. Yolande replaça les tables et les chaises, remit les coussins en place, et laissa cette pièce déserte le cœur serré.

Quelques jours plus tard, Jean partait définitivement, laissant sa pauvre mère bien abattue de cette nouvelle séparation. Elle ne serait pas aussi longue que la précédente, mais d'un autre côté,

Mme Dubreuil se sentait si vieillie qu'elle aurait voulu garder près d'elle ses enfants, afin d'en jouir durant les dernières années qui lui seraient prêtées.

— Ecris-nous souvent, et viens nous voir, supplia-t-elle.

Quand il fut parti, tous les jours, il envoya à cette petite maman maintenant cassée par l'âge et les chagrins, un mot, court ou long suivant le temps dont il disposait, mais ses visites se faisaient rares. Un médecin se doit à ses malades ; une absence de quelques jours est à peu près impossible, à moins d'être nécessitée par une raison grave. Chaque fois que Jean venait, Yolande s'arrangeait pour lui faire rencontrer Jeanne, ne fut-ce qu'une minute.

Depuis la dernière visite imprévue de Lucienne, Yolande était sans nouvelles de son amie. A la fin de septembre, elle annonça sa venue pour le mois prochain. Yolande lui répondit qu'elle serait toujours la bienvenue.

Au commencement d'octobre, quand les jours commencent à être frais et les nuits froides, Lucienne arriva. Elle fut surprise du changement qu'avaient subi les habitudes d'Yolande. Chaque matin, elle se rendait à la messe ; elle faisait le trajet du retour, pourtant pas très long, par la grève, comme si elle eût désiré éviter les piétons. Elle s'occupait constamment, et, aussitôt qu'elle ne se sentait pas surveillée par ses parents, elle laissait sa peine se refléter sur son visage. Dans

l'après-midi, elle allait visiter des familles pauvres, Lucienne l'accompagna quelques fois, mais elle trouvait qu'elle s'attardait un peu trop dans des maisons où la propreté n'était pas toujours très grande. Quand Lucienne voulut lui faire des remarques à ce sujet, elle lui répondit :

— Je ne te force pas à m'accompagner. Je commence tranquillement mon apprentissage, car aussitôt mes parents morts, je n'aurai rien autre à faire. Je serai de la sorte un pendant à la vocation de mon frère. Il sera appelé à soigner gratuitement les deshérités, quand nous serons réunis, moi, je porterai les secours, je donnerai les soins.

— Une sœur de charité.

— Il faut dans le monde des âmes qui se dévouent pour ceux qui n'ont pas le moyen de payer les soins qui leur seraient nécessaires.

Un matin qu'Yolande était allée visiter une vieille femme cancéreuse, Lucienne l'accompagnait. Yolande se mit en devoir de coiffer avec soin les cheveux de la malade malgré l'odeur qui s'exhalait de sa couche.

Lucienne dit en sortant :

— C'est moi que la coifferai demain matin.

— C'est peut-être plus que tes forces, Lucienne, lui fit remarquer Yolande. Choisis quelque chose de moins repoussant pour commencer.

Lucienne s'obstina dans son idée, mais elle fut obligée de se pincer le nez plus d'une fois en

exécutant cette tâche, et elle sortit de la maison avec des nausées.

— Tu sais Yolande, dit-elle, si on m'avait élevée comme toi, je serais aussi bonne, mais j'ai été trop gâtée. Comme si le bonheur consistait dans l'accomplissement de mes moindres désirs!... Parfois, je me sens dégoûtée de cette vie uniformément calme et plate ; j'y voudrais des devoirs, des occupations.

— Tu en auras et de nombreux après ton mariage, dit Yolande.

*

* *

En février 1920, M. Dubreuil dut s'aliter. Croyant que ce ne serait qu'une indisposition de quelques jours, Yolande ne prévint pas Jean afin de ne pas l'inquiéter inutilement. Mais comme la faiblesse augmentait un peu tous les jours, elle demanda au médecin s'il ne valait pas mieux mettre son frère au courant.

— Attendez encore un peu, avait dit le docteur, et s'il n'y a pas d'amélioration, je me chargerai moi-même de lui écrire.

Jeanne Loran, en apprenant cette nouvelle, arriva tout de suite, et offrit ses services à Yolande qui fut toute heureuse d'accepter, si la mort venait frapper à la porte, elle ne se sentirait pas seule, appuyée sur cette amitié.

Une nuit très froide, avec un clair de lune qui faisait scintiller la neige, Yolande était assise seu-

le dans la chambre de son père, celui-ci paraissait sommeiller. Yolande n'avait gardé qu'un luminaire au pied du Sacré-Coeur, la lumière fatiguant le malade. Dans cette demi-obscurité, elle récitait son chapelet. Tout à coup, se rapprochant de la fenêtre, elle consulta sa montre, il lui semblait qu'il y avait bien longtemps que son père n'avait rien demandé. Trois heures moins dix. Elle tourna le commutateur, et le malade n'ouvrit même pas les paupières, elle s'approcha davantage du lit et constata que la respiration était de plus en plus faible. Avant d'éveiller Jeanne, elle téléphona au médecin. Quelques minutes plus tard, celui-ci arrivait. Aussitôt introduit auprès de M. Dubreuil, il demanda le prêtre.

En entendant parler du prêtre, Yolande dit :

— Mais, il faut prévenir maman.

— J'appelle Monsieur le Curé, dit le médecin, allez chercher votre mère, dites-lui bien que le danger n'est pas immédiat.

Muni des secours de la religion, quelques heures plus tard, M. Dubreuil expirait paisiblement.

Le docteur déclara :

— Il ne souffrait d'aucun mal en particulier, il était absolument usé.

Aussitôt le jour arrivé, Yolande s'empessa de télégraphier à son frère, celui-ci ne put arriver que la veille du service.

Il ne parut pas mécontent de la présence de Jeanne, il sut apprécier avec quelle délicatesse, elle savait rendre service à sa sœur, avec quel

tact, elle savait s'éclipser quand sa présence n'était pas indispensable. Quand l'heure de la veillée funèbre fut arrivée, veillée tout spécialement réservée aux membres de la famille, elle parla de s'en aller.

— Vous ne pouvez pas partir seule à cette heure tardive, et par ce froid.

— Ne vous inquiétez pas, dit-elle, les chemins sont sûrs dans notre campagne, et le froid, je suis habituée à le braver.

Il ne voulut pas entendre raison. Il jeta autour de la salle à manger un regard circulaire, comme pour trouver quelqu'un pouvant se charger d'aller reconduire Mlle Loran, mais il était le seul homme de cette assemblée, et il finit par dire :

— Préparez-vous, je vais avec vous dans une minute.

Jeanne disparut et revint aussitôt, elle avait mis par-dessus sa robe noire, un manteau bleu marine garni de fourrure grise, elle portait avec cela un petit chapeau noir qui épousait très étroitement la tête, et la faisait paraître très jeune.

Chemin faisant, il s'informa à diverses reprises si elle n'avait pas froid.

Elle lui répondit négativement.

Quand ils arrivèrent à la côte, il avait neigé dans l'après-midi, et ils enfonçaient dans la neige molle jusqu'à la cheville, Jean dit de sa voix autoritaire :

— Appuyez-vous à mon bras, la montée est mauvaise.

Docile, elle mit la main sur le bras qu'il lui présentait, et en silence ils finirent de gravir le raidillon.

Avant de la quitter, il s'informa si elle était fatiguée.

Elle parut ne pas avoir entendu la question et lui dit :

— Dites à Yolande que j'irai demain.

— Bonsoir, Mademoiselle, dit Jean en s'inclinant, je vous remercie de tout ce que vous faites pour ma sœur.

— Ce n'est rien, Monsieur, je voudrais pouvoir davantage.

En refaisant le chemin, seul cette fois, Jean s'avisa de penser qu'elle ne lui déplaisait pas, surtout comme elle était bonne.

Jean appelé par ses devoirs professionnels partit aussitôt après le service funèbre. A Yolande incombait le soin de consoler et de relever sa mère qui était frappée au cœur, perdant après quarante années de vie commune cet ami dont chaque jour lui avait appris à apprécier les qualités du cœur et de l'esprit.

La tâche n'était pas facile. Les moyens à sa disposition n'étaient pas nombreux. Les seules visites possibles étaient le curé et le médecin. Chaque dimanche, en effet, le pasteur se faisait un devoir de venir chez Mme Dubreuil. Le plus souvent, il était invité à dîner. Quand il ne pouvait accepter, il arrivait dans l'après-midi, parlait à la veuve de son époux qu'il avait si bien connu

et apprécié ; il était écouté religieusement. Le médecin, lui, ne venait qu'appelé par ses devoirs professionnels. Madame Dubreuil n'avait jamais pu lui pardonner d'être venu s'installer à l'Ile durant les années de guerre, et d'avoir ainsi empêché Jean de s'y fixer. Il n'était pas responsable de cet état, s'il ne fût venu à cette époque un autre l'aurait fait. Toute la raison c'était la guerre, l'affreuse guerre qui avait brisé tant de liens, séparé tant de familles, fauché tant de vies utiles.

Un soir de mai, une lettre de Jean fit tressaillir de joie et le vieux cœur de sa maman, et le cœur plus jeune et brisé d'Yolande. Jean disait :

— J'ai bien réfléchi depuis ma dernière entrevue avec Jeanne Loran. Elle possède, je crois, toutes les qualités qui font la femme accomplie. Je ne l'aime pas, non, je ne puis dire que je l'aime, mais aussi bien elle qu'une autre. Je ne puis rester célibataire, ma profession de médecin ne peut s'arranger de cela. Les gens, pour le grand nombre, regardent avec dédain, un jeune docteur sans femme. Yolande, chérie, veux-tu avec ta délicatesse ordinaire, t'efforcer de savoir ce que Jeanne penserait d'un mariage de cette sorte. Elle connaissait mes fiançailles avec Lucienne Nancy, expose lui la situation telle qu'elle est. Dis-lui bien que je ferai mon possible pour la rendre heureuse, et que je lutterai pour ne jamais m'emporter, avec elle, je crois qu'il est assez difficile de se mettre en colère. J'attends ta réponse.

Si elle dit oui, les gens auront fini de me marier avec tous les partis possibles et impossibles à vingt milles à la ronde. Monsieur le Curé sera content. A chacune de mes visites, il me répète : "Mariez-vous, mon ami. Mariez-vous, mon ami."

Pourvu qu'après coup, il n'y ait pas que Jeanne et moi qui soyions mécontents.

Yolande partit tout de suite, le lendemain afin de rendre visite à Jeanne Loran. Son amie était si calme, si éloignée de s'attendre à cette nouvelle qu'elle se demandait comment arriver à exposer sa demande. Jeanne proposa une promenade au jardin. Il n'y avait guère de fleurs à cette époque, mais les jeunes filles jouissaient de l'air pur et frais du printemps. Elles marchaient côte à côte, Yolande se pencha. Il y avait quelques violettes épanouies à ses pieds, et dit :

— Jean les aime bien.

— Oui, alors prends-en quelques-unes, tu les lui enverras, inutile de lui dire de qui elles viennent.

— Tu crois, peut-être as-tu tort.

Jeanne leva les yeux sur sa compagne. Yolande comprit que c'était le moment de placer sa requête, mais comme elle craignait par un mot malheureux de rendre impossible ce mariage qu'elle désirait depuis assez longtemps déjà, elle hésita une minute. On entendit les insectes bruir dans l'air calme.

— Jeanne, mon amie, dit Yolande de sa voix la plus douce, nous avons eu ces jours-ci une let-

tre de Jean, je retournerai les fleurs, et dirai de qui elles viennent, ce sera la meilleure réponse à cette missive.

— Que veux-tu dire, Yolande ?

— Que Jean voudrait savoir, comment tu recevrais une proposition de mariage de sa part.

— Jeanne joignit les mains, et resta silencieuse.

— Vous vous connaissez si peu, mais je suis certaine que tu pourrais facilement trouver le chemin de son coeur. Il a l'apparence d'un caractère sévère, mais si tu savais comme il est affectueux.

Yolande s'arrêta à bout d'haleine.

Jeanne dit :

— Tu plaides bien sa cause. Il me serait bien dur de contracter un mariage.... un mariage sans amour.

— Je ne te force pas à me donner une réponse tout de suite, réfléchis, écris à mon frère si tu préfères.

— Non, oh non. Lui écrire, je n'en serais pas capable. Je te dirai demain s'il peut espérer. N'en parlons plus.

Elles n'en parlèrent plus, mais ces paroles emplissaient l'air autour d'elles, les fleurs semblaient dire à Jeanne : " Le crois-tu, Jean Dubreuil te désire pour sa femme ? "

En partant Yolande voulut cueillir les violettes promises, mais Jeanne lui dit :

— Attends, je te les porterai demain. Ce sera ma réponse.

Yolande pensa si elle décide non, elle ne les apportera pas.

Le lendemain, à la messe matinale, Yolande pria avec ferveur. Dans l'après-midi, elle brodait assise avec sa mère dans le salon. Le marteau de cuivre tomba doucement, Yolande se leva. Jeanne, pensa-t-elle.

Oui, c'était bien Jeanne, et elle apportait les violettes. Yolande l'embrassa et lui dit :

— Petite amie, je te promets que tu seras aimée.

— Je l'espère, sans quoi, je n'aurais pu me décider.

Madame Dubreuil se montra maternelle à l'égard de cette jeune fille si modeste, si bonne. Elle se disait que Jean ne pourrait s'empêcher de l'aimer. Jeanne fut invitée à souper, et ne se fit pas prier.

En juin, Jean vint à l'Ile et profita de ce voyage pour aller demander à M. Loran la main de sa fille. Il fut reçu avec joie. C'était un parti inespéré. Seule, Jeanne resta un peu gênée, un peu distante. Le mariage fut fixé à l'automne, et serait célébré dans la plus grande intimité à cause du deuil récent des Dubreuil.

Par un clair matin d'octobre, le mariage eut lieu dans la petite église paroissiale. Jeanne toute pâle dans sa toilette blanche de mariée, s'a-

vança grande et mince perdue dans les plis de son voile blanc.

Elle parut toute absorbée par l'office divin ; sa tête ne se tourna pas une seule fois tandis qu'il se poursuivait lentement, et que les solistes à l'orgue faisaient entendre des chants de circonstance.

Quand après la cérémonie, à la sacristie, elle couvrit sa robe blanche de son manteau de velours noir, c'était comme un voile de deuil venant assombrir cette journée de bonheur, image de son état d'esprit, la jeune mariée paraissait plus inquiète qu'heureuse.

Yolande avait abandonné ses vêtements noirs. Elle ne voulait pas que sa présence pût jeter une note sombre dans cette journée de joie. Elle apparaissait toute rajeunie dans sa toilette blanche. Comme cette cérémonie éveillait en elle de tristes souvenirs ! N'avait-elle pas rêvé que le jour de cette union serait une double joie en liant sa vie à celle d'Henri Desruisseaux ? Depuis des mois, elle s'était forcée à envisager cette éventualité, et en était venue à croire que la chose serait toute simple. Le monde la reprenait, s'étant moins perdue en Dieu depuis ces derniers jours, emportée dans le tourbillon des préparatifs, elle se sentait plus seule et plus malheureuse qu'au sein de sa vie tranquille.

Immédiatement après le déjeuner qui ne réunit que les membres des deux familles, les jeunes époux partirent pour leur voyage de noces.

Les adieux furent émouvants. Mme Dubreuil ne cessait d'énumérer ses recommandations à Jeanne qui écoutait attentive. Yolande les embrassa tous deux : "Je ne vois pas, dit-elle, que nous ayons raison de nous émouvoir de la sorte ; vous ne partez pas pour le bout du monde et vous avez tout ce qu'il faut pour être heureux.

Peu à peu, la timidité de la jeune femme céda devant la bonté de Jean ; il est vrai, Jeanne était si timide, et il avait l'air autoritaire.

Les jours qui suivirent furent durs et tristes pour Yolande, elle ne pouvait retrouver sa paix des mois précédents qui lui tenait lieu de gaieté. Trop de pensées se pressaient dans son esprit. Elle revoyait Jean passant l'anneau au doigt de Jeanne ; elle imaginait une autre cérémonie analogue mais dans laquelle elle aurait été l'épousée ; dans le lointain, elle entrevoyait encore les nombreuses années qu'elle devrait passer seule avec sa mère qui, chaque jour, serait moins vivante, se détachant petit à petit des choses humaines qu'elle serait appelée à laisser sous peu. Années nombreuses bien sûr, où elle ne serait plus de ce monde dont elle ne voulait plus être obligée de s'occuper.

*

* *

A l'occasion du premier de l'An 1921, Jean amena sa jeune femme à l'Ile.

Elle ne cessait de s'entretenir avec Yolande de son intérieur ; elle prenait intérêt à tout ce dont Jean s'occupait.

— Je savais bien, dit Mme Dubreuil que vous feriez une petite femme accomplie.

Et Yolande dit en riant :

— Vous comprenez bien, maman, il ne peut en être autrement quand on reste avec votre fils. Une perfection !

On la taquinait, et Mme Dubreuil disait : “Vous êtes bien indulgente, petite ; il a pourtant dû faire déjà deux ou trois colères. Comment pourrait-il être trois semaines sans que son sang bouille ?

Jeanne en souriant disait :

— Pas de si terribles colères qu’un baiser ne puisse apaiser.

En déployant beaucoup de bonté il en était venue à vaincre la timidité naturelle de Jeanne.

Le printemps revint et l’été suivit. Yolande en était venue à être indifférente au cours des saisons. Que pouvait-elle maintenant désirer ? Pouvait-elle s’intéresser à quelque chose ? Pourtant oui, il vint de Matane, une lettre qui lui fit grand plaisir. Jean disait :

— Maman, je suis heureux de vous annoncer que je suis papa. Notre petit bébé a été baptisé hier ; il porte, le nom d’Alfred, comme son grand’père.

Madame Dubreuil commenta avec Yolande tout ce qu’il y avait de tristesse à penser que son mari n’était pas là pour s’unir à cette fête de famille.

La maman répondit tout de suite à son fils de son écriture qui se faisait de plus en plus tremblante : “ Tu nous l’amèneras, disait-elle. Si tu savais comme j’ai hâte de le voir de mes yeux, le fils de mon Jean”.

Yolande avait passé une partie de ses soirées d’hiver à tricoter de petits gilets et de petits mitons pour cet enfant si amoureusement attendu et n’avait plus qu’à expédier le cadeau de baptême.

Quelques jours plus tard, elle reçut de Jeanne une lettre enthousiaste et débordante de reconnaissance. “ Tu sais, disait-elle, j’ai voulu t’écrire moi-même pour te remercier ; pourras-tu lire cette lettre au crayon ? Tu ne sais combien ton cadeau m’a fait plaisir. Nous recevons beaucoup de visite, cela ne te surprend pas, c’est la coutume, et de plus, il faut bien profiter de l’occasion pour aller voir comment est arrangée la maison du médecin. Ce sont, tu comprends bien, les gros bonnets de l’endroit qui sont venus. Oh, non, je te dis une énormité, ce sont leurs femmes, mais c’est bien pire, tu sais, pour les cancans. Eh bien ! toutes ces dames se sont extasiées devant ton cadeau, et pas du tout devant les autres, c’est donc dire que tu as eu une idée superbe.

Cette lettre fit beaucoup de bien à Yolande qui avait dépassé la somme destinée à cet effet. Puisque sa Jeanne était bien contente, tout était pour le mieux ; elle épargnerait sur ses dépenses personnelles : de quoi avait-elle donc besoin ? Sa robe grise commençait à se lustrer. Une vieille

fille qui se dévoue pour les pauvres peut bien porter une robe reprise.

En janvier de l'année suivante, Jean amena sa femme et son petit poupon rose. On se le passait de mains en mains, on le caressait, on le choyait, on le gâtait à qui mieux mieux. Ses grimaces étaient des sourires. Il ne comprenait rien, à tous les compliments qui lui étaient dits. Reconnaissait-il même ces figures? On voulait bien le croire, mais ce n'était pas si certain.

Jean paraissait jaloux quand Yolande avait dans ses bras son neveu qui était allé à elle tout de suite, comme s'il l'eut toujours connue, et qui ne voulait plus la laisser, même pour sa mère. Yolande répliquait à son frère: "Ne veux-tu pas qu'il soit à moi une petite heure? il sera tien toute sa vie."

Tant que ce petit trésor fut là, il emplit la maison. Quand il partit, la joie le suivit, tant il est vrai que jeunesse et bonheur sont inséparables.

L'été suivant, quand Jean et Jeanne revinrent, Alfred commençait à trotter, il furetait partout.

Jeanne resta quelque temps avec sa belle-soeur, dont elle trouvait la vie triste. Quand elle parla de s'en aller, annonçant que Jean viendrait la chercher prochainement, Yolande insista pour qu'on lui laissât Alfred encore un peu de temps. "J'irai vous le conduire," promit-elle. La chose étant impossible, elle dut se résigner à voir partir toute la famille.

En novembre Yolande écrivit à son frère et lui dit:

— Je ne me fais pas illusion, car le médecin a confirmé mes craintes. Maman faiblit très rapidement. Viendras-tu la voir avant qu'elle soit plus mal? Amèneras-tu ta femme et ton petit Alfred?

La réponse tarda de quelques jours. Jean disait: "Il y a pour le moment une foule de malades; je ne puis m'absenter. Le voyage n'est pas absolument pressant. J'écrirai à mon confrère et j'irai aussitôt que la chose me sera possible. Amènerai-je toute ma famille? C'est peu probable: à cette époque de l'année le petit risquerait de prendre froid. Ne te fatigue pas trop; si tu as besoin d'aide, prends-en. Si les ressources pécuniaires te font défaut, dis-le moi simplement.

Yolande craignait que Jean ne revit pas sa mère vivante.

Quelques jours après, dans la nuit, la malade eut une faiblesse. Yolande effrayée demanda le médecin qui trouva prudent d'envoyer chercher le prêtre. Quand les premières lueurs de l'aurore commencèrent à rougir l'horizon, la malade ouvrit la bouche deux ou trois fois comme pour bail-ler, et elle rendit l'âme.

Yolande télégraphia à son frère qui arriva seul, défait par une course constante, chemin de fer, bateau, voiture, pour ne presser dans ses bras que le corps froid et rigide de sa mère.

Après les obsèques, il offrit à Yolande de rester quelques jours pour l'aider à régler ses affaires. "Merci, dit-elle, il y en a si peu; tout est

en ordre, j'attendrai probablement au printemps prochain pour fermer la maison.

— Tu viendras rester avec nous, dit Jean.

— Peut-être mais pas tout de suite, Jean, Madame Desruisseaux est bien seule et Jeanne n'a pas besoin de moi. J'irai certainement vous voir cet hiver. Il y a si longtemps que je désirais ce voyage.

— Il ne me plaît guère de te voir rester seule ici.

— Je n'ai pas dit que je resterai ici. Je t'écrirai.

Quand son frère fut reparti pour retourner dans sa famille, que les amis se furent éloignés, Yolande mesura la profondeur du vide qui s'était fait autour d'elle depuis quelques années. Elle avait à proprement parler, cessé toute relation avec le monde extérieur. De ses amies d'enfance, la plupart étaient casées et avaient laissé la place. Elle n'avait que vingt-six ans et elle se sentait bien vieille.

Comme elle l'avait promis, en décembre, Yolande se rendit chez son frère avec l'intention de passer avec eux les fêtes de Noël et du Jour de l'An. Elles seraient bien tristes cette année, ces fêtes si joyeuses autrefois, mais enfin les derniers membres de la famille se serreraient les uns contre les autres comme pour éviter de nouveaux vides.

Jean l'attendait à la gare. Comme il était heureux de lui faire visiter sa demeure. Ici : mon bu-

reau; là, la salle à manger, le salon, les chambres, le royaume de Jeanne.

Tout n'était pas ainsi la première année. Nous apportons tranquillement des améliorations. Un meuble, une tenture. Tu sais Yolande, ma femme, c'est une fée.

Yolande admirait et s'attendrissait. N'avait-elle pas rêvé, elle aussi un jour, avoir un chez-soi qu'elle ornerait pour le faire plus attrayant. Par un effort de volonté, elle chassa cette pensée, afin de jouir pleinement du bonheur de son frère.

Le petit Alfred était sans cesse pendu à ses jupes.

Quand Yolande n'allait faire que des courses au dehors, elle l'emmenait; mais chaque fois qu'elle allait à l'église, ou chez des pauvres, députée par son frère, elle refusait de le faire, et c'était chaque fois des larmes.

— Serai-je obligée de négliger les pauvres pour ce petit tyran? disait-elle.

Au fond, elle était bien fière de se sentir ainsi aimée de son neveu.

Elle avait fait part à son frère, d'une nouvelle qu'elle avait apprise à Québec lors d'un séjour chez Madame Desruisseaux. Le mariage de Lucienne avec M. Bantel n'aurait pas lieu. Qu'y avait-il eu au juste? Nul ne le savait. Les uns disaient qu'il n'avait jamais eu l'intention de la marier. D'autres qu'il s'attendait à ce qu'elle eût une plus grosse dot. Le fait restait le même. Lucienne, qui avait cru être assez intelligente pour se ména-

ger une union convenable si la guerre devait lui enlever son fiancé, était acculée à la perspective tant redoutée de faire une "vieille fille."

Pour faire part de cette nouvelle, Yolande avait profité de l'absence de Jeanne qui aurait pu y voir une allusion au passé.

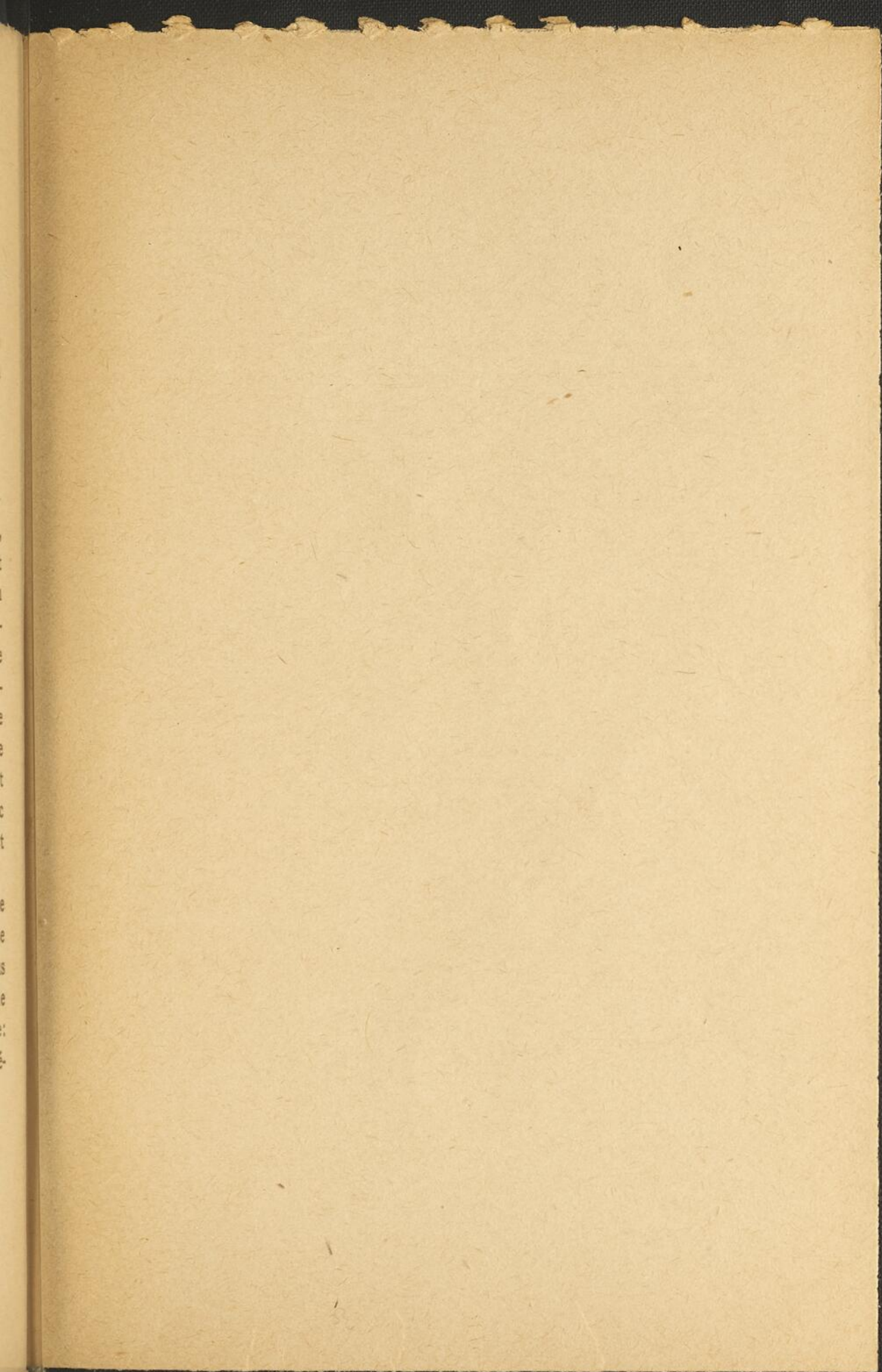
Son frère ne dit que ces mots :

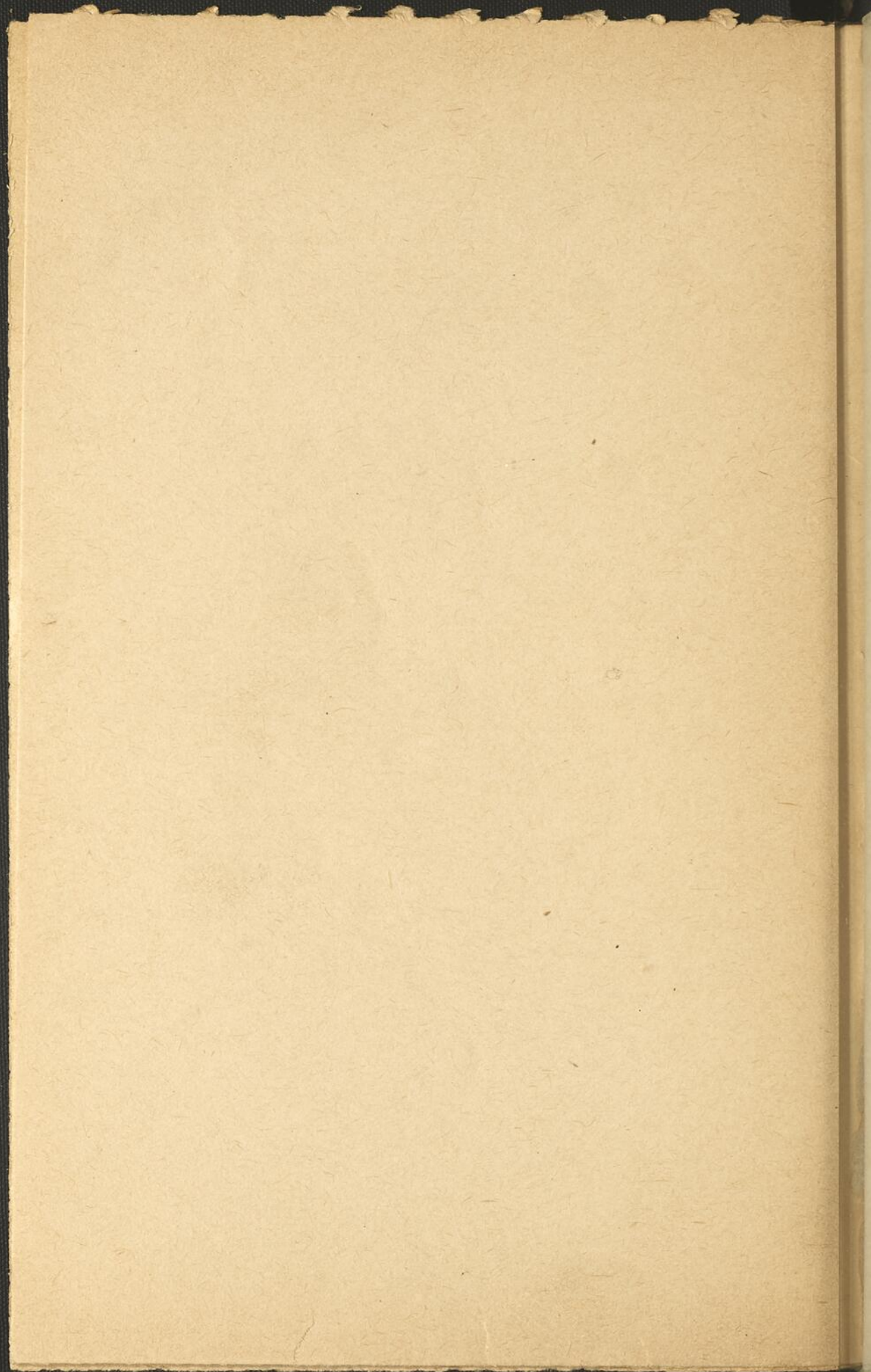
— Elle ne récolte que ce qu'elle a semé.

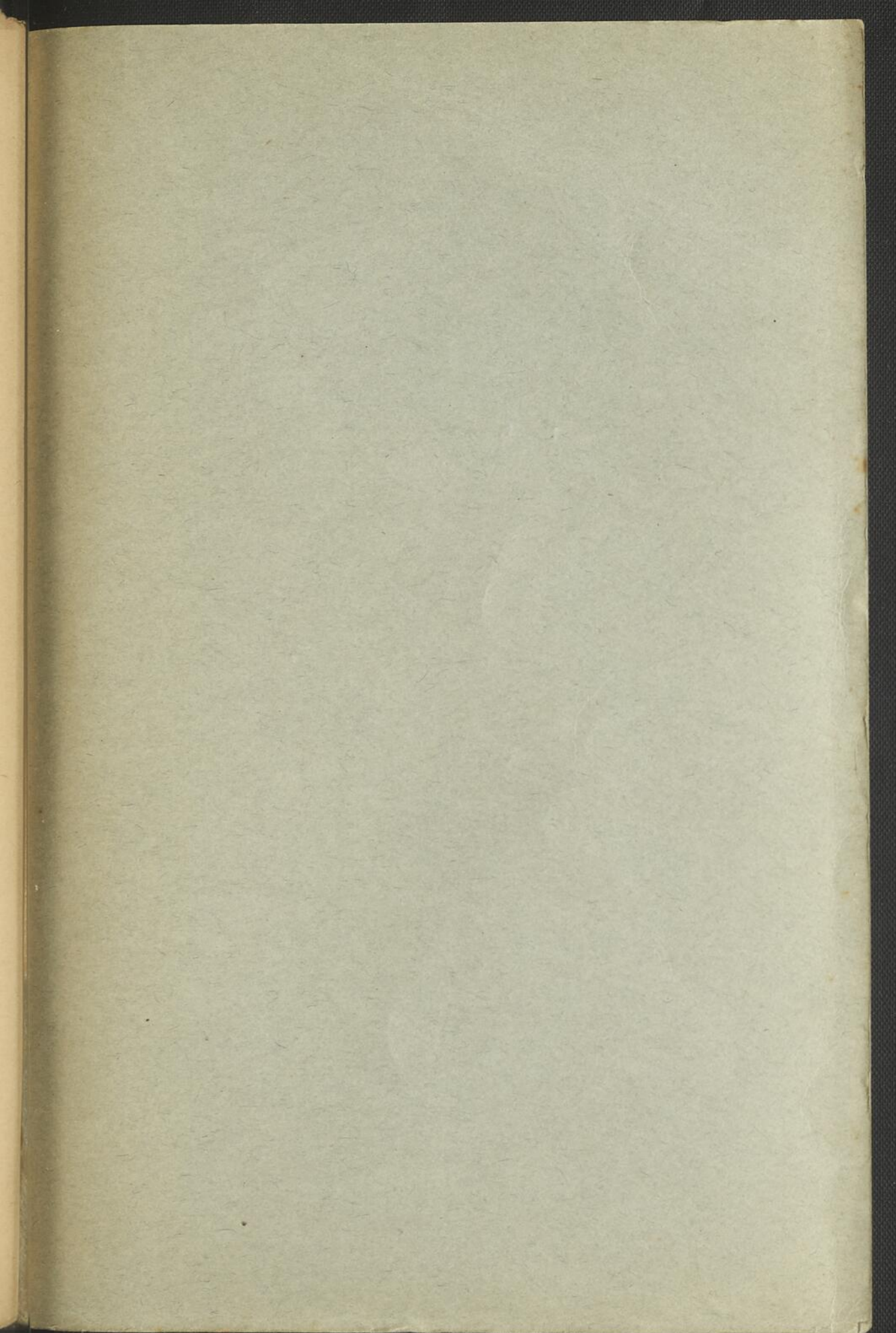
De la joyeuse fiancée du mois de juillet 1915, il ne restait plus qu'une personne vieillie avant l'âge et qui désormais partagerait ses soins et son dévouement entre sa tante Sylvie et Madame Desruisseaux. A toutes deux qui étaient âgées, elle fermerait les yeux. Henri n'aurait pas de reproches à lui faire, après s'être dépensé auprès de ses parents, elle serait pour sa mère, à lui, une fille affectueuse et dévouée comme elle l'avait promis. Enfin, plus tard elle irait partager avec sa belle-soeur les devoirs nombreux qu'imposent une famille.

Yolande, seule dans la chambre d'Henri, que Madame Desruisseaux met à sa disposition, pense à ses rêves d'avenir, et voit qu'ils se sont tous changés en fumée. Malgré un soupir qui, gonfle sa poitrine, elle ne se sent pas trop malheureuse : il lui reste encore quelqu'un pour qui se dévouer.

Laetitia Fillion.







BNQ



C 000 215 515

IMP. "LE QUOTIDIEN",
LÉVIS. P. Q.
